AUG 22 1949

ANNÉE AOUT 1949

ap

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

ROBERT D'HARCOURT : Sagesse de Gœthe

GEORGES DUHAMEL : Récits du Temps d'Affliction (II)

ALBERTO MORAVIA - Amour malheureux

ERNESTO PISONI : L'Église et le Communisme

MARIA LE HARDOUIN : La Dame de Cœur (fin)

ED. GISCARD D'ESTAING : La Duperie des Nationalisations

PIERRE FRÉDÉRIX : T.E. Lawrence

PIERRE ROUSSEAU : L'Avenir de l'Énergie atomique

HENRI BARDAC : Madeleine Lemaire et Marcel Proust

GÉNÉRAL KŒLTZ : Les Généraux allemands parlent

MARCEL RAVAL : Statues de Paris

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
Robert d'HARCOURT	Sagesse de Gœthe	3
Georges DUHAMEL	Récits du Temps d'Affliction (II)	15
Alberto MORAVIA	Amour malheureux.	39
Ernesto PISONI	L'Église et le Communisme	61
Maria LE HARDOUIN	La Dame de Cœur (fin)	68
Ed. GISCARD D'ESTAING	La Duperie des Nationalisations	104
Pierre FRÉDÉRIX	T.E. Lawrence	110
Pierre ROUSSEAU	L'Avenir de l'Énergie atomique	126
Henri BARDAC	Madeleine Lemaire et Marcel Proust.	137
Général KŒLTZ	Les Généraux allemands parlent	143
Marcel RAVAL	Statues de Paris	150
Marcel THIÉBAUT	Parmi les Livres	157
	Notes et Chronique bibliographique	169

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LE GOUFFRE DES ASSURANCES SOCIALES

par

Paul REYNAUD

HOFMANNSTHAL
par
Carl BURCKHARDT

L'APPORT DE FREUD
par
Robert CAMPBELL

A LA POURSUITE DE L'ÉMIR
par
Jean d'ESME

JEUX DE HASARD
par
Jacques CHENEVIÈRE

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an (12 numéros) : **1.250 francs**

Six mois (6 numéros) : **625 francs**

Étranger : Un an : **1.600 francs**; Six mois : **800 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1949

SAGESSE DE GŒTHE

En cette année où se célèbre l'anniversaire de sa naissance, nous pouvons nous demander quels sont ses titres principaux à nos yeux. Barrès a répondu, et de paradoxale manière : « Il vaut à nos yeux par l'excellence de sa discipline, de sa méthode de vie... ; son œuvre est secondaire. »

Ces lignes, qui classent avec une si tranquille hauteur dans la catégorie du « secondaire » *Werther*, *Iphigénie* et *Faust*, nous avons le droit, si nous en repoussons la conclusion, d'en retenir la première partie. Il reste vrai que Gœthe, par son respect de l'ordre et de la méthode, par toute la construction consciente que représente sa vie, demeure un maître de sagesse. Un de ses contemporains, le médecin saxon Carus, n'a-t-il pas exprimé un jugement qui, d'une certaine manière et presque avec les mêmes mots, rejoint celui de Barrès quand il nous a dit : « Gœthe avait l'horreur de toute génialité débridée. L'ordre et l'espèce de propreté coquette qu'il aimait voir régner dans l'atmosphère qui l'entourait sont une rafraîchissante et symbolique image de la belle discipline et de la claire limpidité de sa vie intérieure. »

***

Sur sa manière de travailler, Gœthe nous a lui-même renseignés. Peu d'écrivains ont cru plus que lui à l'effort quotidien, et au bienfait de la règle, à la ponctualité dans le labeur, à la netteté de la table de

travail. Cette confiance dans l'ordre, il l'a toutefois subordonnée à une loi plus haute. Il pensait qu'il y avait lieu de distinguer entre deux sortes de « productivités » poétiques (c'est le terme même dont il aimait se servir : *Produktivitat*) : une productivité « supérieure et une inférieure ».

Sur cette hiérarchie, fondamentale dans son esprit, il s'est expliqué avec beaucoup de détails dans une conversation avec Eckermann que nous devons tenir pour essentielle (mars 1828). Dans un cas, l'écrivain était l'instrument passif de l'inspiration. Tout lui était donné. Il était dispensé d'intervenir. Il croyait écrire alors qu'un dieu écrivait à sa place. Son « démon » conduisait sa plume. Le seul rôle qui lui était laissé était celui de l'action de grâces pour les « cadeaux inespérés » qui lui étaient offerts, pour la dignité imméritée de « vase d'élection » de l'inspiration qui lui était conférée.

A côté de cette productivité « divine », il y avait une productivité plus terne, mais qui ne devait pas pour autant être méprisée, la part de l'ouvrier à côté de celle du génie. Les visites du dieu étaient de brefs éclairs. Après son passage il restait au poète toute une tâche à accomplir, une tâche dans laquelle Gœthe distinguait encore un lointain reflet du divin. A l'inspiration, il fallait donner cette matérialisation sans laquelle elle se perd, dégrossir le marbre, dégager par d'habiles et sages coups de ciseau le « corps visible de l'œuvre » *(den sichtbaren Leib des Kunstwerks)*. L'inspiration était de nature discontinue. Des points « éblouissants » apparaissaient, entre lesquels c'était la tâche du poète de rétablir la « chaîne » en reconstituant les « maillons » intermédiaires.

Gœthe a cru beaucoup à l'inconscient, au « démonique », à la grâce de la création. Tout jeune, il se jetait comme un possédé hors de sa couche, pour tracer d'une écriture haletante, en diagonale sur la page, les vers qui lui venaient à la pensée, en « somnambule » nous a-t-il dit lui-même.

Il conservera sa vie durant ce respect presque religieux des caprices de l'inspiration et cette volonté d'y correspondre par une immédiate docilité. Toute négligence était péché contre la poésie. Un jour, il est engagé dans un grave entretien avec le roi de Bavière. Pendant la conversation, une idée lui vient pour son *Faust*. Il ne se pardonnerait pas de la laisser se perdre et, au mépris des règles les plus élémentaires de l'étiquette, s'esquive quelques instants pour avoir le temps de la fixer sur le papier. Il revient rasséréné, le thème noté, en paix avec sa conscience de poète.

***

Respect de l'inspiration, du don gratuit, mais aussi respect de la tâche, du labeur et du temps. Peu d'écrivains ont eu sens plus aigu de la valeur du temps, de la substance précieuse qu'il représente. Il a dit, dans de beaux vers, l'espèce de vénération que lui inspirait le temps, cet « héritage d'une magnifique ampleur », bien autrement estimable que les

10 000 florins légués par le conseiller Gœthe, son père, somme pourtant fort ronde pour l'époque.

Le chancelier Müller a usé d'un terme juste quand il a dit de Gœthe qu'il « n'utilisait pas le temps, mais l'exploitait », avec ce que le mot « exploiter » enferme tout ensemble de méthode et d'avidité. Pour Gœthe, il n'y avait pas d'heures creuses. Combien de vers de sa main furent tracés sur des tables d'auberges, dans les instants de battement des relais de poste ! Il dictait dans sa baignoire. Il écrit à Schiller qu'il médite de modifier la position de son lit afin d'y être plus à l'aise pour dicter, et il donne à son ami le conseil de l'imiter. Les cures thermales ne sont pas des cures de repos. A Wiesbaden, en juin 1815, il travaille dix-sept heures par jour à la rédaction de son *Voyage en Italie*.

Il n'arrive pas à concevoir l'utilité des vacances. Elles sont pour lui une manière de scandale, et cet infatigable se fâche contre ses semblables qui n'ont pas de la vie la même conception que lui.

Parmi les gaspillages détestables, il met la correspondance. Il a traité ce chapitre avec le plus féroce réalisme. Il y avait les lettres qui lui apportaient quelque chose, un renseignement, une contribution, un enrichissement, et les lettres qui sollicitaient un service. Les lettres qui offraient étaient prises en considération, celles qui demandaient prenaient méthodiquement le chemin du panier. « J'ai toujours répondu fort rarement aux lettres, confie-t-il avec sérénité à son vieil ami Zelter, tout à fait au soir de sa vie, et je reste fidèle à cette règle dans mes vieux jours. Et à cela il y a une double cause. Je n'aime pas à écrire des lettres vides, et les lettres importantes me détournent de mes tâches du moment. »

***

Devant la souveraineté de l'œuvre à accomplir, l'écrivain se devait d'établir une discrimination sévère entre les ennemis et les alliés. Ceux-ci avaient parfois un visage imprévu. L'ennui, par exemple, pouvait être un bon allié. Le vide extérieur favorisait les maturations intérieures, les lentes croissances organiques qui font les œuvres durables et que trouble, au contraire, le caquetage du monde. Gœthe s'est élevé à une sorte d'ascétisme du silence. Il a loué « la solitude absolue ». Quant il voulait aller vers ses semblables, ce n'était pas vers les mondains qu'il se dirigeait ; de toutes les sociétés, celle des salons était la plus dangereuse. Son comportement en Italie est, à ce point de vue, révélateur. Il fuit le monde, évite les cardinaux et les princesses, vit en dessous de son palier social. Très intimement avec une jolie fille du peuple, familièrement avec des peintres assez mal léchés de son pays, dans la compagnie desquels il passe de bonnes heures d'insouciance débridée. Il préfère les tavernes aux salons et la bohème aux réceptions. Le résultat est un bilan positif : il avance la composition d'*Egmont* et de *Tasse*, compose une nouvelle rédaction en vers d'*Iphigénie*.

Il déteste l'improvisation, est mal à son aise avec tous les êtres qui se meuvent avec aisance dans les salons. L'étincelante facilité de madame de Staël lui est une cause de trouble, de gêne : il lui reproche, d'un mot un peu lourd, de n'avoir « aucune notion du devoir » et des « conditions de silence tranquille » qui permettent son accomplissement. Avec elle, il faut toujours parler, discuter, « agir tout de suite ». Rien n'est plus opposé que cette agitation brillante à sa pente personnelle. Les sources de la création poétique, ce n'est pas dans les salons qu'elles se trouvent, mais dans les profonds réservoirs de la nature, dans l'eau, dans le sommeil, dans le silence, dans « l'odeur de la terre ». Madame de Staël ignore les fécondes lenteurs et Gœthe est l'ennemi des croissances artificielles, des cultures « forcées ».

***

Le miracle poétique exige le silence, et aussi le secret qui est son frère. Au rebours de Schiller, qui aimait parler de son œuvre et pour lequel l'excitation de la discussion était un auxiliaire de la production, Gœthe se taisait sur son œuvre. Il la portait longuement en lui, la cachait pour mieux la mûrir. La révélation prématurée était une profanation. Rien ne remplaçait le long, silencieux et amoureux commerce intérieur avec un thème. Gœthe a fait un grand usage du mot *durchdenken*, qui dit la lente traversée du thème par la pensée et sa maturation par le regard continuellement dirigé sur lui.

Le bénéfice du secret, il ne le réservait pas à la création poétique, mais l'étendait à la vie, en général. L'homme trahissait son œuvre en la livrant aux regards avant son parachèvement. En parlant trop tôt, il était l'ennemi de son propre geste. C'est ce que nous disent ces beaux vers de *la Fille Naturelle :*

Seul le secret garantit notre action ;
Le projet que tu révèles ne t'appartient plus ;
Même l'être qui peut commander doit surprendre.

Sur cet amour du secret chez Gœthe, le chancelier Müller nous a laissé les lignes qui suivent :

« Le secret a toujours exercé sur Gœthe un attrait tout particulier. Il y voyait, outre une garantie contre la profanation de projets importants, outre une condition de leur réussite, un principe d'augmentation des forces de la volonté chez les associés d'une même cause. Cet amour du secret, il l'a manifesté dans les actes de la vie quotidienne où il était bien rare qu'il mît les autres au courant de ses dispositions. Il lui était encore plus désagréable qu'on devinât ses intentions. »

***

Une anecdote que nous a contée Soret, avec un humour charmant, nous montre sur le vif ce goût du secret et cette stratégie de la surprise. Gœthe voudrait placer dans la bibliothèque d'Iéna treize mille volumes

dont le grand-duc lui a fait offrande. Cette bibliothèque est étroite, sale, humide, obscure. Gœthe, en grand ami des livres, craint pour les volumes nouveaux un séjour tout ensemble indigne et malsain, et ne peut s'empêcher de considérer avec mélancolie combien ils seraient mieux logés dans une pièce contiguë, qui se trouve être une salle de conférences de la Faculté de médecine. Mais cette salle, comment en obtenir l'accès? Le corps des professeurs, mis au courant des souhaits de Gœthe, refuse de lui livrer la clé de la porte, et la pièce est séparée de la bibliothèque par une cloison en maçonnerie.

Un plan machiavélique se présente à l'esprit de Gœthe. Puisque les voies régulières (la porte, la clé) lui sont interdites, il va tenter la voie irrégulière : en l'espèce, l'effraction. Il s'agit tout d'abord de mesurer la puissance de l'obstacle. Gœthe fait venir un homme du métier et lui fait part, sans révéler ses intentions, de son désir de connaître l'épaisseur de la cloison qui sépare les deux pièces. Le maçon enlève sans défiance une couche de plâtre, met à nu une cloison de briques et y découpe une ouverture au travers de laquelle Gœthe, le cœur battant, découvre les portraits de personnages en perruques qui décorent la salle de la Faculté de médecine. « Je ne vois pas encore tout à fait bien, mon ami, élargissez encore un peu l'ouverture. Ne vous gênez pas. Faites comme si vous étiez chez vous. » L'ouverture devient de plus en plus large. La communication entre les deux pièces est réalisée. Gœthe fait venir des employés de la bibliothèque, qui prestement enlèvent bancs, sièges, tableaux, font place nette et disposent sur les rayons quelques milliers de volumes. Le tour est joué et l'annexion réalisée : la salle de la Faculté de médecine est devenue bibliothèque. Attirés par le bruit, les professeurs arrivent sur les lieux, mais trop tard. Il ne leur reste qu'à s'incliner, d'assez mauvaise grâce, devant le fait accompli.

***

Sur le prix du secret, nous possédons d'innombrables témoignages de sa main. Son respect des vertus du silence va augmentant avec les années. Parvenu à l'extrême limite de ses jours, il scelle à la cire, dans le plus grand mystère, avec une sorte de solennité testamentaire et cette lenteur minutieuse qu'il apporte aux gestes graves de sa vie, le manuscrit auquel il a confié le plus profond de lui-même, le manuscrit de la fin de *Faust*. On ne connaîtra l'œuvre qu'après sa mort. Il n'a trouvé que ce moyen d'échapper à la curiosité de ses contemporains, à l'indiscrète avidité du monde qu'il redoute le plus, celui des « badauds et bavards » de salon.

Il lui arrive d'être mordu par la tentation, de confier à un ami quelque chose de l'œuvre qui croît en lui. Mais dans ces cas-là, il se reprend à temps. La confidence, à peine amorcée, se referme sur elle-même. La porte n'a été entrebâillée que l'espace d'un éclair. Il n'aura rien livré, rien trahi.

Caractéristique à ce sujet est une lettre à son jeune ami rhénan, Sulpice Boisserée, écrite à soixante-douze ans. Le vieillard s'est laissé glisser sur la pente des confidences ; il s'est laissé aller à parler de son second *Faust*, qu'il « termine maintenant dans des jours qui lui sont comptés », après l'avoir « négligé à l'âge où l'homme croit aux éternels lendemains ». Et puis, soudainement, il s'arrête : n'en-a-t-il pas déjà trop dit ? Et le voilà qui écrit prudemment : « Je relis ce qu'il y a là sur mon papier et me demande si je dois vraiment faire partir ces lignes. Il ne faudrait parler ni de ce que l'on veut faire, ni de ce que l'on a fait, ni de ce que l'on fait. »

Ce double mouvement : l'envie de se livrer et la reprise, la tentation et le remords, nous le trouvons chez lui avec un curieux caractère de constance. Près de trente ans plus tôt, au printemps de 1797, il sent en lui le désir de confier à Schiller quelques traits d'une œuvre qui s'ébauche en lui. Et puis sa plume s'immobilise sur la page. Il se rend compte de l'imprudence qu'il commet, il sent qu'il compromet son œuvre future en la dévoilant trop tôt et, brutalement, sèchement, au mépris de toute courtoisie épistolaire, coupe court aux révélations : « sachant que je n'ai jamais pu mener à terme les œuvres dont j'avais livré le plan, je préfère m'arrêter dans cette communication. » Un point, c'est tout. Le destinataire pensera ce qu'il voudra.

Nous avons dit que ce goût du silence l'accompagne tout au long de sa vie. Dès les premières années de Weimar, les années de folie et d'insouciance à la cour du duc Karl-August, il est déjà là. Il surgit brusquement dans une lettre, au détour d'une phrase : « Je continue de vivre dans un monde de fous et suis cependant très retiré en moi-même. » Dans une lettre à Charlotte de Stein, de 1778, il fait part à sa correspondante de son inébranlable résolution de fortifier toujours davantage les défenses de sa vie intérieure contre le déferlement des fâcheux du dehors et d'armer non seulement la « citadelle », mais, pour plus de sûreté, la « ville » tout entière.

Pour préserver l'enceinte intime, tous les moyens sont bons et toutes les stratégies légitimes, même celles qu'admet assez difficilement le code de la civilité puérile et honnête. Les visiteurs de Gœthe avaient souvent à faire face à des accueils réfrigérants. Leur ferveur devait compter avec ce que l'on appelait les « audiences muettes ». L'écrivain recevait les hommages avec la plus parfaite mauvaise grâce, ne desserrant pas les dents, se contentant d'indistincts grognements proférés à de réguliers intervalles, qui ne permettaient au visiteur aucune illusion sur sa qualité d'importun.

***

Il a usé de tous les masques, en voyage de l'incognito, dans la causerie des expressions atténuées qui mettent un voile sur la pensée. En général, de tout ce qui interposait entre le monde et lui une salutaire distance.

Se confier était se livrer. Il voyait dans la confidence un danger pour celui qui la faisait, une inconvenance envers celui qui la recevait.

Un jour de l'année 1810, il connaît cette tentation. Dans une lettre à Charles-Auguste de Weimar, il a longuement confié au papier des préoccupations intimes. Et puis, comme toujours, il se ressaisit et voici les lignes que trace la plume qui, la veille, se laissait aller aux aveux : « J'ai passé la soirée d'hier à vous décrire, sur plusieurs feuilles de papier, mon état. Ces feuillets je ne puis, ce matin, prendre sur moi de les faire partir par la poste, à l'heure où le facteur vient les prendre. Nos fardeaux intimes, nos infirmités et nos peines secrètes prennent fâcheux visage sur le papier. »

Il écrit, en 1786, à Jacobi qu'il s'environne d'un mur de solitude tous les jours plus élevé, qu'il devient « muet comme un poisson ». L'hygiène du silence prend des formes curieuses. Son horreur des épanchements, des cordialités bruyantes l'amène par exemple à détester la pétulance des chiens, qu'il appelle une « basse racaille ».

La richesse intérieure authentique est inséparable du silence. « L'homme cultivé, comme celui qui travaille à la culture des autres, passe sa vie sans bruit. » (A Charlotte de Stein, 1er janvier 1807.) Le bruit est la part du peuple. La « masse » aime le fracas des mots, la redondance des « phrases ». Dans ce goût foncier, « il convient de ne pas la déranger », écrit Gœthe l'année de sa mort à son grand ami Zelter, et le fin mépris de ce « respect » n'échappera point. Plus il s'approche du terme de sa course, plus s'impose à lui le caractère incommunicable des richesses des grandes profondeurs. « Le meilleur de nos pensées, nous ne pouvons le traduire en mots. Le langage ne suffit pas à tout » ; ce soupir sur l'impuissance de l'écriture est poussé par le plus grand écrivain d'Allemagne, huit jours avant sa mort.

***

L'horreur foncière de l'agitation, de ce qu'il appelait, avec toute la force de mépris dont il était capable, le « bruit sauvage », est à l'origine de l'attitude prise durant les années les plus troublées de la vie de son pays, attitude qui n'a pas été sans lui valoir d'amères critiques de la part de ses compatriotes. Cette attitude est celle du sage, elle n'est pas celle du citoyen. Gœthe ne prend pas sa part de l'épreuve collective. Tandis que son peuple est traîné dans la souffrance et le grand désordre de la guerre, il verrouille sa porte, s'enferme avec lui-même et sa tâche.

L'œuvre devient pour lui la " distraction ", au sens le plus littéral du mot. Nous tenons l'aveu de lui-même. Dans une lettre à Jacobi, de mai 1793, il confesse qu'il n'a écrit *Reineke Fuchs* que pour « se retrancher de la contemplation des conflits et embarras du monde. » « Se retrancher », le mot est caractéristique. La vulnérabilité intérieure dicte la tactique. La réaction instinctive, quand le fracas emplit le monde, est

de rester en marge. Devant l'actualité trop pressante, Gœthe se réfugie dans l'inactuel. Plus celui-ci sera caractérisé, plus il sera recherché. L'objet « le plus éloigné » est le meilleur : en 1813, il s'enfonce dans des études chinoises.

Son mépris solide pour le public n'a d'égal que son mépris pour ses goûts, et singulièrement pour le goût si commun à la masse, de « l'absurde tapage des gazettes ». « J'ai pris une résolution sévère, j'ai une bonne fois supprimé toute lecture de journaux », écrit-il à Zelter deux ans avant sa mort (29 avril 1830).

Un jour, du haut de sa fenêtre d'Iéna qui donne sur la Saale, il regarde longuement le spectacle des flottilles de bois charriées par le fleuve, et ce spectacle lui dicte, sur l'universel écoulement et la vanité de l'actualité, les considérations qui suivent :

Me voilà à mon créneau d'observation, au-dessus du fleuve dont j'entends sous moi le bruissement d'eau. Je regarde les puissants morceaux de bois, les troncs d'arbres descendant, serrés les uns contre les autres, au fil du courant. Un homme suffit pour diriger le mouvement. Les bûches, dans leur voyage, font montre de fantaisie. Les unes descendent sagement vers le but que Dieu leur a assigné ; d'autres tournoient dans des remous ; d'autres, enfin, échouent sur des bancs de sable, où demain les eaux accrues viendront les prendre pour les mener vers leur destination, vers l'âtre où elles se consumeront. Tu vois que je n'ai vraiment pas besoin de perdre mon temps avec les gazettes du jour, dont j'ai sous les yeux le plus parfait symbole.

Pourquoi ces fièvres de curiosité si vaines ? Cette avidité d'apprendre les nouvelles du jour ? L'homme apprend toujours assez tôt. Il n'est jamais à l'abri de son siècle, jamais si bien caché que ne finisse par l'atteindre la rumeur de son temps. Dans une lettre à Sulpice Boisserée, de 1820, Gœthe se compare à « l'ermite qui, du fond de sa solitude, perçoit toujours le mugissement de la mer ».

Au lieu de la vaine poussière de l'information, c'est l'oubli que devrait désirer le vrai sage. L'oubli, non pas pris comme une image, mais dans son sens le plus strict, le plus physiologique, de destruction des empreintes, loin d'être une tristesse, devrait être considéré par l'homme comme un « haut don de Dieu ».

***

C'est bien vraisemblablement à lui-même qu'il a pensé quand il a parlé des « hommes remarquablement doués », qui ne peuvent rien expédier rapidement, qui ont besoin de s'approcher par étapes de leur thème, de le cerner et de le conquérir dans la lenteur, de le « pénétrer » profondément et dans la paix. De tels écrivains peuvent être pour leurs contemporains un sujet d'agacement, « parce qu'il est rare que l'on obtienne d'eux ce que l'on en voudrait justement tirer au moment même » ; il n'en demeure pas moins qu'ils ont choisi la seule « voie de production de l'excellent ».

Un thème naissait dans sa pensée, croissait lentement dans l'ombre, respectant les lois profondes de germination de la plante et de la terre, s'enrichissant de tous les sucs de la vie. La composition d'*Iphigénie* a demandé huit années, celle du *Tasse* neuf ans, celle d'*Egmont* douze ans, celle de *Wilhelm Meister* (Années d'apprentissage) seize ans. Il a porté en lui son *Faust* pendant quarante ans. L'histoire du drame se confond avec celle de sa vie. Dès sa plus lointaine jeunesse, *Faust* est en lui. C'est d'abord, comme l'a très justement noté Thomas Mann, une « géniale charge d'étudiant », l'œuvre d'un tout jeune homme exerçant sa verve sur ses professeurs et sur les universités et superposant à cette satire le récit d'une banale séduction de jeune fille. Voilà l'humble germe d'où sort lentement « le grand arbre » à l'ombre immense, le « poème de la germanité ».

Gœthe a beaucoup cru aux vertus du temps, assez peu au coup de foudre poétique. L'inspiration ne dispensait pas de la patience. Le « dieu » donnait le germe, l'homme faisait l'œuvre. Aucune production poétique ne se réalisait dans le miracle. Gœthe avait un fin mépris pour les exaltations et les illuminations du génie. Il ne goûtait pas les Titans littéraires, les assembleurs de nuées au front de prophètes, les adorateurs de l'éclair : le Parnasse n'était pas le Sinaï.

Les croyants de la génialité lui donnaient sur les nerfs, et il avait pour eux le secret des accueils de glace. Un jeune « inspiré » lui montre un jour un produit de sa façon, un poème tout frais éclos, dont il n'est pas médiocrement fier et dont il escompte avec certitude des éloges. Gœthe jette un coup d'œil sur le manuscrit : « Mon ami, un poème est un baiser que l'on offre au monde, mais des baisers ne suffisent pas pour faire un enfant ! »

***

S'il croyait peu aux illuminations, il croyait beaucoup aux lentes accumulations, à l'alimentation du thème intérieur par les apports diligents du dehors, ne voyant aucune inconciliabilité entre le chercheur et le poète. Il s'étonnait et se scandalisait un peu que son ami Knebel voulût écrire sur Lucrèce sans s'aider d'une quantité de documents, de fiches, de matériaux. Il avait soin, quant à lui, d'agir bien autrement, se gardant d'écrire sans avoir à portée constante de la main des « monceaux d'extraits et de notices ». Il tenait pour sagesse de la part de l'écrivain de ne pas négliger les aspects mécaniques de sa tâche et avait mis sur pied une manière de stratégie de la composition. Connaissant l'inspiration poétique comme intermittente de sa nature, il avait adopté une méthode de travail qui tenait compte de cette discontinuité essentielle. L'œuvre en chantier était distribuée par avance en chapitres, divisions, sous-divisions, ce qui lui permettait d'avancer à son moment et à sa guise la rédaction de telle

partie ou de telle autre, d'utiliser à l'endroit choisi les matériaux accumulés pendant des dizaines d'années. Les cadres étaient prêts, il ne restait qu'à remplir les « blancs ». Le dispositif d'attente permettait de braver les caprices de la Muse.

Il nous a confié beaucoup de détails sur cette matérialisation de la tâche qui, selon lui, apportait à l'écrivain une aide précieuse. Il tenait pour d'importants alliés le pot de colle et le pinceau, toujours en bonne place sur sa table de travail. Ils lui permettaient d'éviter ratures et surcharges qui déshonorent la page. Quand, relisant un manuscrit, il ne trouvait plus un passage à son goût, il découpait soigneusement, aux dimensions du passage qu'il voulait faire disparaître, une bande de papier qui, dûment collée, venait recouvrir exactement les lignes supprimées, ajoutant à l'avantage de cacher le texte condamné, celui d'être toute prête à accueillir le texte nouveau.

***

Toute esquisse de sa méthode de travail doit faire une large part à la patience. Il a dit lui-même que l'homme n'avait à sa disposition, pour atteindre un but, que deux voies : celle de la violence et celle de la continuité dans l'effort. Pour lui, il choisissait délibérément la seconde, croyant beaucoup plus à l'efficacité des humbles tâches additionnées qu'à la contrainte souveraine sur les choses. Cette soumission à l'humilité des besognes quotidiennes, l'écrivain devait, à ses yeux, avoir le courage de la pousser jusqu'à l'esclavage volontaire et à une sorte d'aveuglement dans la ponctualité. C'est la pensée qu'il exprime, en lui donnant un ton paradoxal, le jour où il écrit : « Si ma tâche devait consister à vider et à remplir tour à tour ce sablier que voilà devant moi, je m'en acquitterais avec une inlassable patience et une méticuleuse conscience. » Régularité de l'homme dans sa tâche, fidélité de la nature à ses rythmes. L'alternance ponctuelle des saisons, le retour à date fixe des mêmes aspects dans le visage de la Terre est, pense-t-il, une des sources profondes du bonheur humain, de cette espèce de quiétude paisible qu'il exprime par l'un de ses mots favoris, le mot *Behagen*. La lassitude, l'agacement devant le retour immuable des saisons est signe, chez l'homme, d'une altération du sentiment même de la vie : l'être que l'immutabilité de la nature irrite au lieu d'apaiser est mûr pour le suicide.

***

Dans le goût de l'ordre, de la régularité, de l'accumulation, il y a un trait bourgeois, trait que Gœthe lui-même ne faisait aucune difficulté de reconnaître. Le mot « bourgeois » n'était au demeurant, à ses yeux, en aucune façon une offense. Loin de voir une antinomie entre le don

poétique et les vertus bourgeoises, ces vertus qui nous apparaissent dorées d'une si belle lumière d'été dans *Hermann et Dorothée*, il n'hésitait pas à écrire qu'au cours des siècles « tous les grands artistes et tous les grands poètes étaient toujours nés dans les classes moyennes. »

« A Carlsbad, écrit-il, quelqu'un a dit un jour de moi que j'étais un poète ordonné et posé, voulant sans doute exprimer par là que, jusque dans la création poétique, je demeurais un homme bourgeoisement raisonnable. Les uns ont vu dans cette appréciation un éloge et les autres une critique. Pour ma part, je n'en puis rien dire, car le mot exprime justement ce qui constitue mon moi, et ici c'est aux autres qu'il appartient de porter un jugement. »

Ce terme de « bourgeois », pour caractériser son tempérament, nous le rencontrons ailleurs, et cette fois sous la plume d'un Allemand, que toute sa nature place il est vrai à l'antipode de celle de Gœthe, sous celle de Novalis. Dans un passage, bien remarquable, le poète du clair-obscur marque l'éloignement, l'espèce d'horreur que lui inspire *Wilhelm Meister*, la limpidité d'éclairage de l'œuvre, sa netteté de lignes. Il y voit la « mort du romantisme, de la poésie, de la nature, du merveilleux ». Tout le roman se déroule sur le plan de l'activité matérielle de l'homme, sur le plan de « l'économique ». Le « mysticisme » a disparu. Le roman n'est qu'une « histoire bourgeoise et ménagère poétisée ». « Gœthe est un poète essentiellement pratique. Il est dans ses écrits ce que l'Anglais est dans les produits de ses manufactures : joli, commode, durable. »

« Commode », c'est le mot dont n'arrive pas à se détacher Novalis quand il parle de Gœthe, dont l'œuvre poétique ne lui semble valoir que par le « fini de l'exécution » et la « commodité » de l'ensemble, alors que lui (Novalis) aime, tout au contraire, l'inachevé dans l'œuvre, l'indéfini, le prolongement intérieur. Gœthe lui apparaît comme le poète des moyennes humaines, haussant le quotidien dans le poétique, s'emparant de « l'insignifiant » et le faisant briller à notre regard par la qualité littéraire qu'il lui donne.

Novalis s'est-il douté qu'il n'était pas ici très loin du jugement d'un compagnon de la jeunesse de Gœthe qui exerça sur ce dernier, par la justesse et le mordant de son esprit, la plus profonde influence ? Merck portait sur le génie de son ami le verdict qui devait pour toujours se graver en lui : « Ta tendance est de poétiser le réel, alors que les autres cherchent à réaliser le poétique, ce qui ne produit que des sottises. »

***

« Bourgeois », Gœthe l'était peut-être encore dans un autre sens moins « littéraire », plus « littéral ». Par exemple, sur le chapitre de ses honoraires d'auteur. Suivant d'ailleurs et aussi précédant nombre de poètes, et des plus grands, chez lesquels le génie a fait très bon ménage avec l'ordre dans les comptes, Gœthe, dans la défense de ses intérêts —

et par exemple dans ses contrats avec ses éditeurs — voyait les choses de très près. Son point de vue n'était pas du tout celui de Sirius.

Il avait le goût de ce qu'il appelait lui-même une « existence un peu large », ayant dès le début de son existence à Weimar quatre serviteurs. Ce train de vie confortable, ce n'était pas son traitement à la cour du duc Charles-Auguste, traitement régulièrement dépassé tous les ans, qui suffisait à l'assurer. Il fallait avoir recours à d'autres ressources : les loteries, par exemple, dont il ne manquait pas de prendre des billets, et surtout les honoraires d'éditeurs. *Hermann et Dorothée* publié chez Vieweg, lui rapporta 1 000 thalers d'or, somme inouïe pour l'époque et au sujet de laquelle des contemporains, Humboldt, Schiller, emploient l'expression de « monstrueuse ».

Il se montre de plus en plus exigeant à mesure que s'assure sa royauté littéraire. Au point que Schiller croit de son devoir de mettre en garde son compatriote souabe Cotta, auquel le lie une fraternité de terroir, contre l'énormité de ses prétentions. Et nous avons ce spectacle paradoxal : le poète défendant l'éditeur contre un autre poète, son ami.

***

Avons-nous, au cours de ces quelques pages, réussi à donner quelque idée de la discipline que Gœthe sut s'imposer ? Cette vie que l'on se représente si faussement, comme se déroulant sans effort dans la facilité, avançant comme un beau navire aux voiles gonflées par la faveur des dieux, fut en fait une longue lutte, une lutte qui commença tôt. De l'inflexibilité du combattant, les premières notations de son « Journal » nous permettent déjà de prendre la mesure. 25 juillet 1779 : « Je lutte avec l'ange inconnu, au risque de me désarticuler ; aucun homme ne connaît tous les ennemis que j'ai à combattre pour produire le peu que je produis. » Quinze jours plus tard : « Comme il y eut peu d'ordre et de suite dans mon action, dans ma pensée, dans ma création poétique !... Combien peu de jours m'ont vraiment profité !... Que Dieu daigne nous continuer son assistance, nous donner assez de lumière pour que nous ne soyons pas à nous-même sur la route notre propre obstacle ! » L'année suivante, 31 mars, ces lignes latines : « Nemo coronatur nisi qui certaverit ante. »

Nous pourrions multiplier les citations. C'est le destin de quelques grands hommes d'être marqués d'une épithète qui fausse leurs traits en les simplifiant. Aucune n'aura plus efficacement contribué à fausser le visage de Gœthe que l'épithète-cliché d'olympien.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

RÉCITS DU TEMPS D'AFFLICTION

Je ne saurais plus dire où nous allâmes nous embarquer [1], avec toute notre smalah. Ce que je n'oublierai jamais, c'est qu'après avoir ahané toute la nuit dans des campagnes ténébreuses, le train, ramené par la structure rayonnée de notre réseau français jusque dans la banlieue de Paris, traversa lentement, lentement, par une matinée radieuse, la petite ville d'Eaubonne. Ma femme y passait l'été, dans la société de sa sœur Juliette que nous aimions tendrement. Je regardais toutes les maisons, avec l'espoir absurde, obstiné d'apercevoir, soudainement, à l'une de ces mille fenêtres, le visage que je cherchais. Cet espoir ne fut pas récompensé. Notre train nous déposa finalement à Poix, petite ville picarde où nous attendîmes les ordres. Puis, par la route, en caravane, sans trop de hâte, marchant au canon, nous atteignîmes le village de Fouilloy, qui est en face de Corbie, sur la rive gauche de la Somme. Nous étions assez loin des lignes et je m'attendais à quelque nouveau bond vers l'Est, quand on nous annonça que nous allions rester sur place.

Ai-je dit que, pendant ces mois d'expectative la relève avait joué? J'allais, une fois encore, rester seul avec mon chef. J'avais, dès le début, pris la résolution de ne rien demander, de suivre mon destin, et je

1. Georges Duhamel, évoquant ses souvenirs de la guerre 1914-1918, vient de retracer la vie de son hôpital près de Fismes. Au moment où nous reprenons ce récit, l'unité à laquelle appartenait l'écrivain se transporte vers le Nord. La bataille de la Somme vient de commencer.

voyais, sans d'ailleurs m'en plaindre, les conséquences de ma règle. Pour accomplir ce tableau sommaire, je dirai que, depuis longtemps, nous n'avions plus d'aumônier, que l'on avait versé dans l'infanterie tous nos vieux infirmiers, ceux que nous avions formés, patiemment, à nos techniques. On les avait remplacés par des territoriaux et des écclésiastiques, ces derniers en grand nombre. La bonne volonté de tous ne pouvait suppléer à leur manque de connaissances particulières. Je veux bien croire qu'à ces perpétuels changements du personnel, il y a quelque raison. Mais cette méthode inquiétante ne permet à personne d'utiliser l'expérience et même de l'acquérir. Le général de Chambrun, que je rencontrai vingt ans plus tard au Maroc, en un temps où la valse du personnel devenait tout doucement délirante, répétait à longueur de journée, non sans haussements d'épaules : « Laissez donc les hommes en place! » Il paraît que ce conseil du bon sens ne sera jamais entendu.

Nous commençâmes de nous mettre en posture de travail au lieu qui nous avait été fixé. C'était un asile de vieillards, tenu par des religieuses. Les pensionnaires avaient été refoulés dans le sous-sol et dans certaines parties des premiers étages, en sorte que les salles du haut et certaines des meilleures chambres devaient être réservées à nos futurs patients. En fait, c'était une des installations des plus convenables qu'il m'eût été donné de connaître dans cette période, et il fut tout de suite question de la réserver aux officiers blessés.

Nous étions au travail depuis peu, quand vint une note de service m'ordonnant de gagner d'urgence, avec mon équipe personnelle, le lieu dit cote 80. C'était un hôpital sous tentes, que l'on avait dressé, dans la hâte, dès le premier bond de l'offensive, à la limite du secteur britannique, à l'endroit où le chemin qui va d'Etinehem à la petite ville d'Albert croise la route départementale de Bray.

Je fis le voyage, qui n'est pas fort long, de Fouilloy à la cote 80, dans une de nos voitures. Je me trouvais transporté dans une atmosphère de fournaise un peu comparable à celle de Verdun ; mais cette fois, nous menions l'offensive et nous étions en été. La ligne des combats se déplaçait vers Péronne. Les blessés, innombrables, étaient apportés jusqu'au cœur de la ville des tentes, sur des routes que l'on empierrait à la hâte. On les entreposait dans une de ces tentes d'aviation dites Bessonneau, du nom de leur inventeur. Je traversais ce grand vaisseau de toile à toute heure du jour et le trouvais toujours plein de brancards, ce qui signifie, on m'entend, que le sol en était couvert. Et je finissais par me demander avec angoisse s'il resterait des hommes en France au terme d'un tel carnage.

On m'assigna, dès le premier jour, pour mon logement personnel, une couchette dans une tente de campagne plantée en lisière du camp. Je n'avais pris qu'un léger bagage. Je connus, comme dit Flaubert dans *l'Education* « les réveils sous la tente ». J'y connus surtout un sommeil difficile. Le tumulte de la canonnade était aussi grand qu'à Verdun.

Parfois, séparé de la nuit grondante par la mince toile de mon abri, j'avais le sentiment que ce bruit prodigieux me soulevait, me roulait dans ses flots, qu'il finirait par m'entraîner, par me dissoudre. De temps en temps, la terre tremblait comme au moment d'une éruption volcanique : un camion de munitions venait de sauter ou les gros canons anglais, installés dans le voisinage, lâchaient leur tonnerre avec une grande langue de feu.

Nous mangions, nous les officiers, dans l'excavation ou s'était abritée, jusqu'au début de la bataille, une batterie d'artillerie. Les mouches étaient si nombreuses et si acharnées que nous ne pouvions pas n'en point manger avec nos nourritures. En sorte que nombre d'entre nous furent bientôt touchés par une dysenterie fort maligne et qui prit les proportions d'un fléau.

Le médecin qui dirigeait cet étrange lazaret me parla, dès le début, d'une certaine tente où se trouvaient relégués les blessés, assez nombreux, atteints de gangrène gazeuse. Il me regardait, ce disant, d'un air où je crus voir une sollicitation, d'ailleurs courtoise et non formulée. Je lui dis que j'accepterais de me charger de ce service, où l'on était assuré de faire une chirurgie sans gloire, sinon tout à fait sans espérance. Il me répondit aussitôt qu'il me remerciait et que ce service m'appartenait dès l'instant.

C'est par la suite, et beaucoup plus tard, que j'ai compris à quel point une chirurgie, même large, était alors mal pourvue contre cette sorte de maux. On parlait d'un sérum, que je connus plus tard, mais qu'alors je n'ai jamais pu me procurer. Je me mis à soigner mes pauvres gens avec ce dont je disposais.

Là-dessus, reparut notre directeur, Bernard. Le démon des jardins le tourmentait, même dans cette foire de la mort. Il eût fait planter des fleurs jusque sur le parapet des tranchées de première ligne. Il considéra les tentes qui battaient de l'aile au vent, le cimetière dévorant où des équipes de terrassiers, sans répit, creusaient des fosses, le plateau parcouru de multitudes en délire, les « feuillées » devant lesquelles les hommes, tourmentés par la dysenterie, attendaient leur tour, et il me dit en souriant à peine : « Il faut éclairer tout cela, planter quelques arbustes, des géraniums, des salvias, mettre des taches de verdure. Oui, je sais, on vous a donné les gangrènes. C'est très bien. Vous vous ferez remplacer un jour, de temps en temps, et vous irez chercher des fleurs. Je vous procurerai un fourgon. Vous êtes ici pour longtemps. L'offensive est en bonne voie... »

Je n'avais qu'à m'incliner. Je me remis au travail en attendant d'autres ordres. Sur ces entrefaites, on vint me prévenir qu'un soldat me cherchait.

Je l'aperçus de loin. Il était vêtu comme un fantassin, mais vif, nerveux, allègre, capote courte, casque bien planté, petite barbe dure, le regard chaleureux derrière ses lunettes. C'était Charles Vildrac. Il

était, environ ce temps, et je ne l'ignorais pas, dans les ateliers d'Amiens et faisait à tout moment des missions sur le front pour installer tel ou tel dispositif de camouflage. Quelle joie! Quelle émotion! Il avait, devant lui, un bon morceau de journée. Tout de suite, je lui fis part d'un projet qui venait de naître : Rose, sa femme et ma sœur, s'était depuis quelque temps, installée en Amiens. Le problème, pour moi, allait être d'y appeler Blanche.

Nous parlions de tout cela, en mangeant du bœuf aux mouches dans l'ancienne carrière abandonnée par les artilleurs. Puis, Charles se remit en route. Ce devait être notre seule rencontre dans un paysage de guerre pendant toute cette longue épreuve.

Blanche put venir en Amiens et s'installer, non loin des camoufleurs, chez une excellente dame de la rue d'Engoulvent, au bord d'un canal torpide. Pour moi, je reçus ma mission, qui me donnait de temps en temps une journée d'indépendance, d'ailleurs relative et chargée de soins. Je partais le matin, avant le jour, dans mon fourgon, entre mes deux tringlots, après avoir laissé, conformément aux ordres, mes blessés entre les mains d'un camarade attentif. Je suivais, au petit trot, la Somme, par cette route de rive gauche qui n'est, en sa plus grande partie, qu'une voie de maigre importance, mais qui se trouvait promue au rang d'artère principale d'une bataille acharnée. Nous devions nous glisser dans la tourbe grouillante des convois et des troupes. Il nous fallait de longues heures pour parvenir à la ville. Toutes mes courses faites, il me restait quelques heures pour reconstruire notre bonheur dans ce refuge de hasard, au bord du canal mort. Je disposais de la nuit, car les chevaux devaient se reposer avant de reprendre la route. Mais dès l'aube, je me levais, et mes pensées, soudain orientées, se tournaient vers ce plateau, jadis désert, et comparable maintenant à ces lieux hauts où les peuples s'assemblaient pour consommer les sacrifices.

Avant midi, nous arrivions dans la côte d'Etinehem. Les chevaux fumaient et respiraient bruyamment. Enfin, c'était la ville des tentes et mes malheureux, que je retrouvais avec leurs grands pansements et leurs incisions béantes, leurs sueurs visqueuses, leurs visages gris, tels des condamnés à mort qui ne désespèrent pas de quelque événement imprévu : le tremblement de terre, le raz de marée, la fin du monde ou peut-être même la grâce.

J'avais fait la connaissance d'un médecin nommé Faisnel, dont il me souvient encore, bien que je ne l'aie plus jamais retrouvé sur les routes de ma vie. Il était intelligent, lettré, sensible, qui mieux est. Il avait servi longtemps dans l'infanterie et venait du front de l'Aisne. Il parlait de la vie et de la mort avec un dandysme que n'eût pas désavoué Baudelaire. Mais qu'eût donc pensé Baudelaire s'il avait vu ce qui formait notre spectacle de chaque jour? Les misères du dernier siècle, même les misères morales qui échappent à toute mesure et à toute comparaison, nous semblaient des futilités à nous qui pensions alors avoir déjà visité

plusieurs cycles de l'enfer. Faisnel connaissait, comme nous tous — elles étaient gravées au fer rouge dans sa mémoire — des scènes qu'il me racontait quand nous marchions côte à côte. « A Paissy, disait-il, on avait, pour creuser le nouveau boyau, recouvert de terre un grand nombre de cadavres allemands qui se trouvaient dans la position où la mort les avait pris, c'est-à-dire debout et serrés les uns contre les autres. La tête de l'un d'entre eux faisait saillie dans le boyau. Tous les hommes, en montant en ligne, devaient s'écarter un peu et tous, au passage, donnaient, sur cette tête pourrie, avec leur bâton ou leurs armes, un très léger coup, au passage. C'était un geste rituel, sans signification de ressentiment, de vengeance, et bien plutôt un témoignage de camaraderie funèbre. »

Ainsi parlait Faisnel pendant que nous allions d'une tente à l'autre, dans ce paysage étrange où le vent charriait, mêlées, de prodigieuses odeurs de fièvres, de fumées, d'explosions, d'antiseptiques, de latrines et d'écuries, de benzol et de sueurs.

Comme il arrivait presque toujours au moment des grandes attaques, et parce que les hommes n'avaient aucunement le moyen, ni le temps de songer à leur carcasse, les poux reprenaient, à leur façon, l'offensive. Je devais, un peu plus tard, poursuivre, avec Charles Nicolle, divers entretiens sur le rôle du pou dans la propagation du typhus. Et je ne fus pas surpris quand il énonça devant moi ces maximes nourries d'une amère sagesse : « Les révolutions et les guerres ramènent le règne du pou... Les parasites nous rappellent que nous sommes des animaux... L'hygiène et la morale finiront par se confondre... »

J'avais retrouvé, dans l'entr'acte de Villette, et je rencontrai de nouveau, pendant cette bataille de la Somme, un homme dont j'entends graver le nom en marge de ma chronique. C'était un médecin nommé Iscovesco. Il était Roumain d'origine, mais naturalisé Français. Il avait gagné trois galons et commandait une ambulance. C'était pour moi presque une vieille connaissance. Je l'avais vu à l'œuvre bien avant la guerre, pendant mes études en Sorbonne, où il travaillait encore, non sans avoir sacrifié aux exigences de la clientèle, car il avait, je pense, ce qu'on appelle des besoins d'argent. Qui donc n'en a ? Il connaissait fort bien les problèmes des colloïdes, auxquels, pendant longtemps, je m'étais intéressé. Je suis toujours étonné de voir que les gens de cette sorte, bien doués, instruits, ingénieux, n'ont pu, malgré leurs efforts, pousser les portes de la gloire.

Iscovesco, donc, était un homme de bonne compagnie, causeur savoureux, compagnon serviable et chef estimé. Il était tout acquis à cette France qui l'avait adopté, à cette France qui donne si volontiers ce que les étrangers viennent lui demander souvent : un public, des règles de vie, de la confiance, des critiques, enfin la gloire ou l'ombre de la gloire. Mais Iscovesco souffrait, sans trop le dissimuler, de ce que sa Roumanie natale restait à l'écart du conflit. Or, pendant notre séjour

à la cote 80, nous apprîmes un jour, vers la fin du mois d'août, que l'Italie et la Roumanie, convaincues enfin, se ralliaient à notre cause dont, en dépit des traverses, le succès ne faisait plus doute. Iscovesco ne dissimulait pas sa joie, que nous trouvions bien honorable. Il se démena comme un diable et finit par trouver du champagne, dans ce royaume de tous les manques et de toutes les misères. Nous bûmes à la Roumanie, qui devait, pour prix de son option, être cruellement piétinée. J'eus le sentiment qu'Iscovesco, ce soir-là, se sentit enfin Français, vraiment Français, et que nous ne pouvions pas n'être pas touchés de son contentement.

Une fois la semaine environ, pressé par le directeur, qui souhaitait de voir pousser à vue d'œil, entre les tentes, entre les tombes, des massifs de rhododendrons, des palmiers, des orchidées peut-être, je prenais la route d'Amiens. Blanche m'y attendait, en société de sa belle-sœur et des camoufleurs qui revenaient à leur point d'attache après quelque mission dans les lignes. Ce n'est pas aux lamentations, mais à une extraordinaire espérance que nous donnions ces revoirs furtifs. Contre tous les illuminés, j'allais répétant que la guerre serait longue et qu'il fallait se tenir le cœur à deux mains, mais que nous finirions un jour par émerger dans la lumière.

La nuit du 3 septembre, alors que le bruit de la bataille s'élevait, presque insoutenable, jusqu'au plus noir du ciel d'été, l'on vint m'apporter un message exprès du directeur : l'ambulance 9/3 était débordée de besogne. Une auto venait me prendre. Je devais retourner sur l'heure à Fouilloy.

Je fis, dans la nuit, mes adieux aux vivants et aux morts, rassemblai mes hardes et regagnai ma vieille ambulance. Vallée, qui devait partir quelques jours plus tard, était encore là, mais donnait des signes de lassitude. Avec Albert Martin, et malgré l'entraînement, ils ne parvenaient pas à satisfaire aux consignes de l'urgence. Je me lançai donc à la besogne.

Parce qu'elle se trouvait logée « dans la maçonnerie », c'est-à-dire à l'abri des autans, des pluies et des orages, il était donc entendu que l'ambulance recevrait surtout des officiers. C'étaient, la plupart, des officiers d'un petit rang qui avaient gagné leurs galons dans les combats de cette campagne. De braves garçons qui marchaient avec la troupe et partageaient ses misères. Ma conduite, devant eux, était naturellement celle que je tenais en face des hommes, à cela près que je les appelais par leur grade, ce qui a bien des avantages et ce qui allège, en outre, une mémoire excédée par les patronymes. J'ajoute que je ne les tutoyais pas, et cela pose un petit problème de l'ordre moral et social.

Je n'ai jamais approuvé la tradition militaire en vertu de laquelle un gradé, s'il s'adresse à quelque simple soldat, le tutoie de but en blanc. Cette familiarité sans réplique représente, à mes yeux, un empiétement cavalier sur les droits de l'individu. Il ne me viendrait jamais à l'esprit de tutoyer un soldat que je rencontrerais dans quelque lieu public.

N'étant pas formé, dès la jeunesse, aux habitudes militaires, j'avais, pour mes commencements, dit « vous » à tous les blessés que j'avais eus à traiter. Or, je m'aperçus très vite que la plupart d'entre eux acceptaient, dans leur détresse, le tutoiement comme une preuve d'intérêt, de sympathie, d'affection. Certains d'entre eux, que j'avais tutoyés à l'heure de l'opération pour les rassurer un peu et que je cessais de tutoyer par la suite, m'avaient demandé de les tutoyer encore, de ne pas les abandonner, de conserver pour eux ce parler maternel où ils trouvaient de la douceur. Et si je m'arrête sur ce point, c'est qu'il fut, après la guerre, un petit sujet de palabres entre certains amis et moi. Mais quoi! l'âge nous prépare des retraites et des surprises. J'ai soigné, en 1940, plusieurs centaines de blessés civils. Je n'ai tutoyé personne, à part les petits enfants. Non que le cœur n'y fût plus ; mais le vent de l'automne avait passé sur ma tête.

Je ne me suis jamais trouvé, pendant toute la durée de la guerre, dans la triste obligation d'avoir à punir un des hommes placés sous mes ordres. Une fois, une fois pourtant, la colère et la douleur m'ont à tel point bouleversé que j'ai failli frapper un homme, et que je l'ai finalement rudoyé sans retenue.

J'avais fait monter un lit de camp au grenier, sous la tuile. Là, du moins, je ne prenais la place de personne. Impossible de loger nos blessés dans ce courant d'air et de leur faire grimper le roide escalier de bois. La nuit venue, je passais une ultime visite et si quelque blessé me donnait des inquiétudes, l'infirmier de garde recevait des instructions précises. Il m'arrivait parfois, si l'état de tel opéré me semblait particulièrement grave, de placer près de lui un infirmier qui devait, à la moindre alerte, venir me chercher.

Malheureusement, parmi nos infirmiers nouveaux, se trouvaient, je crois l'avoir dit, des territoriaux sans pratique et surtout sans la moindre agilité d'esprit. Un soir, je mis l'un d'entre eux au chevet d'un lieutenant qui présentait des blessures graves, infectées dès le champ de bataille, et qui ne laissait pas de me soucier, car il avait fait déjà deux hémorragies secondaires. Pour en conjurer de nouvelles, il eût fallu lier très haut l'artère fémorale et mettre ainsi sans recours le membre entier en péril. Nous hésitions et demeurions dans l'attente.

L'infirmier assis sur une chaise au chevet de ce lieutenant, je regagnai mon grenier. Je n'ai jamais eu le sommeil bien lourd, mais je fus, au cœur de la nuit, réveillé par un gémissement qui parvenait jusqu'à moi, à travers plusieurs planchers. En une seconde, je fus sur pied et descendis aussitôt. A la lueur d'un lumignon, j'aperçus mon blessé, pâle et couvert de sueur. C'était bien lui qui criait. L'infirmier, sur sa chaise, dormait d'un sommeil de plomb et n'avait rien entendu. J'ouvris le lit, d'un seul geste. Tout baignait dans le sang et je compris aussitôt que le pauvre homme était perdu. Il me fallut secouer le lourdaud pour le tirer du

sommeil. Il n'arrivait pas à comprendre la gravité de sa faute. J'étais au comble de la colère et surtout du chagrin.

Le lieutenant fut opéré. Mais il était saigné à blanc et mourut, en pleine conscience, après deux jours d'agonie. J'ai retrouvé, dans mes dossiers, une lettre qui date de cet été 1916. J'y notais ceci : « Depuis que je vois des hommes mourir à la guerre, je n'en ai jamais vu un seul mourir « joyeusement », comme on dit dans les journaux. Ils meurent tristes. Et ils ont quand même accepté de mourir. »

Quant à l'infirmier coupable, il continuait, m'apercevant, à me saluer avec un sourire niais. Un chien aurait mieux compris les raisons de ma colère que ce massif imbécile.

Je commençais à penser que de telles brutes — c'est de l'infirmier que je parle — nullement préparées à leur office, mal douées pour comprendre tout ce qui touche à la vie et à la souffrance, auraient dû, dès ce temps-là, être remplacées par des femmes. Dans une conjoncture semblable, il me semble qu'une femme ne se serait pas endormie ou, tout au moins, aurait gardé l'oreille à demi dressée.

Nous étions encore dans cette presse quand Vallée nous quitta. Il était fatigué, sans nul doute, et ne cachait pas sa joie. Vitet avait été remplacé par un ecclésiastique-médecin, qui ne connaissait pas la chirurgie,demeura parmi nous quelques jours, et partit vers d'autres destins.

J'étais, à Fouilloy, beaucoup plus près d'Amiens qu'à la cote 80 ; mais j'étais pris de besogne au point de ne pouvoir m'éloigner, même pour une heure. J'envoyais, chaque jour, à ma femme, un bref billet que lui portait le tringlot chargé de notre ravitaillement. L'occasion d'une rencontre tardait à se déclarer. Enfin, comme toujours dans ces sortes de tragédie, les dieux de la guerre parurent gavés de sang et la bataille s'apaisa. Albert Martin accepta de rester seul quelques heures. Je fis alors des prodiges pour gagner Amiens et la rue d'Engoulvent. Cette aventure amiénoise, qui devait avoir pour nous des conséquences bien heureuses, allait d'ailleurs se terminer. Blanche songeait à regagner Paris. Le troisième automne de la guerre marquait déjà les frondaisons des arbres. J'étais en droit d'espérer une permission régulière pour le début d'octobre. Nous nous fîmes de nouveaux adieux. Nous mourions de tous ces adieux et vivions de tous nos revoirs.

Blanche partie, la bataille bientôt réduite en tisons qui braisoyaient sous les cendres, nous tombâmes soudain dans la torpeur. Nos derniers blessés s'enfuyaient, ravis par les camionnettes ambulancières. Le corps d'armée, une fois de plus, se préparait au voyage. J'allais, parfois, pour me fouetter le sang, faire une rapide promenade jusqu'à Corbie, jusqu'aux villages voisins, dont deux saluaient, en moi, sans le savoir, un enfant de la vieille France, puisqu'ils s'appelaient, puisqu'ils s'appellent encore le Hamel et le Hamelet.

Un jour, on m'annonça la visite d'un officier supérieur qui demandait à me parler. J'eus plaisir à reconnaître le beau-père de mon frère, colonel

Amédée Béjot. Il commandait le génie du 2e corps d'armée. C'était un polytechnicien. Il avait dit à sa mère, environ la quinzième année : « Je voudrais être professeur. » La dame avait répondu : « Non point! Tu feras polytechnique et tu serviras dans l'armée pour la revanche! » Les gens de ce temps-là savaient du moins ce qu'ils voulaient.

Le colonel servait donc, et c'était un officier de grand mérite. Mais il aimait, secrètement, les lettres. Quelques années après la guerre, et alors qu'il était à la retraite, il vint loger dans ma maison. Il y occupait ce petit appartement dont ma mère devait jouir à son tour et qui, après le suprême départ de nos derniers vieillards, fut aménagé pour recevoir le premier de nos jeunes ménages. Ainsi le cercle se referme. Pendant qu'il vivait près de nous, le colonel Béjot me fit lire divers écrits de sa manière. Il composait des poésies, en lettré de grande expérience. Il se donna le plaisir d'en publier quelques-unes. Il avait, en outre, et, je pense, pendant les années de guerre, écrit, sur Baudelaire, une étude fort savante qu'il aurait dû, mais il n'en eut pas le temps, faire lire à M. Jacques Crépet, maître en ce genre de choses.

Il m'arrivait souvent de monter les deux étages qui nous séparaient alors pour consulter le colonel Béjot sur tel ou tel point de langue. Il était fort instruit et de bon conseil. Il consacrait volontiers une journée entière à poursuivre les recherches préalables à une réponse correcte, dans les traités qui meublaient sa bibliothèque et dont il se servait avec discernement.

J'ai plaisir à déposer dans ma chronique cette esquisse d'un homme dont j'ai pu, sans trop de hâte, peser, respecter, aimer les hautes et austères vertus. C'était un représentant, à mon sens exemplaire, de ces Français qui ne peuvent se résoudre à la spécialisation rigoureuse et qui se réservent toujours, pour l'heure de la méditation, quelque secret et beau refuge.

Je ne revins à Fouilloy que pour le quitter. Les jours qui suivirent notre départ forment une période confuse tout occupée par une angoisse grandissante. La dysenterie dont j'avais souffert, comme nombre de mes camarades, pendant le séjour à la cote 80, cette dysenterie ne m'avait pas quitté sans laisser des séquelles assez peu compréhensibles. Je souffrais toujours beaucoup ; je ne me sentais à mon aise dans aucune posture ; je frissonnais ou grelottais dans le vent de l'arrière-saison. Nous errions, sans trop comprendre ce qu'on attendait de nous, de village en village et nous étions mal logés. Tous nos compagnons de la première heure étaient partis. Nous restions seuls, Albert Martin et moi, en société de « nouveaux » qui n'avaient pas eu le temps d'entrer « dans la couleur de l'ensemble », comme disent les musiciens. Martin prit sa permission. Il revint et ce fut mon tour. J'étais franchement malade.

Chère permission, si longuement attendue! Je la passai dans un état de malaise qui ne me laissait point relâche. Je dus consulter des confrères qui ne comprenaient pas grand-chose à mon état : les maladies des méde-

cins sont toujours indéchiffrables, toujours exceptionnelles, toujours défigurées par des thérapeutiques aventureuses et intempérantes. C'est pendant cette permission que j'allai voir opérer une dame de mes amis qui souffrait d'un cancer du sein. Le chirurgien était D..., homme certes capable. Il se consacrait aux misères des civils qui, eux aussi, avaient besoin de sollicitude.

L'opération terminée, D... prit une tasse de thé, puis il me demanda ce que je faisais aux armées. Je lui racontai la Somme, du moins ce que j'en avais vu : les hécatombes, les gangrènes, les mouches, les poux, les tentes voguant sur la tempête comme des arches de misère.

D... reprit du thé, fit claquer sa langue et dit d'une voix glacée cette phrase du moins sincère : « J'aime mieux ça pour les autres que pour moi. »

Le jour venu de quitter, une fois de plus, ce qui était mon lieu par excellence dans ce monde convulsionnaire, j'étais vraiment très las et tourmenté par une forte fièvre. Mais l'idée d'un séjour à l'hôpital, d'une relève et d'un établissement dans l'intérieur m'inspirait presque de l'horreur. Je repris donc le train et, cette fois, le train de Champagne. L'ambulance, entre temps, était allée s'établir au hameau de Somme-Bionne qu'il allait me falloir trouver, à tâtons, dans la nuit d'automne.

Je fis le voyage couché sur une banquette et tremblant de fièvre. J'emportais cependant un espoir qui suffisait à changer pour moi, maintenant, le sens et le goût de la vie.

III

Je finis par retrouver ma vieille 9/3 en pleine obscurité, au fort d'une tempête de vent qui ne devait point mollir durant toute ma maladie.

Sur le voyageur attendu, sur le voyageur exténué que j'étais, Albert Martin arrêta tout de suite un regard attentif, un regard fraternel.

Cinq minutes plus tard, j'étais couché dans un des deux lits de camp que contenait une étroite cellule de planches. Je ne saurais plus dire lequel de mes camarades se trouvait ainsi mon voisin. Je tremblais de tous mes membres. Je reçus une piqûre calmante, un cachet d'aspirine et j'entrai dans un extraordinaire cauchemar auquel les hurlements du vent d'automne et le canon faisaient un accompagnement sauvage.

Le lendemain, Albert Martin m'examina — il me semble encore entendre sa voix qui était non pas absolument nasale, mais palatine — il prit ma température et jugea que cette dysenterie m'avait, selon toute vraisemblance, donné un abcès du bassin et qu'il convenait d'observer les suites du phénomène. Je ne sais plus comme il me soigna, mais il le fit et de manière efficace. Tant et si bien que, l'une des nuits suivantes, j'eus le sentiment d'un soulagement soudain. Au réveil, la fièvre était en retraite et il apparut que l'abcès s'était vidé. La tempête d'octobre pou-

vait passer sur nous comme le mascaret en ébranlant notre frêle baraque, je me sentais, dès ce moment, encore loin de la guérison, mais allégé.

La matinée de ce jour-là s'avançait et j'étais tout aux délices de l'espérance, quand j'entendis un bruit dans ce paysage que je ne pouvais apercevoir, que je ne connaissais pas et au milieu duquel je me sentais très petit et très faible. C'était un bruit de bottes sur l'un de ces chemins de lattes que l'on appelait des caillebotis. Un moment plus tard, Albert Martin pénétra hors d'haleine dans mon réduit.

— Le directeur est là, s'écria-t-il. Et il veut absolument vous voir. Je vais donc l'introduire.

Martin était un homme de grande autorité. Je l'ai vu plus tard à l'œuvre dans sa province, où il jouissait d'une réputation qui allait à la renommée. Il avait, de la discipline, un sentiment strict, en même temps ascendant et descendant. Cela signifie que s'il exigeait la discipline chez ceux qui recevaient ses ordres, il était, en présence de ses supérieurs hiérarchiques, dépourvu d'une certaine force de contestation et de résistance que j'ai admirée ensuite chez Charles Viannay, dans des conjonctures notables. Je m'arrête un tiers de seconde pour faire observer qu'à tout prendre l'expression militaire de « supérieur hiérarchique » est, comme beaucoup d'autres locutions employées dans la même société, pleine d'une modestie qui ne va pas sans ironie et donc sans mélancolie. Qu'on y pense.

Quand il nous arrivait de souffrir, dans notre travail ou notre repos, par suite d'un ordre inconsidéré, Albert Martin s'emportait un peu, déclarait qu'il ferait connaître son opinion aux maîtres de l'heure, qu'il n'entendait donc point pousser l'esprit d'obéissance jusqu'à la soumission aveugle. Là-dessus, le directeur arrivait, sec, railleur, mordant, exigeant, et notre cher Albert Martin déclarait aussitôt que tout était pour le mieux dans le meilleur des fiefs et qu'obéir à tous les ordres, quels qu'ils fussent, lui serait toujours un sujet de délectation.

Cette disposition d'esprit, qui m'a frappé souventes fois chez les gens de mon pays, je la signale chez Albert Martin, non certes pour railler, même respectueusement, un homme qui fut pour moi bon chef et bon compagnon, mais parce qu'elle ajoute au portrait un linéament d'importance. Et je reviens à mon récit.

J'allais répondre à Martin que cette visite me touchait. Je n'en eus même pas le temps. Le directeur se présenta, suivi de plusieurs officiers qui, d'ailleurs, ne purent entrer dans cette logette exiguë où je me trouvais couché.

— Comment allez-vous, monsieur Duhamel ?

— Il me semble aller mieux, monsieur le directeur.

Cet homme, à l'ordinaire si roide et même tranchant, parut se recueillir, puis il dit enfin :

— Vous avez envoyé, par les voies régulières, au grand quartier général, les épreuves imprimées d'un ouvrage que vous demandez

l'autorisation de publier sous votre nom. Je me suis permis d'arrêter ces épreuves au passage et d'en prendre connaissance. Cette lecture m'a fait verser des larmes. Je suis heureux de vous le dire et de vous féliciter.

Tous les officiers, debout dans l'espèce de couloir qui conduisait à ma logette, écoutaient en silence les propos du directeur.

Il fit encore un pas, vint tout près de moi, commença de me parler de mon ouvrage, en lettré, avec goût, même avec passion. Il me conseilla, non sans s'excuser, d'en retirer un chapitre que je pourrais placer dans un livre ultérieur, parce qu'il ne lui semblait pas exactement appareillé avec la tonalité de l'ensemble, et que le livre, ainsi châtié, serait mieux uni, plus pur.

— Vos épreuves, dit-il, mettront longtemps à vous revenir, car tout le monde voudra les lire et tout le monde en sera touché. Le général de corps d'armée veut en parler à ses chefs. Enfin, vous le voyez, c'est un événement.

Il rit, me serra la main et s'en fut, suivi de toute son escorte.

Quelques minutes plus tard, Albert Martin revint me voir. Nous vivions ensemble depuis dix-huit mois et il commençait de me connaître. Mais cette visite l'avait frappé.

Je passai le reste de la journée en solitude, allongé tout de mon long sur mon « pauvre dos », comme je l'écrivis, ce jour-là même, à Blanche. Car j'étais perclus de douleurs et je le suis encore, ma foi, dans l'instant où j'écris ces pages. J'étais encore fiévreux, bien que le mal fût dans le décours. J'entendais, autour de moi, courir les rats et les souris que mon immobilité même engageait à l'effronterie. Le vent était si fort qu'il me semblait voguer à la dérive sur une mer démontée.

Cependant, je réfléchissais. Le directeur, chaque jour, depuis le début de la guerre, voyait ce que j'avais vu. Rien de ce que je décrivais dans mon livre ne devait, ne pouvait représenter à ses yeux une révélation. Et cet homme, qui ne pleurait jamais au spectacle des blessés, avouait, fort simplement, avoir versé des larmes en lisant l'histoire de ces mêmes blessés. Ainsi, victorieux, m'apparaissaient les prestiges de l'art.

Le soir venu, j'écrivis deux lettres. L'une au directeur pour lui dire que, tout bien pesé, je me rendais à ses raisons et que je réserverai le chapitre, par lui signalé, en vue d'un autre ouvrage. L'autre lettre, destinée à mon éditeur, Alfred Vallette, le priait de pratiquer cette coupure et de conserver la composition pour un usage que j'espérais prochain.

Je pense, considérant les choses de loin aujourd'hui, que le conseil de M. Bernard était judicieux. Il me détermina, dès ce jour, à pousser la composition de mon second volume de récits.

Ayant résolu ce problème, j'attendis la guérison dans la baraque de bois que j'appelais mon isba. Je fus en état de faire quelques pas au bout d'une petite semaine. Je pus m'aventurer, seul, sur les caillebotis, tels des radeaux flottant au gré d'un océan de boue, et je compris à quel point l'expression d'isba s'appropriait au paysage. J'ai beaucoup voyagé

depuis. J'ai vu des isbas, en Russie ; mais je ne connais point la Russie orientale et la Sibérie. Rien ne m'empêche donc d'imaginer comment peut se présenter un camp de baraques dans la steppe en automne et de penser que notre camp avait ce même aspect misérable et même désolé. Non loin de ce camp passait une route sur laquelle je n'ai jamais vu s'aventurer un seul civil. De lents convois, des soldats couverts de lainages et de peaux de moutons, tels étaient les usagers de cette route mélancolique, au bord de la plaine champenoise.

J'écrivais, chaque jour, à Blanche des lettres où je lui racontais les étapes de cette convalescence. Je me sentais entouré d'une cordialité vigilante. Les épreuves de mon livre étaient, en effet, passées de main en main. « Je suis confus, disais-je, dans une de mes lettres, de voir que l'on peut attacher quelque prix au simple récit que j'ai fait de la souffrance des autres. » J'ai pensé, je pense encore que, dans cet ouvrage, j'ai servi de secrétaire aux soldats et transmis leur humble message.

Octobre se terminait. Je fus alors informé que j'allais être envoyé, pour deux mois, à Châlons, afin d'y faire un stage de perfectionnement dans un service de chirurgie.

Je partis, sentant que l'on m'offrait l'occasion d'un repos d'hiver et la chance d'un lit confortable. Je partis, laissant à regret Albert Martin, qui était toujours mon chef et devenait, jour à jour, mon ami. Je partis en société d'un jeune médecin du corps d'armée, nommé Laurent, que j'ai perdu de vue par la suite, ce que je peux regretter, car il fut bon camarade.

Châlons était alors une des capitales de la guerre. Les états-majors y élaboraient leurs plans. On y instruisait les officiers aux nouvelles disciplines. On y procédait à d'incessants groupements de forces, et à leur répartition. On y traitait les blessés et les malades. La ville était encore assez peu menacée par l'aviation qui, demain, ne laissera plus en paix les fourmis et les sauterelles à quatre mille lieues des combats.

Je fus affecté au service du docteur Antonin Gosset.

Je n'avais jamais été, pendant mes années d'études, au nombre des élèves de Gosset. Mais je l'avais vu parfois opérer, je le connaissais et je connaissais aussi ce qu'il représentait dans cette société particulière, si bien définie et pourtant si nécessairement ouverte sur le monde entier, je veux dire dans la société des sciences médicales.

Antonin Gosset était alors, si j'ai bonne mémoire, médecin principal de seconde classe — je n'ai jamais regardé ni compté ses galons, l'homme retenait toute mon attention. — Il dirigeait un considérable service de chirurgie à l'hôpital Corbineau.

Nous trouvâmes, Laurent et moi, ce que nous devions chercher tout de suite, c'est-à-dire un logement : deux chambres chez d'excellentes gens, dans une maison construite au bord de la rivière. C'était fort loin de l'hôpital, mais je sentais mes forces revenir et la marche ne me faisait déjà plus peur.

Pendant les huit ou dix premiers jours du mois de novembre, je fréquentai donc assidûment le service de Gosset avec un groupe de stagiaires venus de tous les points de l'armée, non dans le dessein principal de se reposer, comme moi, mais bien dans celui, que je reconnaissais aussi, de s'instruire. Nous suivions la visite, le matin, et revenions, le soir, pour ce qu'on appelle, dans le jargon du métier, la contre-visite. Nous étions présents aux opérations et parfois aidions aux pansements les assistants réguliers. Si des princes de la science ou de l'art militaire venaient saluer notre maître et passer en revue les opérés, nous avions la chance de les contempler et de les entendre. Nous ne prenions aucune garde et n'avions, en principe, d'autre devoir que celui de nous former en regardant de tous nos yeux.

J'étais donc là depuis une dizaine de jours et me trouvais, un matin, dans les salles, en train de parler aux blessés, ce qui me semblait une excellente manière d'exercer mon ministère particulier, quand on vint me dire que le chef de service me priait de l'aller voir.

Je le trouvai dans le petit bureau, qui n'était certes pas un lieu de méditation, ni même de travail, mais une officine administrative, un poste de signature, un centre de paperasserie. Gosset, à mon entrée, se leva, gardant une de ses mains, qu'il avait belles et remarquablement soignées, sur une livraison du *Mercure de France*.

— Vous êtes Georges Duhamel, dit-il, de cette voix étrange qui semblait, ainsi qu'il m'est arrivé de le faire dire à un personnage de mon invention, « lui sortir de dessous les sourcils ».

Comme je répondais par l'affirmative, il ajouta tout aussitôt :

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— C'est sans doute, monsieur, répondis-je, parce que vous ne me l'avez pas demandé.

Il sourit, me fit asseoir et engagea l'entretien.

Gosset était alors au comble de la gloire, et les honneurs qu'il reçut entre les deux guerres n'ont fait que confirmer cette gloire à tous les yeux. Il s'était formé, de la chirurgie, une idée non médiocre. Il avait voyagé, parlait volontiers et respectueusement de ce que l'on faisait, par exemple, en Amérique. Il aimait son métier, ce que je compris en l'entendant s'écrier furieusement, à propos des inspecteurs de caractère administratif : « Ils me gâtent les meilleurs moments de ma vie, ceux pendant lesquels j'opère. » En fait, il avait un sentiment parfait de la technique, et c'est chez lui, non pas seulement chez lui, mais souvent chez lui, que j'ai vu l'acte chirurgical prendre l'apparence d'un ballet bien réglé, d'une sorte de danse sacrée. J'avoue que s'il s'était contenté d'exceller dans la technique, il n'aurait, à mon regard, qu'un beau mérite de second ordre ; mais ce qui m'apparaît comme remarquable, c'est la vue qu'il avait, dès ce temps, sur la place que la chirurgie devait prendre dans le concert des sciences médicales. Il m'a dit souvent : « Un chirurgien, c'est trente personnes. » Il a, plus tard, développé, soutenu sa pensée,

et il l'a conduite à travers les difficultés de l'exécution. Il me disait, vingt ans plus tard, en me parlant de son œuvre et de ses projets : « Le chirurgien doit vivre et agir au milieu de son univers. L'histologiste, le chimiste, le bactériologiste, le radiologiste doivent, non pas être appelés en consultation, mais travailler à demeure dans les départements de la maison chirurgicale. » A ce point de son discours, et tout en énumérant les spécialistes associés, il se tournait vers moi, souriait sans sourire et ajoutait : « Le psychologue aussi, enfin le connaisseur des âmes. »

Il n'était pas arrivé jusqu'à ce dernier point sans débats et sans surprises. Il appartenait à cette cohorte de praticiens illustres dont j'ai parlé déjà dans mes cahiers et qui, frappés par les erreurs de la France encyclopédiste, et par sa défaite en 1870, s'étaient jetés d'abord dans la spécialisation avec une sorte de rigueur furieuse. Mais il était revenu de ce voyage et, dès le temps de Châlons, faisait un effort précis pour s'intéresser aux lettres, aux arts, enfin pour s'ouvrir des fenêtres.

Il avait des adversaires, ou si l'on veut des détracteurs, parfois même parmi ses écoliers. Il disait, sans élever la voix : « Je vais laisser tomber sur eux une dalle d'oubli, rien de plus. » On imaginait sans peine que cette dalle avait du poids. Il avait des fidèles et il savait les défendre. De l'un d'entre eux, qui travaillait auprès de lui, justement à Corbineau, il disait avec cette forme d'autorité qui ressemblait à l'entêtement : « Je voterai toujours pour lui, même s'il ne fait pas la meilleure épreuve, parce que je sais qu'il est le meilleur. » Et le sourcilleux problème des concours se nouait à mon regard.

Il avait un sentiment déclaré de certaines valeurs humaines, dans les domaines qui ne lui étaient pas nécessairement familiers. En chirurgie, il cherchait sans cesse et ne reculait pas devant l'expérience des nouveautés. Il avait essayé tout de suite l'étrier qu'il disait de Chutro et que l'on appelait aussi parfois du nom d'un chirurgien italien, Finochietto. J'ai gardé le nom de Chutro à cet appareil aujourd'hui abandonné. Vingt ans plus tard, j'ai rencontré, en Argentine, Chutro, praticien de grande valeur et amoureux de belle musique.

C'est pendant mon stage à Châlons que Gosset fit venir à Corbineau le docteur Petit de la Villeléon qui extrayait les projectiles du poumon sans aucun délabrement de la paroi, sans introduction d'air dans la plèvre, sous la radio, après un petit coup de bistouri et au moyen d'une pince longue.

Gosset le vit opérer, d'ailleurs avec succès, les blessés justiciables de cette recette qui n'était pas une méthode. Gosset articulait cependant des sentences de sa façon : « C'est aveugle. Ce n'est pas chirurgical. Mais la prostatectomie, l'opération de Freyer, n'est pas non plus chirurgicale. Et tout le monde la pratique. Tout le monde lui doit des succès. C'est à voir. Il ne faut rien rejeter sans en faire l'expérience. »

C'est également chez Gosset que je vis pratiquer la désinfection des plaies par l'irrigation continue. Car les chirurgiens se préoccupaient

activement d'assainir ces grandes plaies anfractueuses dont la suppuration épuisait les patients et réservait parfois de redoutables surprises. L'idée d'envoyer fréquemment, sinon continûment, au moyen d'une tubulure, dans les profondeurs de ces plaies, un liquide antiseptique, faiblement chloré, cette idée ingénieuse était une idée d'Alexis Carrel, et Gosset, qui estimait hautement Carrel, avait expérimenté cette méthode et en obtenait d'excellents résultats.

***

J'ai vu, par la suite, Carrel, à Compiègne, puis à Paris, puis à New-York. Enfin, j'ai eu quelques mémorables chances de le rencontrer au début et à la fin de la seconde guerre mondiale. Carrel, né Français, avait répondu de bonne heure à l'appel de l'Amérique. C'était le temps où les États-Unis offraient aux savants ou aux techniciens d'Occident une hospitalité séduisante. J'entends bien que, en ce qui concerne les savants dignes de ce nom, l'idée d'une rémunération substantielle n'aurait pas suffi sans doute pour les déterminer à l'exil ; mais l'Amérique leur offrait, surtout, de beaux laboratoires et toutes les chances temporelles d'un travail fécond. Nombreux sont ceux qui n'ont pu résister à cette tentation. Ils s'imaginaient peut-être démontrer ainsi que la science n'a pas de patrie, comme dit une formule célèbre. Ils ont surtout démontré que les savants ont une patrie et qu'ils en changent facilement, au gré de leurs impulsions. Heureux les poètes et les écrivains qui sont tenus, par la langue, de respecter leur contrat avec la nation maternelle.

Encore un mot de Carrel, avant de revenir dans le courant de mon récit. Carrel n'était pas devenu citoyen américain ; il était resté Français ; mais il avait été trop longtemps séparé de cette France qui n'est pas toujours compréhensible en ses comportements, qu'il comprenait mal et qu'il n'était plus sûr d'aimer encore. Carrel, qui a fait des travaux intéressants, mais d'un bon second rang, se mit au service de son pays natal dès le début de la seconde guerre mondiale. Peut-être s'imaginait-il devoir être accueilli comme un prince à la Restauration, ou même comme le fils prodigue. Il n'en fut rien. Les gens de la IIIe République ne tuèrent pas le veau gras. Ils ne lui donnèrent pas d'emblée la situation éminente à laquelle il pensait avoir droit. Il en conçut de l'amertume. Il marquait d'ailleurs une défiance infinie à la cause qu'il prétendait servir. J'eus avec lui, pendant l'automne de 1939, plusieurs entretiens qui me laissèrent consterné. Plus tard, les hommes de Vichy lui octroyèrent de fastueux dédommagements. L'Amérique elle-même était entrée dans la sarabande. J'eus, au printemps de 1944, un ultime entretien avec Carrel. Je le trouvai, malgré toutes les satisfactions d'amour-propre, au point où je l'avais quitté quatre ans plus tôt : il avait passé l'âge où l'on peut

changer de route. Je songe à lui souvent, car, dans les relations communes, il était de bonne compagnie. Mais quel exemple, à mon sens, pour les jeunes savants déçus qui regardent leur laboratoire au matériel décrépit et songent à s'expatrier!

***

Pendant mon temps de Châlons, j'eus une visite de Blanche. Cette visite avait été préparée longuement; car il y fallait de la rusé et la bienveillance de divers alliés qui se dissimulaient plutôt comme des complices. Le rêve que nous avions nourri pendant la première année de notre grande séparation, ce rêve, maintenant, venait vers nous avec le pas, l'élan des plus belles certitudes humaines. L'attente et l'espérance avaient, pour nous, toutes les couleurs, toutes les ferveurs de la prière. Nous avions été emportés, Blanche et moi, dans une bousculade féroce d'événements sans lumière et voilà que, tout à coup, nous avions cette lumière, voilà que, tout à coup, l'idée d'un rachat et d'un recommencement de tout nous maintenait en vie et même en allégresse. Quel étrange intérêt la nature peut-elle avoir à de tels enchantements?

Blanche repartit avec son précieux petit fardeau. Et comme si le destin entendait me retirer quelque chose au moment de me donner tant, j'appris, quelques jours plus tard, en regardant le journal que tenait un des blessés de l'hôpital, la mort d'Émile Verhaeren. Il était tombé sous le train dans lequel il allait monter et qui venait de se mettre en marche. Je fus saisi d'une grande tristesse. De tous nos aînés, Verhaeren était celui qui nous avait fait le plus chaleureux accueil, qui nous avait reconnus et salués comme des porteurs de messages. Nous n'étions pas d'humeur à tirer les sonnettes avec intempérance, nous autres. Il me souvient qu'un jour, au théâtre des Arts, et ce devait être en 1913, nous avions, Romains et moi, aperçu dans un couloir Maeterlinck, Henri de Régnier et Verhaeren en train de deviser. Nous nous étions, d'un commun accord, écartés avec respect pour ne pas troubler leur entretien. Romains avait même dit un mot, tout à fait dans sa manière, sur la densité d'esprit qui caractérisait le petit espace du monde où les trois hommes se trouvaient. Il m'était arrivé, dans ma chronique du *Mercure*, de reprocher à Verhaeren les corrections et même les tempéraments qu'il apportait aux nouvelles éditions de ses anciens ouvrages, et tout cela s'était terminé par de franches et amicales explications. Nous perdions mieux qu'un maître, nous perdions un ami. Je ne m'en consolais pas.

De ce chagrin réel et profond, je ne fis sans doute aucune confidence à Gosset, sinon d'un mot; mais on eût pu croire qu'il s'appliquait à me dédommager par la chaleur d'amitié qu'il me marqua durant tout mon séjour chez lui. Il vivait, si j'ai bonne mémoire, à l'hôtel et m'y traita plusieurs fois. Il voulut connaître tout ce que j'avais publié depuis la guerre et il en parlait à tous ses visiteurs, avec générosité. Un jour, il me

considéra, sourit de cette manière qu'il avait et qui ne déplaçait point les traits, mais se distinguait seulement par un changement d'éclairage dans le regard. Puis, tout à trac :

— Un chirurgien ne doit pas porter la barbe, me dit-il. Pourquoi portez-vous la barbe ?

— C'est dis-je, pour ressembler au jeune chirurgien que vous étiez quand vous m'avez fait passer le concours de l'externat, il y a juste douze ans.

Il rit de bon cœur. Sur quoi je fis tomber ma barbe. Et je n'ai jamais eu, depuis, le moindre souci d'apporter des variations à ce dispositif sans importance.

Un autre jour, Gosset me pria de lui consacrer quelques heures de mon temps pour examiner un texte qu'il venait de rédiger et sur lequel il souhaitait d'obtenir une critique de forme « aussi sévère que possible ». Je pris la chose au sérieux et, bien que j'eusse lu *Gil Blas*, je fis, du texte en question, un examen impitoyable. De cette sévérité, Gosset fut d'abord étonné, puis enchanté, puis reconnaissant. Il ne ressemblait point à l'évêque de Grenade. Il s'adressait au spécialiste et en attendait les arrêts. Je vis là une grande preuve de modestie chez cet homme très puissant, une grande preuve aussi d'intelligence.

Il me demanda d'écrire une petite comédie pour divertir les blessés de l'hôpital. Je composai donc, en une semaine, la saynète qui figure dans un de mes livres, sous le titre de *Lapointe et Ropiteau* et qui fut jouée, dans l'armée, environ ce temps, sous un autre titre : *Le Cafard*. Cet impromptu était et est toujours dédié *à mes amis, les blessés du service de M. le docteur Gosset*. Il parut dans un journal du front : *Le Poilu*. Un tirage à cent exemplaires en fut fait, orné d'un dessin de Naudin, et j'appris, un peu plus tard, que Gosset avait voulu, de ce tirage, supporter les dépens.

A la fin de mon séjour, comme la plupart des assistants réguliers du service étaient en permission, Gosset tomba malade, et soudainement, car il fut saisi de coliques néphrétiques, affection fort douloureuse, dont j'ai fait, moi aussi, l'expérience dans la suite. Il était couché non pas à l'hôtel, mais dans une assez pauvre petite chambre de l'hôpital. Je l'y allai voir. Il souffrait depuis déjà deux jours. « Les médecins sont terribles, me dit-il. Je ne peux obtenir une piqûre de morphine. Ils me laissent souffrir et prétendent que c'est pour abréger la crise. »

Il me regardait d'un air désolé, puis, soudain, n'y tenant plus, cet homme si fier se prit à sangloter. Je restai quelques moments à le consoler et j'allai chercher une de nos infirmières.

Je pensais, en regagnant mon gîte, que les hommes de caractère altier n'aiment pas de se laisser voir dans le temps de la disgrâce et que, peut-être, Gosset ne me pardonnerait pas de s'être laissé aller à pleurer devant moi. Je me trompais et c'est tout à l'honneur de l'homme dont je fais

ici le portrait. Je fus le voir, le lendemain, il allait mieux et m'accueillit avec la plus franche cordialité.

— Restez à Corbineau, me dit-il. Vous y aurez une situation extraordinaire, je ferai de vous le surveillant spirituel de mon service.

Je secouai la tête. J'avais reçu, quelques jours auparavant, de mon cher Jean-Marie Carré, une lettre par laquelle le directeur, M. Bernard, me proposait de passer médecin du quartier général du 1er corps. J'avais refusé tout de suite. J'avais pris du service pour soigner les blessés, pour vivre avec les blessés. Je ne voulais, pour rien au monde, accepter une sinécure.

Je fis donc mes adieux aux soldats, aux infirmiers, aux infirmières et aux médecins de cet hôpital où j'avais travaillé deux mois dans un climat de grande amitié. J'avais reçu quelque argent et des douceurs pour les blessés à qui je les partageai. Je n'ai jamais oublié ce bref séjour. Il eut d'ailleurs, en ce qui me concerne, des conséquences rapides et considérables. Quant à l'amitié d'Antonin Gosset, elle est demeurée très sûre, jusqu'à l'heure de sa mort.

Le premier jour de janvier 1917, j'avais retrouvé mon ambulance. Elle venait de quitter le hameau de Somme-Bionne, que je n'ai jamais eu le temps de voir clairement, pour une plaine désolée, située dans le voisinage du village de Somme-Tourbe. Je fis le trajet avec un officier que les propositions de paix de l'Allemagne, propositions connues depuis la mi-décembre, avaient sans doute fait rêver, car il parlait de la paix comme d'une éventualité probable et même prochaine. Je rencontrais de tels rêveurs à tous les relais de ma course.

Albert Martin m'accueillit avec une joie manifeste et qui me toucha. Il m'attendait un peu, je le vis bien, dans l'espoir d'obtenir une permission qui, d'ailleurs, ne tarda point. Nous allions, en 1917, demeurer les deux seuls témoins de l'année 1915 et de ce que j'appellerai les traditions de la maison. Quelques rares infirmiers nous rappelaient aussi les fastes de nos commencements. En fait, le souvenir des collines de Vesle pouvait nous sembler magnifique, au prix du camp de Somme-Tourbe. Que l'on imagine un lot de baraques pourries au milieu d'un désert de boue. Nous mangions et couchions dans des cagnas fort étroites, hypogées aux trois quarts, et auxquelles on accédait par un escalier gluant. La cagna qui m'était réservée avait l'avantage appréciable de comporter une vitre, au ras du sol, et un minuscule poêle. Elle était strictement individuelle. J'y ai passé de longues heures à méditer, à lire, à écrire, mon petit poêle entre les genoux. Car, au bout de peu de jours, il apparut que l'hiver de l'an 17 serait un grand et mémorable hiver. Les gelées vinrent, qui transformèrent notre océan de fange en un paysage de pierre. Puis il tomba juste assez de neige pour rendre notre misérable paysage comparable à ceux qu'en imagination nous prêtons aux planètes mortes. Puis le thermomètre tomba très vite à vingt degrés au-dessous de zéro.

Alors, à tous nos soucis, dont je parlerai tantôt, vint s'ajouter un

thème de terreur dont il faut parler tout de suite. Nous ne recevions et gardions que les blessés intransportables, surtout après l'opération que nous devions leur faire subir. Ces pauvres gens nous arrivaient transis et l'on voudra bien croire qu'une ou deux couvertures ne sauraient protéger un homme grièvement navré, recru par des hémorragies exhaustives, contre des froidures qu'il n'est pas exagéré de qualifier sibériennes. J'ai toujours pensé, je pense encore que s'il avait été possible de mettre, sur chaque brancard, une boule d'eau chaude, au départ, ce viatique aurait été de grande vertu. Mais nous n'en étions pas là! L'œuvre du froid aggravait celle des projectiles et de l'infection. Il m'est arrivé, en coupant les pansements, de les trouver pleins de fines aiguilles de glace. Nous vivions tous, soigneurs et patients, dans la buée fugitive de nos haleines. Les baraques étaient chauffées par de fort petits poêles que l'on commença de pousser et dont la tuyauterie, tout de suite portée au rouge, représentait un voisinage dangereux pour les planches de la toiture. Il apparut aussi que le chauffage de la salle d'opération, où force nous était de manipuler l'éther, posait un problème peu soluble. Avant d'y introduire le blessé, je faisais de grandes flambées d'alcool, dans des cuvettes bien surveillées. La température s'élevait, péniblement, ainsi, jusqu'à 6 et 8 degrés. Elle retombait presque aussitôt aux environs de zéro. Quel sujet d'angoisse!

Albert Martin venait, je pense, de nous quitter pour cette fameuse permission qu'un homme de son âge avait bien quelques raisons de souhaiter, quand nous entrâmes dans ce que j'appellerai l'ère des incendies. Il y avait, au voisinage, d'autres camps, un peu semblables au nôtre. Quand le feu prenait là-dedans, aidé par la bise, il ne laissait pas grand-chose. Il arrivait que l'ennemi, séduit par cette belle cible, expédiât quelques obus pour ajouter au désordre. Un soir, une ambulance qui se trouvait non loin de nous fut, en une heure de temps, anéantie par les flammes. On nous apporta les rescapés et nous fîmes de notre mieux pour les recevoir ; mais ils vivaient d'appréhension, en retrouvant nos baraques, aussi périssables, aussi menacées que les premières.

Je m'aperçus, ces soirs-là, que, des tuyaux de cheminées, s'échappaient des flammèches bien propres à porter le feu sur les toitures voisines. Je fis poser, sur les tuyaux, des coiffes de toile métallique. Elles s'encrassaient très vite ; il fallait les surveiller, à peine d'étouffer les poêles. Autre cause de perplexité. Parfois, voyant arriver les hommes qui n'avaient plus de vivant, dans leur corps roidi, que leur regard plein de tristesse, je pensais : « Non! non! Trop de problèmes absurdes! Trop de problèmes insolubles et insolubles des deux côtés! Alors que la guerre finisse! »

C'est juste pendant ce temps où, notre chef parti, je portais toute la responsabilité de l'ambulance, que le feu prit à la petite cagna dans laquelle vivaient nos officiers d'administration. En une seconde je fus sur pied, vêtu, le nez au vent glacé. Les secours s'organisèrent. De sauver

la cagna et les frusques des camarades, il n'était pas question. Mais je fis disposer des hommes, armés de perches à l'extrémité desquelles on avait fixé des linges mouillés, tout le long des baraques où les blessés attendaient dans l'épouvante. Puis j'allai faire visite à ces pauvres gens et les rassurer un peu. Les lueurs de l'incendie pénétraient à travers les toiles huilées, toutes obscurcies de moisissures, qui garnissaient les fenêtres. La plupart des blessés n'auraient pu supporter ni le transport, ni le froid extérieur. Par chance, le feu eut vite raison de la petite cagna et de son toit en papier goudronné. Nous avions quand même eu grand peur. La flamme avait été vue de loin ; on arrivait de tout le voisinage pour nous porter secours. La nuit était transparente, noire, pure comme un diamant, et le froid interplanétaire.

Le lendemain matin, j'aperçus un spectacle qui m'en apprit long sur la valeur de certaines précautions. Il y avait, tout près de la cagna incendiée, deux gros fûts pleins d'eau, pour lutter, en cas de besoin, contre le feu. L'eau, depuis longtemps n'était plus que blocs de glace. Le feu avait attaqué, puis fait éclater les douves sans entamer sensiblement les glaçons inutilisables.

Le train de notre vie reprit, après cette alerte. Chaque opération terminée, je faisais en grande hâte, reporter le blessé dans son lit et je dictais à l'abbé Hannet, notre infirmier-secrétaire, le procès-verbal, de ce que j'avais observé, entrepris ou accompli. L'abbé Hannet était un homme grisonnant, peu souriant, fort irascible. Pour abréger le séjour des blessés sur la table, je les faisais endormir au chlorure d'éthyle, quand l'opération ne semblait pas devoir être de longue durée, quitte à poursuivre l'anesthésie avec le masque d'Ombrédanne. Le chlorure d'éthyle a la propriété de déterminer, chez le patient, une abondante sécrétion de salive. Un de nos blessés, que les approches du sommeil anesthésique excitait vivement, se prit à repousser le masque en crachant de côtés et d'autres. L'un des crachats atteignit le mélancolique abbé Hannet, qui s'écria d'un air offensé en s'essuyant la barbe :

— Monsieur le major! Monsieur le major! Vous avez vu!

J'étais tout à mon travail et répondis sans tourner la tête :

— Tendez l'autre joue.

Je n'oserais pas affirmer que ce conseil de sagesse, plus encore que de charité, fut exactement entendu. L'abbé ne souriait guère.

Une nuit, je fus réveillé pour opérer un blessé allemand qui présentait une petite plaie du crâne, avec paralysie de la moitié droite du corps. J'avais soigné beaucoup d'Allemands et je connaissais leurs façons. Ils étaient, comme les gens de chez nous, éprouvés par le froid, les privations et les périls. Leurs dispositions naturelles, et la captivité sans doute, leur donnaient l'aspect d'animaux très malheureux, dociles et parfois obséquieux. Le blessé de cette nuit-là n'était pourtant pas de cette sorte. Il commença par me montrer le poing et par m'injurier dans sa langue. Je le fis endormir et remplis mon office.

Il fut porté dans la baraque et couché à côté de nos blessés français. Nous n'avions que deux Allemands. L'un, presque rétabli, s'employait à toutes sortes de tâches, en attendant que l'on statuât sur son transfert. Il se nommait Théodore et tout le monde l'appelait ainsi, familièrement. Il semblait, par son sourire, présenter une allusion historique à l'ancien Allemand des images, que Rivarol a peint bon, honnête, un peu lourd. Le blessé du crâne, que tout le monde appelait Fritz, figurait, au contraire, l'Allemagne guerrière, arrogante, haineuse même au plus noir de la détresse. Je dirai tout à l'heure la petite surprise que me réservait ce Fritz.

Nous avions grand peur du feu, mais nous manquions de combustible. Au bord du campement, passait une petite voie ferrée de soixante centimètres sur laquelle s'aventurait parfois une locomotive minuscule traînant une rame de wagonnets. Cette locomotive était suivie d'un tender, sur l'extrême bord duquel des briquettes se trouvaient rangées. L'un de nous eut l'idée de fixer, au mur de planches d'une baraque, une tringle si bien orientée, si bien mesurée, qu'elle devait, au passage, rafler et faire choir un rang au moins de briquettes. Le stratagème eut d'excellents résultats, ce qui nous permit de ne pas mourir de froid.

Aux heures de solitude, toutes les tâches accomplies, je me retirais dans ma cagna. Je n'ai pu, pendant près de deux mois, y dormir autrement qu'habillé de pied en cap et couvert, par surcroît, de tout ce que je pouvais trouver : lainages ou peaux de moutons.

Je travaillais quand même, dès ce temps, avec ardeur, aux premières esquisses du livre que je devais, quelques mois plus tard, appeler *Civilisation*. Vallette m'écrivait assez régulièrement. On allait tirer enfin *Vie des Martyrs* et le premier tirage devait être de mille cinq cents exemplaires. J'étais informé, d'ailleurs, que, comme toujours, au *Mercure*, je recevrais, dès ce tirage, les droits y afférents. Vallette, visiblement, estimait considérable l'effort accompli pour ce départ ou, mieux, pour cette expérience. Je n'avais pas même l'idée de critiquer de telles vues. Je les trouvais excellentes. J'avais publié dix ouvrages en dix ans de recherche littéraire. J'avais fait jouer trois pièces sur les théâtres parisiens. Je donne ces renseignements à mes jeunes camarades qui, dès leur premier volume, espèrent des droits princiers et des tirages profus.

Vallette m'apprenait ainsi que les épreuves venaient d'être soumises à la censure, que diverses coupures avaient été pratiquées par ce service vigilant et que, grâce à des pressantes interventions de Paul Morisse, une seule de ces coupures serait finalement maintenue. Ce qui me décida, l'année suivante, à faire imprimer mon second livre de guerre sans le soumettre à la censure, qui doit justifier son existence, mais qui ne s'aventura pas à m'intenter un procès.

Un soir, nous fûmes surpris par une vague de gaz délétères que le vent du Nord-Est apportait des lignes allemandes. Nous entendions les hommes courir, tousser et crier sur la route durcie de gel. Je fis masquer

tous les blessés, même les agonisants, et nous attendîmes, sans bouger. Une grande heure passa. La vague était épuisée.

Il est bien étonnant de penser que, par crainte des représailles, aucun des peuples en conflit, dans la seconde guerre mondiale, n'a fait, des gaz asphyxiants, un usage systématique. Il me souvient qu'en 1936 le maréchal Pétain me dit : « La première nuit de guerre coûtera un million d'âmes à la France. » Il se trompait. Qui ne se trompe ? On ne saurait, dans notre monde absurde, prévoir que l'imprévisible.

C'est en février 17 que nous apprîmes, au plus noir de cet affreux hiver, l'entrée en guerre, à nos côtés, des États-Unis d'Amérique. La nouvelle nous soulagea sans toutefois nous enivrer. Les États-Unis n'étaient pas armés pour la guerre. Il allait nous falloir, pendant longtemps encore, fournir la plus forte contribution de sang, d'énergie, de courage. J'écrivis à Blanche une lettre dont je peux détacher ces lignes : « Il faut considérer tout froidement... Notre cause est bonne et, surtout, avantageuse, puisqu'elle rallie maintenant tant d'opinions. Je parle ici de la cause générale, celle de l'entente, car pour ce qui est de notre pauvre pays, sa cause est excellente, à coup sûr... comme celle d'une bête égorgée qui se défend pour survivre. »

La peur de l'incendie me gâtait mes rares instants de sommeil. Ma responsabilité, je ne la prenais pas à la légère. Pour tenir la discipline, en ce qui touchait le feu, j'avais dû menacer tout mon petit monde des sanctions les plus sévères. J'eus la chance de n'y point recourir. Et j'écrivais, le soir venu, j'écrivais à ma femme : « Qu'il est difficile de faire marcher les hommes autrement que par la crainte. » L'idée d'avoir à me faire craindre m'enlevait le goût de la vie.

Et c'est à ce moment-là que me parvint, de l'armée, un ordre bien inattendu. J'étais nommé chef d'équipe chirurgicale dans une autochir en formation et je devais, pour commencer, me rendre à Aubervilliers sans un jour de retard.

Cette nouvelle, qui aurait dû me jeter dans l'enthousiasme, me consterna. Albert Martin venait de rentrer. J'adressai au directeur une lettre personnelle et pressante, l'adjurant de faire en sorte que je restasse à mon poste. J'avais suivi le corps d'armée pendant près de deux années. J'avais, petit à petit, gagné l'estime et l'amitié de ceux qui me connaissaient. La pensée de recommencer ailleurs ce lent travail me comblait de tristesse. M. Bernard fit, pour me conserver, de vrais, de grands et vains efforts. L'ordre arrivait du quartier général et je devais obéir.

Je ne tardai pas à savoir que cette mutation inattendue résultait des notes que m'avait données, à l'issue de mon stage, le docteur Antonin Gosset.

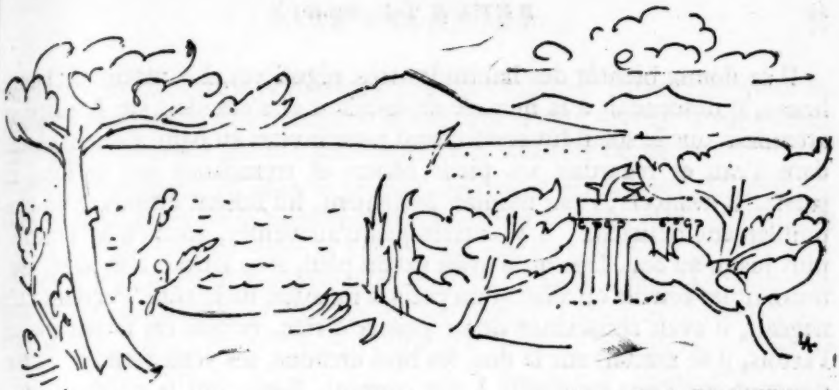
Il me fallut, une fois de plus, ranger mes affaires dans ma cantine et me préparer au départ. Albert Martin m'adjurait de revenir auprès de lui. Au vrai, je ne pensais qu'à cela. La veille de mon départ, j'allai voir mes opérés et leur distribuai toutes mes petites provisions : tabac et sucreries.

Comme je passais devant Fritz, l'Allemand haineux et furieux que je soignais tous les jours, je vis bien qu'il comprenait que j'allais m'en aller, que je faisais des adieux. Alors il se produisit un phénomène surprenant. Fritz le bourru, Fritz l'irréductible rougit jusqu'aux yeux. Il laissa paraître un sourire qui le défigura, souleva son bras encore paralysé mais de jour en jour moins pesant et, pour finir, esquissa un beau salut militaire.

Je serrai la main d'Albert Martin et de mes camarades. J'arrêtai, sur la steppe champenoise, un regard dont je sentais bien qu'il ne serait pas le dernier, et grimpai dans la voiture qui m'allait porter à Châlons, vers mes nouvelles destinées.

GEORGES DUHAMEL,
de l'Académie Française.

(A suivre.)



Dessin d'André Lhote.

AMOUR MALHEUREUX

Après une altercation définitive avec sa maîtresse, Sandro, ne pouvant plus se voir dans la ville où jusqu'alors ils avaient vécu ensemble, partit pour une île peu éloignée de la côte. Il pensait y trouver peu de monde : la chaleur, en juin, n'était pas encore excessive et la saison des bains de mer ne commencerait qu'en juillet. De fait, il eut, dès son arrivée, l'impression que le séjour lui serait bienfaisant. Pour être plus seul il ne s'était pas logé à l'hôtel, mais chez une dame qui louait des chambres meublées. Ces chambres, toutes alignées sur une terrasse couverte, étaient ce qui subsistait d'un ancien couvent. Trois côtés du cloître primitif avaient disparu ; il ne restait que cette rangée de cellules adossée à un escarpement. Devant, s'étendait un jardin ombragé et touffu, puis le terrain s'abaissait jusqu'à la mer, parsemé de villas blanches, de figuiers de barbarie et d'oliviers. On apercevait la mer au loin, calme et scintillante comme du verre dans les anfractuosités d'une côte rocheuse.

Les chambres n'étaient pas encore occupées, à l'exception d'une seule, contiguë à celle de Sandro. La première fois qu'il sortit sur la galerie il vit qui il avait pour voisin, ou plutôt pour voisine. C'était une fille jeune, bien en chair, avec de splendides cheveux blonds et un visage qui ressemblait beaucoup à un groin de porcelet. Elle salua ; Sandro lui rendit son salut. Elle lui demanda s'il allait à la mer ; Sandro lui répondit qu'il y allait quelquefois, puis il rentra dans sa chambre. A compter de ce jour, jamais il ne put mettre le pied sur la galerie sans qu'aussitôt s'ouvrissent tout grands les volets de la chambre voisine et que la fille se montrât, prête à engager la conversation. Elle était obstinée et les réponses brusques de Sandro ne la décourageaient pas. Elle lui parlait, les deux mains posées sur l'appui de fenêtre, en regardant tantôt la mer, tantôt lui, de ses petits yeux enfoncés et inexpressifs. Finalement, Sandro renonça à prendre l'air sur la galerie.

Il se donna bientôt des habitudes très régulières. Le matin, de bonne heure, il descendait à la mer, se déshabillait et s'étendait sur la plage en attendant que le soleil fût assez chaud pour inviter au bain. Alors il entrait dans l'eau et regardait ses pieds blancs et tremblants sur le fond de galets. Il avançait ; l'eau montait lentement, lui faisant éprouver un chatouillement délicieux ; il y entrait jusqu'au ventre, jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au cou. Dès qu'il avait perdu pied, il se lançait à la nage, contournait les écueils ou allait d'un point à un autre de la côte. Pendant qu'il nageait, il avait conscience de ne penser à rien, et cela lui faisait plaisir. Parfois, il se mettait sur le dos, les bras étendus, les yeux fermés, s'abandonnant sur l'eau tranquille à des courants légers qui le conduisaient à des atterrissages imprévus. Il lui arrivait de rester ainsi un long moment, les oreilles caressées par les vagues ; après quoi, il rouvrait les yeux et voyait, dans une forte lumière, le grand rocher rouge de l'île, dont la masse écrasante semblait tomber sur lui du ciel en feu. Le bain était la chose la plus agréable de la journée : c'était pour lui une distraction totale. Après, il remontait au pays, allait au restaurant, mangeait seul, rentrait dans sa chambre et essayait de dormir une couple d'heures. Aussi longtemps qu'il avait quelque chose de précis à faire : nager, manger ou prendre le soleil, il arrivait assez facilement à ne plus penser à sa maîtresse et à la douleur d'en être séparé. Mais au cours des longues heures vides et languissantes de l'après-midi, il était assailli par un ennui inquiet et amer, comme celui d'une attente dont il savait qu'elle ne serait jamais satisfaite. C'est ainsi que, cherchant à se distraire et n'y réussissant pas, il atteignait le soir, exténué et furieux.

Deux semaines de cette vie s'étaient écoulées déjà quand une carte postale, datée d'un lieu assez proche, lui apporta les salutations de la femme dont il était séparé. Il y avait aussi une adresse : l'invitation à correspondre était claire. Sandro répondit par une carte un peu plus longue et, deux jours plus tard, reçut un billet où l'on s'informait de sa santé, du temps qu'il faisait et d'autres choses de même sorte. Alors, encouragé, il écrivit une lettre de huit pages où il exprimait à cette femme son désir de la revoir, fût-ce un seul jour. Mais sa lettre à peine partie, il regretta de l'avoir écrite. Il savait, par expérience, que sa maîtresse avait le caractère ainsi fait qu'elle était incapable d'aimer, sinon par dépit. De fait, il ne reçut aucune réponse. Deux semaines passèrent encore et Sandro se désespérait quand il reçut d'elle un télégramme annonçant son arrivée pour le lendemain.

Le matin, il s'éveilla en sursaut, avec la crainte d'avoir trop longtemps dormi. Mais, regardant sa montre, il vit que le petit vapeur n'arriverait que dans une heure. Il sortit sur la galerie pour scruter l'horizon. La mer était calme : aucune menace de tempête qui pût empêcher le bateau d'arriver au port. Sa voisine, comme d'habitude, se mit aussitôt à sa fenêtre et, tout de suite, comme si elle eût craint de le voir disparaître, elle lui dit que c'était une belle journée. Sandro lui répondit que la journée ne pou-

vait pas être plus belle et il rentra dans sa chambre. Devant les yeux lui restait l'image de la fille debout, tournée vers la mer, les mains sur l'appui de fenêtre, le visage offrant une expression niaise et déçue.

Il finit sa toilette et, sans se presser, descendit sur la place. La matinée commençait, dans cette lumière transparente et fraîche, particulière à ces régions et qui semble avoir sa source non pas au ciel, mais dans la mer. La place était déserte, les tables des cafés inoccupées. Quelques habitants du pays profitaient du premier soleil, accroupis sur les marches de l'église. Les marchands ouvraient leurs boutiques, levaient les rideaux de fer de leurs vitrines. Parfois, une dame matinale, à moitié nue, les lunettes noires sur le nez et un sac de toile sous le bras, traversait la place d'un pas rapide, se dirigeant vers le raccourci qui mène à la côte. Sandro fit deux ou trois fois le tour de la place, puis alla au Belvédère.

De là-haut on découvrait toute la mer étalée, lisse, calme, avec çà et là de paresseuses traces blanches : les grands et vagues serpents des courants morts, abandonnés à eux-mêmes. Le bateau dans lequel devait se trouver sa maîtresse était déjà visible dans l'étroit bras de mer qui séparait l'île de la côte montagneuse du continent. Il avançait sans bruit, laissant derrière lui, sur l'eau diaphane et lumineuse, un long sillage étincelant. En certains points, le ciel et la mer semblaient se résoudre en vapeur et se fondre l'un dans l'autre, et on avait alors l'impression que le bateau naviguait dans un élément indistinct qui n'était plus de l'air et pas encore de l'eau. Sandro abaissa ses regards vers le versant abrupt que le Belvédère dominait. Les rails noirs du funiculaire descendaient, encaissés dans la maçonnerie et disparaissaient dans la verdure de la pente. Bientôt, sortant des pampres et des feuillages de cette vigne exubérante, apparaîtrait le petit wagon rouge qui lui ramenait son amie. Il quitta le Belvédère et alla s'asseoir dans un café, mais de manière à pouvoir surveiller la sortie du funiculaire.

Il lui semblait être très calme, très lucide, et cela lui faisait plaisir. Au bout d'un moment commencèrent à arriver, par petits groupes, des gens reconnaissables à leurs vêtements citadins, dans ce pays où presque tout le monde sortait en sandales et pantalons de toile. Mais le premier wagon se vida sans que la femme attendue se fût montrée. Pris d'une soudaine impatience, Sandro se leva et alla se poster devant l'entrée du funiculaire.

Il attendit une dizaine de minutes, se répétant qu'il n'y avait pas à s'inquiéter, que sa maîtresse avait télégraphié qu'elle viendrait, et qu'elle était sûrement venue. Le second wagon arriva ; les voyageurs en sortirent l'un après l'autre ; elle n'y était pas. Sandro alla s'acheter un paquet de cigarettes et attendit le troisième wagon. Il fumait rageusement ses cigarettes jusqu'à la moitié ou seulement jusqu'au tiers, puis les jetait.

Le troisième wagon était là. Le bateau, comme il avait pu le voir du haut du Belvédère, n'était pas très chargé. Aussi cette fois ne vit-il des-

cendre que trois ou quatre voyageurs, et beaucoup de garçons d'hôtel. La femme n'y était pas.

Machinalement, ne sachant que faire, étourdi par la désillusion comme par un coup de soleil, il s'engagea sur la route qui descendait vers la mer. A mi-côte, il rencontra une voiture qui montait. Le voiturier, pour éviter un camion de légumes arrêté devant une boutique, fit passer son attelage tout au bord de la route. C'est alors que Sandro vit sa maîtresse.

Il attendit que la voiture fût à sa hauteur et appela la femme par son nom, d'une voix claire. Elle se retourna et il put constater qu'elle n'avait pas changé. Sérieuse et comme mécontente de cette rencontre, elle dit : « C'est toi ? » et ordonna au voiturier d'arrêter ses chevaux.

— Je t'attendais au funiculaire, dit Sandro en s'approchant du marchepied, mais sans monter.

— Oui, je pensais bien, répondit-elle d'un ton maussade, mais il y avait une telle foule... j'ai préféré prendre une voiture. — Ils se regardèrent. — Que fais-tu là ? ajouta-t-elle de cette voix qu'il connaissait bien, à la fois dure et flatteuse, pourquoi ne montes-tu pas ?... Avant tout il faut que j'aille à l'hôtel.

Sandro monta et l'attelage repartit au trot.

— Je t'ai retenu une chambre, dit-il, dès qu'ils furent en marche.

— Merci, répondit-elle distraitement. Elle regarda autour d'elle avec une curiosité pleine de suffisance. — Sais-tu que c'est un joli coin.

— Fameux, répondit-il en souriant. Mais il se repentit aussitôt de ce mot qui lui parut stupide, et ajouta : « Tu restes longtemps ? »

— Je ne sais pas, dit-elle d'un ton indécis, ça dépendra.

Sandro regretta aussi cette question, pensant qu'elle pourrait y deviner une certaine anxiété de sa part, quant à la durée de son séjour.

— Si tu te plais, tu resteras, dit-il, sinon, tu t'en iras.

— Exactement, dit-elle avec un rire méchant, on ne peut rien te cacher.

Il se mordit les lèvres au sang et jusqu'à la place n'ouvrit plus la bouche. Ils descendirent ; Sandro demanda au voiturier ce qu'on lui devait. L'homme voulait soixante lire. Sandro, qui savait que le tarif était moitié moindre, répondit sans réfléchir :

— C'est cher.

— Allons, allons..., que de marchandages ! dit-elle en jetant les yeux autour d'elle et en faisant semblant d'être gênée.

Sandro se mordit de nouveau les lèvres et paya.

Ils traversèrent la place, passèrent sous un arc étroit, s'engagèrent dans une ruelle montante et encaissée entre deux rangées de hautes maisons blanches. Sandro portait la valise ; la femme marchait à un pas devant lui, affectant de tout regarder avec une attention vaniteuse et stupide. De temps à autre, elle s'arrêtait, levait les yeux et considérait cette singulière architecture. Entre les terrasses et les balcons, très haut, resplendissait un ciel d'azur. La petite rue tournait, devenait une rampe d'escalier,

entrait dans un passage obscur, en ressortait pour monter de nouveau. Aux maisons succédèrent de longs murs blancs, débordant de verdure. Du haut de ces murs, à demi confondus dans la végétation, des enfants demi-nus, garçons et filles, les regardaient passer.

— C'est vraiment un beau pays, dit-elle avec emphase, on se croit dans un rêve.

« Elle abuse des lieux communs, pensait Sandro, parce qu'elle n'est pas très intelligente. » Cela n'empêchait pas que ses phrases conventionnelles avaient bien plus de poids que ses phrases à lui, fussent-elles des plus recherchées et des plus aiguës. Il voulut se mettre à son niveau et répondit :

— Oui, comme dans un rêve... mais à rêver à deux.

Elle ne parut pas entendre et demanda :

— C'est encore loin?

— Nous y sommes, dit Sandro.

Il posa la valise par terre, tira de sa poche une grosse clef de fer et l'introduisit dans la serrure de la vieille porte verte et vermoulue de l'ancien couvent. Ils entrèrent dans un corridor sombre et frais.

— Quels gros murs! dit la femme en regardant les luminaires encastrés dans l'épaisseur des voûtes.

— C'était un couvent, dit Sandro.

Il avança jusqu'au fond du corridor, ouvrit la porte et ajouta :

— Je t'ai retenu une chambre à côté de la mienne... En attendant, tu peux entrer ici.

Elle ne dit rien et alla tout droit se regarder dans une glace accrochée au-dessus du lavabo. Sandro s'assit au bord du lit. Il l'observait. Dans la glace, il voyait son visage sérieux et attentif. Il prenait plaisir maintenant à la regarder ; dans la rue, il avait à peine osé, par crainte de lui laisser voir les sentiments qui l'agitaient. Elle avait de grands yeux obliques, d'un azur enflammé et comme furieux, qui lui dévoraient le front, sous ses cheveux blonds et bouclés. L'exiguïté du front et la grandeur des yeux faisaient penser à une bête. Le nez pointu et profilé, les joues maigres qui semblaient s'épanouir dans la grosse bouche gonflée confirmaient cette impression de bestialité. Ce visage faisait penser à un museau de chèvre, une chèvre douce, folle et un peu obscène. Elle était maigre et ardente, avec un long cou nerveux, des épaules osseuses, la taille très mince ; les flancs, en revanche, étaient arrondis et, sous ces flancs, sortant d'une ample jupe, les jambes, fines et agiles, donnaient une impression d'allégresse dansante et malicieuse ; on s'attendait à la voir se dresser, prête à l'envol et, avec ses grands pieds chaussés de hautes sandales, battre la mesure d'une danse faunesque. Certainement, elle avait eu peur d'avoir l'air fatigué après le voyage ; mais l'examen de sa figure avait dû la satisfaire, car tout à coup, regardant Sandro du coin de l'œil par-dessus son épaule, elle se mit à chantonner. C'était l'unique chanson qu'elle sût par cœur, une chanson que Sandro connaissait bien

pour la lui avoir souvent entendu chanter au temps de leur amour. Elle avait l'habitude de la chanter avec une ironie pittoresque, parodiant les gestes gauches et provoquants et les accents effrontément vulgaires des cabotines de dernier ordre. Elle chantonna un moment sans cesser de se regarder dans la glace, puis se retourna, mit les mains sur ses hanches et reprit la chanson à pleine voix, en remuant la croupe et en lançant ses pieds à droite et à gauche dans l'espace étroit qui séparait le lit du lavabo. Quand elle faisait face à Sandro, elle tenait les yeux baissés, mais quand elle lui tournait le dos, elle s'arrangeait pour le regarder par-dessus son épaule. Sa grande bouche rouge s'ouvrait largement et on voyait sa grosse langue pleine d'entrain se mouvoir dans l'action de chanter. Elle savait que ces procédés étaient irrésistibles ; de fait, Sandro, quand elle passa à portée de sa main, ne put s'empêcher de faire un geste pour l'attraper. Aussitôt elle interrompit son chant, cessa de se démener et dit :

— Soyons sérieux.

— Veux-tu voir ta chambre ? demanda Sandro dépité. Sa maîtresse fit signe que oui et il la précéda sur la galerie. Aussitôt, la fille blonde ouvrit ses persiennes et se montra à sa fenêtre. Elle allait parler, elle avait déjà ouvert la bouche quand elle aperçut la femme ; alors elle se dépêcha de prendre un costume de bain qui séchait sur l'appui de fenêtre et disparut.

— Qui est-ce ? demanda la femme.

— Je ne sais pas.

— Allons donc, tu le sais très bien, je parie que tu lui as déjà parlé, ou pis encore...

Le ton était de quelqu'un qui plaisante, sans le moindre accent de jalousie.

— Mais non, je t'assure, dit Sandro en riant, flatté à la pensée qu'elle pût le soupçonner de la tromper ; mais il comprit soudain qu'il retombait dans son erreur habituelle de laisser voir ses sentiments ; et il redevint sérieux.

— Voici ta chambre.

C'était une chambre exactement semblable à celle de Sandro. La femme s'assit sur le lit et dit :

— Je ne sais d'ailleurs pas si je resterai cette nuit ou si je partirai cet après-midi.

— Tu feras comme tu voudras, dit Sandro rageusement.

Elle le regarda, s'approcha de lui, coquette et allègre, et lui caressa le visage :

— Tu es fâché ?

— Non, dit Sandro ; et il voulut la prendre par la taille. Mais aussitôt elle se dégagea.

— Pas trop vite... laisse-moi le temps de m'habituer... et puis, réellement, je ne suis pas sûre de rester.

— Si nous allions à la mer ?

— Allons-y.

Elle posa sa valise sur le lit et en tira tous ses objets de toilette, qu'elle disposa un par un sur la tablette du lavabo. Puis elle mit dans un sac de toile un costume de bain, un bonnet de caoutchouc, un grand mouchoir, une bouteille d'huile de noix et dit qu'elle était prête. Ils sortirent. Sandro se tenait un peu en arrière pour pouvoir la regarder sans qu'elle s'en aperçût. Mais quand ils furent sur la place, elle dit avec calme :

— Marche à côté de moi... je ne peux pas supporter d'avoir quelqu'un derrière moi, les yeux sur mon dos...

— Je ne te regarde pas, dit Sandro.

— Bien sûr.

Ils traversèrent la place et prirent le raccourci. Ce sentier qui descendait vers la mer serpentait d'abord parmi les jardins épais, dont les arbres laissaient à peine entrevoir les façades noircies de vieilles villas de style mauresque ou pompéien. C'était le quartier le plus ancien de l'île et ces villas, comme l'expliqua Sandro à sa maîtresse, remontaient toutes à une cinquantaine d'années. Ensuite, le chemin se trouvait encaissé entre deux rochers très élevés et, passé ce couloir, la mer apparaissait au pied d'un escarpement parsemé d'énormes blocs erratiques. Le raccourci descendait en zig-zag à travers ces masses de pierre. Un parapet blanchi à la chaux lui donnait l'aspect d'un ruban gris ourlé de blanc tombé du ciel et mollement déroulé sur le roc.

— Où est la plage? demanda la femme en s'arrêtant pour s'accouder au parapet.

— Là-bas, dit Sandro en montrant au loin, au pied de l'escarpement vertical de l'île, une rangée de cabines vertes alignées le long de la côte.

Ils commencèrent à descendre lentement le petit chemin en pente raide et, à cet endroit, cimenté ; puis la femme pressa le pas, puis se mit à courir à toutes jambes, riant et se retournant de temps à autre pour regarder Sandro. Ils arrivèrent au bas de la côte, essoufflés, et ils parcoururent en silence un sentier terreux bordé d'herbes jaunes et sèches. Le soleil leur brûlait les oreilles. La mer était maintenant très proche et on voyait qu'elle était calme. Un flot faible et sans écume se répandait par intervalles sur les galets de la plage, se déroulant avec lenteur, comme un tapis. Le reflux entre les cailloux faisait un bruit frais et sonore.

Arrivés au bord de l'eau, ils constatèrent qu'il y avait peu de monde. A peine quelques baigneurs couchés sur le ventre, une serviette de toilette sous la tête, ou debout pour recevoir sur les pieds les vagues languissantes de cette mer placide. Sandro conduisit son amie à sa cabine ; elle lui dit qu'elle en avait pour un instant à se déshabiller et ferma la porte. Elle ressortit bientôt dans un costume de bain couleur rouille, dont elle tirait les bords sur ses cuisses en regardant autour d'elle à travers des lunettes noires. Sandro s'enferma à son tour dans la cabine ; craignant de faire attendre la femme, il se déshabilla en grande hâte, laissa ses vêtements par terre et sortit en mettant son maillot. Elle n'était déjà plus sous la véranda ; sans plus s'occuper de Sandro que s'il n'eût jamais existé,

elle descendait le petit escalier de bois qui, de l'établissement de bains, menait à la plage.

Il la rattrapa en courant et ils s'avancèrent ensemble sur la plage qui était étroite et toute de galets. Les grosses pierres brûlaient Sandro sous les pieds, le contraignant à une espèce de danse ; la femme, au contraire, marchait d'un pas assuré, avec ses sandales à semelles de caoutchouc. Elle alla chercher un coin à l'écart et, à peine assise, tendit à Sandro son flacon d'huile :

— Frotte-moi.

Il prit le flacon, le déboucha, versa un peu d'huile dans la paume de sa main et commença à lui frotter le dos. Elle avait une échine maigre et, quand elle se courbait, les vertèbres affleuraient sous la peau que l'huile rendait luisante et brune. Le dos huilé, elle se frotta elle-même les bras et la poitrine ; puis elle déploya un peignoir sur les galets, s'allongea, face contre terre, défit les bretelles de son maillot qu'elle fit tomber par devant. Dans cette position, on voyait ses seins, menus et pâles, écrasés entre l'aisselle et le sol. Son corps, toujours sautillant et gauche dans ses mouvements, révélait, ainsi étendu, son harmonie. Son dos, large aux épaules, s'amincissait graduellement jusqu'à la taille. Puis s'étalaient les hanches, seule partie ronde et charnue de toute sa personne. Les jambes étaient droites, des cuisses aux talons, unies et d'une seule teinte. A l'ourlet du maillot, la peau des cuisses était comme légèrement fripée. C'était le seul indice qui rappelât qu'elle n'était plus jeune.

Sandro s'étendit sur le ventre, lui aussi, bien que cette position lui fût très incommode. Et, rapprochant son visage de celui de la femme, il lui demanda :

— A quoi penses-tu ?

— A rien.

Elle restait immobile, le regard masqué par ses grandes grosses lunettes fumées, les coudes sur les galets, la tête rentrée dans les épaules. Ses mains pendaient languissamment. Des mains décharnées, dures, nerveuses, avec des doigts effilés et distants l'un de l'autre, curieusement divergents, pliés et comme tordus. Une grosse bague massive, au chaton orné des armes de sa famille, dansait autour de son maigre index. Sandro était tenté par ces mains et l'ardeur du soleil qui lui brûlait le dos lui semblait être celle de la tentation. Finalement, il tendit la main, saisit celle de la femme. Elle ne bougea pas.

— Ta chère main, dit-il dans un souffle.

Elle ne répondit rien, mais un léger frémissement de ses narines avertit Sandro qu'elle était mécontente. Ses narines minces frémissaient toujours ainsi. Comme un chien qui va mordre. Il fut saisi d'une sorte de panique et essaya de trouver à ce serrement de main un motif plus raisonnable.

— Qu'est-ce que c'est que cette bague ?

— Tu l'as vue cent fois, dit-elle sèchement.

Avec des mouvements durs et malgracieux elle tira l'anneau de son doigt et le laissa tomber sur les galets.

— C'est vrai, je l'ai déjà vu, dit Sandro en le lui rendant.

Quelqu'un passa devant eux, mais ils ne virent que de grands pieds blancs et mous qui se posaient tout contractés, épousant la forme des galets brûlants.

— Je ne m'attendais plus à te voir, commença Sandro après un moment de silence, j'avais même décidé de ne pas te répondre au cas où tu m'aurais écrit.

Elle ne dit rien.

— Tu m'as traité horriblement mal, continua-t-il, confusément conscient de dire tout juste ce qu'il ne fallait pas dire, et je sais pourquoi c'est arrivé.

— Pourquoi ?

— Parce que je t'ai fait comprendre trop tôt que je t'aimais... et que je te l'ai dit trop souvent.

Elle prit son sac, l'ouvrit, en tira une cigarette et tendit l'étui à Sandro, qui refusa.

— Maintenant, laisse-moi dormir, dit-elle, j'ai sommeil.

Elle se mit la tête dans les bras et ferma les yeux.

— Comment feras-tu pour dormir et fumer en même temps ? demanda-t-il, cherchant à prendre un ton dégagé et allègre.

— Je fumerai un peu et puis je dormirai, murmura-t-elle, la cigarette aux lèvres.

— On ne peut pas faire les deux à la fois.

— Pourquoi n'arrêtes-tu pas de parler ? demanda-t-elle âprement. On est si bien au soleil sans rien dire.

Sandro se mordit les lèvres et regarda autour de lui. La petite plage s'était peuplée. Hommes et femmes gisaient, qui sur le ventre, qui sur le dos, immobiles comme des morts, sur les pierres brûlantes. Contre la véranda de l'établissement de bains qui s'allongeait entre les rochers comme le pont d'un navire, on voyait une rangée de dos nus : des baigneurs accrochés à la balustrade riaient et bavardaient avec d'autres, étendus sur des chaises de toile.

— Je vais faire un plongeon, annonça-t-il en se levant.

La femme ne répondit pas et Sandro, découragé, s'éloigna en se brûlant les pieds. Il passa sous l'établissement et se dirigea vers un rocher qui, s'avançant dans la mer en guise de promontoire, formait une petite anse dans laquelle, à la bonne saison, les baigneurs étaient plus serrés que les vagues. Sur ce rocher, en un point élevé, il y avait une plate-forme en ciment d'où on plongeait. Sandro n'aimait pas et ne savait pas plonger. Mais il avait espéré que, lui parti, sa maîtresse aurait cessé de faire semblant de dormir et l'aurait suivi des yeux. Alors il se serait jeté du haut de la plate-forme et peut-être, en le voyant accomplir cet exploit, aurait-elle éprouvé de nouveau quelque sentiment pour lui.

Il se hissa sur le rocher criblé de trous et hérissé d'excroissances coupantes qui lui blessaient les pieds. Le rocher était blanc de sel dans ses anfractuosités ; au fond des trous stagnait un peu d'eau verte et putride, pleine de détritus et de bouts de papier. De pointe en pointe, il arriva au plongeoir. Il y monta et, droit sur ses jambes, pensant que son corps devait faire un bel effet, détaché sur le ciel, il regarda en bas. Quatre mètres au-dessous, l'eau verte, sillonnée de veines blanchâtres et bleutées, palpitait et scintillait au soleil. Elle paraissait lointaine, très lointaine et donnait le vertige. Il se demanda s'il devait attirer l'attention de sa maîtresse sur son plongeon ; il pensa qu'il valait mieux ne pas le faire. Mais au dernier moment, cédant à on ne sait quelle impulsion, il se mit à agiter les bras en criant fort le nom de la femme. Il ne réussit pas à s'assurer qu'elle l'avait entendu et qu'elle le regardait. Il ferma les yeux, réunit les bras au-dessus de sa tête et se jeta en avant.

La chute lui sembla longue, sans grâce, pareille à celle d'une masse ou de quelque objet pesant et informe. Puis sa tête déchira la surface de l'eau et, par cette déchirure, tout son corps s'enfila. Il ouvrit les yeux dans une clarté verte et dense, se débattit, se tortilla et sentit qu'il remontait. Il avait l'impression d'être allé très loin, mais quand il émergea de l'eau, il s'aperçut qu'il était juste au pied du rocher d'où il avait sauté. L'âme pleine d'une sorte de tremblante exaltation, il se lança à la nage en suivant la rive.

Il trouva son amie devant un panier d'oursins. Accroupi près d'elle, un garçon aux cheveux ébouriffés les lui ouvrait avec un couteau et y exprimait quelques gouttes d'une tranche de citron.

Il se glissa contre elle sur les galets brûlants :

— Tu as vu, dit-il haletant, j'ai plongé de l'endroit le plus haut...

— Tu as donné un grand coup de ventre, observa-t-elle.

Le jeune garçon lui présenta un oursin tout ouvert et assaisonné ; elle prit entre deux doigts, précautionneusement, l'enveloppe épineuse et du bout de la cuiller, avec des airs délicats, elle mangea l'intérieur jaunâtre.

— Si nous faisions un tour en barque ? proposa Sandro, qui, malgré la sèche réponse qu'il avait obtenue, se sentait tout ragaillardi par son plongeon héroïque.

— Allons.

Sandro courut jusqu'au bord de l'eau et frappa dans ses mains pour appeler le maître-nageur. A eux deux, ils mirent la barque à la mer. Puis, le maître-nageur et lui, en même temps, présentèrent le bras à la femme pour l'aider à monter. Elle choisit le maître-nageur, sauta et alla s'asseoir à la poupe. Sandro, à son tour, sauta lestement, s'empara des rames et, en quelques coups d'aviron, mena l'embarcation hors de l'anse. Pendant un moment il rama avec force, poussant vers le large. Il voulait doubler un promontoire formé d'un roc dressé et aigu. Il savait que, de l'autre côté, il n'y avait plus ni bains ni baigneurs, mais rien que les

rochers et la mer. Cependant, la femme était assise à la poupe, lui tournant le dos et contemplant les escarpements de l'île.

La pointe était plus loin qu'il ne semblait. Quand ils arrivèrent sous la roche, ils virent qu'elle était tout entourée de bancs rocheux à demi immergés et couverts d'algues, sur lesquelles l'eau passait et repassait, les couvrant, puis les découvrant suivant son flux et son reflux. Sandro prit au large de ces bancs et contourna le promontoire. Une anse plus étroite que celle où se trouvaient les établissements de bains apparut alors. La côte y était plus escarpée, hérissée d'aiguilles et de rochers verticaux, offrant des parois abruptes qui faisaient penser à des belvédères, à des tours, à des murailles de château-fort ; entre ces masses rocheuses qui l'enserraient et la dominaient de toute part, l'eau était calme, d'une couleur obscure, à cause des touffes d'algues, jetant sous le soleil des éclairs sombres et pénétrée d'une majestueuse solitude. Au fond de cette calanque, tout contre la paroi rouge de l'île, il y avait une plage de gravier, étroite et blanche. La barque fila sur l'eau, heurta le fond et s'arrêta. Sandro sauta à terre et tendit la main à son amie qui descendit à son tour.

— Pourquoi sommes-nous venus ici ? demanda-t-elle en regardant autour d'elle.

— Comme ça, dit Sandro d'une voix étranglée, pour être plus seuls.

Elle le regarda attentivement, puis demanda :

— Quelle heure est-il ?

Sandro consulta sa montre-bracelet et lui dit l'heure.

— Il est tard, déclara-t-elle, il faut rentrer... Il faut que nous déjeunions tôt pour que je reprenne mon bateau cet après-midi.

Sur ces mots, elle se dirigea vers la barque d'un pas décidé, en trébuchant sur les cailloux. Sandro courut après elle et, au moment où elle posait la main sur la proue, il la saisit par la taille. Elle tourna vers lui un visage interrogateur. Sans répondre, Sandro approcha ses lèvres de celles de la femme et lui donna un baiser. Elle le lui rendit, comme d'instinct, mais aussitôt après, elle fit un effort pour reculer, pour se dégager. Alors il lui passa une main derrière la nuque et lui maintint fermement la tête.

Enfin ils se séparèrent. Sans plus attendre, elle se pencha en avant, sauta dans la barque, se jeta sur les rames et fit quelques efforts désordonnés comme pour prendre le large. Sandro comprit son intention, sauta à son tour dans la barque, lui arracha violemment les rames des mains et la renversa à la poupe.

— Rentrons, dit-elle d'une voix sèche et haletante ; je t'ai répété cent fois que ces façons ne mènent à rien avec moi... peut-être aurais-je pu rester ici ce soir, mais maintenant c'est tout vu... tu as choisi le meilleur moyen pour me faire partir.

— Des histoires... tu étais bien décidée à partir... ; depuis l'instant de ton arrivée, tu ne parles que d'une chose : partir.

— J'en parlais... mais je serais peut-être restée quand même. Maintenant, au contraire, c'est fini.

— Pourtant, dit-il avec rancœur, tu m'as bien rendu mon baiser, là, tout à l'heure.

— Ça n'est pas vrai... tu me tenais la tête et je ne pouvais pas me dégager.

Suivit un long silence. La femme regardait au loin d'un air sévère et hargneux ; Sandro ramait. Il maintenait l'embarcation tout contre le bord de l'île. On voyait, au niveau de l'eau, sur la roche rouge, à chaque léger reflux des vagues, émerger et ruisseler des touffes d'algues brunes et vertes sous une trace blanche de sel desséché. A chaque reflux aussi, l'eau faisait, en glissant sur le roc, un bruit agréable et sonore, pareil à celui d'un baiser. Au large, la mer scintillait sous le grand soleil.

— Bon, tu partiras, dit tout à coup Sandro avec effort, mais il est inutile que nous passions à nous bouder ces deux pauvres heures qui nous restent. Tu aimais te baigner au large, autrefois. Oublions ce qui s'est passé, va prendre un bain et je te reconduis ensuite à la côte.

Elle le regarda, tentée.

— Soit... mais ne t'y risque plus.

— Puisque c'est moi qui te le propose...

Il arrêta la barque ; elle se mit debout à la poupe, coiffa son bonnet de caoutchouc, y fit entrer les boucles qui sortaient. Puis elle en attacha des brides sous son menton et regarda la mer. La tête serrée dans son bonnet, elle avait l'air d'une guerrière ; on remarquait surtout la saillie de ses grosses lèvres et la grandeur de ses yeux irrités et obliques. Dressée à la poupe, elle leva les bras, joignit les mains au-dessus de sa tête.

— Ne bouge pas.

Elle fléchit un peu sur ses jambes comme pour en éprouver la force et sauta. Elle tomba impeccablement, la tête en avant, le corps en arrière et la dernière chose que vit Sandro, ce fut la peau brune et un peu fripée de ses cuisses de femme mûre qui, réunies et serrées, disparaissaient au milieu d'une blancheur d'écume. Puis, dans la transparence de l'eau, il la vit tourner sur elle-même et s'éloigner en nageant, telle une ombre verte. Enfin, comme mue par un ressort, elle remonta et sa tête troua la surface de la mer à quelque distance de la barque. Elle était bonne plongeuse et bonne nageuse et savait se maintenir longtemps sous l'eau.

Sandro la vit secouer la tête et revenir à la nage, gaillardement, mais sans hâte. Quand elle fut sous la barque, elle s'y accrocha des deux mains et dit en haletant un peu :

— Elle est froide.

— Tu veux faire un nouveau plongeon ? demanda Sandro.

— Non.

— Alors je vais plonger, moi.

Il croisa les rames dans la barque, monta à la poupe et, sans prendre tant de précautions, n'espérant plus désormais se faire admirer, il se

lança tête baissée. Il tomba mal, de travers ; il ressentit même une douleur au flanc. Il remonta au plus vite à la surface, souffla du nez, regardant autour de lui et cherchant la femme des yeux.

— Tu as donné un grand coup de ventre, dit-elle avec calme.

— Je sais bien, mais ça m'est égal, répondit Sandro.

— Si ça t'est égal, tu n'apprendras jamais, insista-t-elle.

Sandro aurait voulu nager au large et la laisser en plan. Peut-être serait-elle remontée en barque pour lui courir après. Il fut surpris en s'apercevant qu'au contraire il nageait vers elle. Quand il l'eut rejointe, il s'accrocha, lui aussi, à la barque. Ses jambes, qu'il agitait pour se tenir à flot, rencontrèrent celles de la femme et s'entrecroisèrent avec elles fraternellement.

— Maintenant, si je voulais, dit-il en la regardant, je pourrais te prendre par les épaules et te maintenir sous l'eau jusqu'à ce que tu étouffes... personne ne viendrait à ton secours.

Elle le regarda et répondit :

— Ne fais pas de ces plaisanteries... je ne peux pas souffrir les plaisanteries en mer.

— Tu appelles ça une plaisanterie ?

Elle ne répondit rien et Sandro, s'agrippant au bord de la barque, y entra d'un bond et s'assit entre les rames.

— Écoute, dit-elle, je vais nager tout doucement jusqu'à l'établissement... ; toi, tu me suivras.

— Bon, répondit Sandro.

Elle lâcha la barque et se mit à nager dans la direction du promontoire. Dans cette anse calme et solitaire, obscurcie par les ombres sévères des rochers, ses gestes lents et énergiques s'accompagnaient d'un scintillement semblable à celui qu'eût produit une bande de poissons grouillant à fleur d'eau. Elle nageait bien, suivant un rythme régulier, sans jamais dévier ni manquer une brasse. Sandro prit les rames et commença à ramer lentement. Le soleil était dur. Un vague ennui l'avait envahi. Il avait l'impression que cette femme lui était devenue tout à fait indifférente. Il ferait comme il avait dit : il la mènerait déjeuner dans un bon restaurant, irait reprendre ses bagages et la raccompagnerait au funiculaire. Tout à ces pensées, il ramait doucement et paresseusement. Le soleil l'avait déjà séché ; il se pencha, fouilla dans le sac de son amie et alluma une cigarette. Elle avait pris de l'avance et au loin, contre les rochers, elle lui apparaissait petite, insignifiante ; et pourtant il lui semblait que ce site majestueux, avec ses châteaux de rochers et ses courants solitaires, n'était là que pour servir de décor à sa nage. Puis il la vit s'arrêter et agiter un bras comme pour l'appeler. Il se mit à ramer plus vite et en quelques coups d'aviron il fut près d'elle.

— Ça suffit, dit-elle haletant et s'accrochant à la barque, je n'ai plus la même résistance qu'autrefois. On voit que je vieillis. Aide-moi...

Sandro lâcha les rames et la prit sous les aisselles. Elle monta pénible-

ment à bord, ôta son bonnet et secoua ses cheveux comprimés. Ses muscles, sous sa chair maigre, étaient encore tendus et frémissants, l'eau n'adhérait pas à la peau, mais l'emperlait de grosses gouttes espacées.

— Sais-tu que c'est très beau par ici, dit-elle au bout d'un moment, en donnant un regard à la calanque déserte et scintillante entre ses hautes parois rouges.

— Pourquoi ne restes-tu pas ? demanda Sandro, et aussitôt il s'étonna d'avoir dit une chose semblable ; — tu pourrais passer la nuit, te baigner demain matin et partir l'après-midi.

Il redouta une réponse négative et pensa : « Si elle me répond encore méchamment, je décroche une rame et je lui en donne un coup sur la tête. » Mais, au contraire, à sa stupéfaction, elle dit en lui faisant un signe de la main :

— Viens un peu ici.

Sandro obéit et alla s'asseoir à côté d'elle. Elle se tourna vers lui d'un mouvement décidé, lui prit la tête entre ses mains et le baisa sur la bouche. Sandro vit un instant, au-dessus d'eux, le sommet le plus élevé de la côte, puis il ferma les yeux. Pour la première fois depuis si longtemps, il retrouvait la saveur de cette bouche, vieille et enivrante liqueur où la femme était tout entière, et cette douce volupté le fit presque défaillir. Il avait tant désiré cet instant, et il était enfin venu.

Quand ils se séparèrent, il lui demanda avec une sorte de colère :

— Pourquoi as-tu fait cela ?

— Comme ça... répondit-elle. Elle le regarda et sourit. Tout d'un coup, j'en ai eu une grande envie...

Sandro ne dit rien et reprit les rames. Il éprouvait de la joie et en même temps de la peur. De la joie, dans l'espoir de renouer des liens qu'il regrettait ; de la peur, car il craignait de faire quelque faux pas, de commettre quelque erreur de nature à compromettre définitivement la résurrection de leur amour. C'était, pensait-il, comme d'aller à la poursuite d'une bête agile, très méfiante, insaisissable (un lézard, un papillon, un oiseau), et de savoir que le moindre bruit peut faire évanouir la proie convoitée... Il ne faut plus commettre une seule erreur, pensa-t-il encore ; il faut être parfait...

Tout à ces réflexions, il continuait à ramer.

Cependant, ils avaient doublé la pointe et de nouveau ils apercevaient les cabines alignées autour de la baie, entre les masses inégales des rochers. La plage fourmillait de monde. Dans l'eau, il y avait des quantités de gens qui se baignaient, les uns par groupes, les autres solitaires. Quelques canoës blancs erraient au large.

— Alors ? Tu veux vraiment t'en aller ce soir ? demanda Sandro.

— Je verrai... comment je me sentirai après dîner.

Sandro reprit les rames et la femme se remit à contempler l'horizon. Il aurait voulu ne pas la regarder ; mais invinciblement ses yeux se tournaient vers la poupe, où elle était assise. Elle avait croisé ses jambes

maigres et musclées et elle fumait d'un air pensif. Brusquement, comme suivant le fil de ses pensées, elle dit :

— Cette chambre que tu m'as trouvée ne me plaît pas... Il n'y a pas l'eau courante.

— Je croyais que tu ne t'arrêterais qu'un jour, dit Sandro tout content, mais si tu restes davantage, tu pourras aller à l'hôtel... ce ne sont pas les hôtels qui manquent.

— Et il y a des promenades ?

Elle aimait marcher ; avec la nage, c'était son passe-temps préféré.

— Autant que tu en voudras.

Ils étaient maintenant dans la baie, au milieu des baigneurs qui s'éclaboussaient et s'agitaient dans l'eau basse. Sandro conduisit la barque au rivage ; le loueur accourut et les aida à descendre. Il était tard. Des gens sortaient de l'eau qui semblait chaude et lasse sous le soleil ardent ; d'autres, déjà rhabillés, montaient sans se presser les escaliers raides qui menaient de l'établissement à la route. Sandro se rhabilla le premier ; puis sa maîtresse entra dans la cabine. Elle n'y resta pas très longtemps et en ressortit vêtue, tenant d'une main son sac de toile, de l'autre son costume de bain mouillé.

— Pourquoi ne laisses-tu pas ton maillot ici ? demanda Sandro. On s'en occupera.

— Et si je pars ce soir ?

— Comme tu voudras, dit Sandro, et il se mit à monter l'escalier de bois, tournant le dos à la femme. Ainsi devait-il faire, pensa-t-il, ne pas lui donner d'importance, ne pas l'importuner, ne pas s'occuper d'elle. Mais quand ils furent dans la voiture qui, au pas lent du cheval, suivait la route montante, il se sentit à peu près certain qu'elle resterait et que leur amour recommencerait. La voiture montait lentement entre des jardins épais qui poussaient leurs branchages au-dessus de la route ; la femme parlait au cocher, s'informait des villas qu'on entrevoyait à travers les arbres ; le cocher, à demi tourné sur son siège, lui répondait dans son dialecte ; il faisait très chaud, toute ombre de tension et de mauvaise humeur avait disparu. Elle avait un costume bleu marine, et sur cette couleur ses bras bruns et chauds étaient beaux à voir.

Sandro se demanda soudain s'il pouvait se risquer à lui prendre le bras. Il se rappelait que, dans les premiers temps, quand ils étaient ensemble, chaque fois qu'il lui prenait le bras, elle lui serrait fort la main contre son côté et le regardait longuement, en silence, avec des yeux pleins d'amour.

Le cocher ne parlait plus et comme on arrivait en terrain plat, il lâcha la bride et mit son cheval au trot.

— Je suis content que tu sois ici, dit Sandro en prenant son amie par un bras.

Elle ne dit rien. De sa main libre, elle mit d'aplomb ses lunettes noires en fronçant les sourcils.

— Hélène..., murmura Sandro.

— Tu es toujours le même, dit-elle sans méchanceté, mais le ton d'une constatation définitive.

— Que veux-tu dire?

— Ce n'est ni le lieu ni le moment de s'abandonner à ces effusions...

Une voiture tirée par un cheval blanc, plus jeune et plus vigoureux que le leur, les rattrapa, puis les dépassa. Dedans se trouvaient un homme et une femme. Ils se tenaient par la main et la femme inclinait la tête sur l'épaule de son compagnon.

— Pour eux, dit Sandro en les désignant, c'est le moment et le lieu.

Elle haussa les épaules sans répondre. La voiture maintenant roulait entre les maisons de la petite ville, sur les larges dalles disjointes. Les gens se garaient à ce passage bruyant et véhément. Le cocher agitait son fouet, dont les claquements éveillaient entre les maisons de frais échos.

Ils descendirent sur la place. Sandro paya et la femme se dirigea d'un pas décidé vers la station du funiculaire. Elle fut informée que le vapeur partait de bonne heure dans l'après-midi.

— Je crois, dit-elle en traversant la place, qu'il faudra que je passe la nuit ici.

— Tu veux aller à l'hôtel? demanda Sandro avec irritation.

— Ne fais pas l'imbécile.

De la place, par un escalier, ils gagnèrent un passage couvert qui traversait la ville comme un corridor, derrière la rangée de maisons qui faisaient face à la mer. Ce passage était tout blanc : les voûtes, le pavé, les murs de guingois, tout était blanc; cela donnait l'impression d'une galerie creusée dans un seul bloc de sel ou de marbre. Parfois, une arcade s'ouvrait et alors, dans une forte lumière, on découvrait la mer bleue et resplendissante jusqu'aux bords embrumés de l'horizon.

— Je connais un restaurant avec une pergola sur la mer, dit Sandro.

— Peu importe, pourvu qu'on mange : je meurs de faim.

La terrasse du restaurant, sous les feuilles et les grappes encore vertes de la pergola, était presque déserte. Deux personnes seulement — un vieux couple d'étrangers — déjeunaient dans un coin.

— Ils ont un très bon vin, dit Sandro en s'asseyant avec satisfaction.

Il savait qu'elle aimait boire et qu'elle était plus aimable quand elle avait bu un peu.

— C'est beau aussi de ce côté, dit-elle en regardant la mer entre les pots de fleurs posés sur le parapet de la terrasse.

— Je te l'ai bien dit... une fois qu'on est ici, on n'a plus envie de s'en aller. — Il avait la plus ferme volonté de se montrer allègre et insouciant. — Je vais voir s'ils ont quelque chose de prêt à la cuisine, ajouta-t-il; et, sans attendre la réponse, il se leva de table.

La cuisine donnait sur la terrasse par une fenêtre grande ouverte.

Il se pencha à la fenêtre et regarda à l'intérieur. La patronne, petite femme toute ronde, agitait devant ses fourneaux un éventail de carton. Trois enfants, deux filles et un garçon, l'assistaient dans cette besogne. Sous le manteau noirci de la cheminée, on distinguait toutes sortes de marmites et de casseroles. Sur une table à dessus de marbre se mêlaient en désordre des bottes de légumes, des fruits, des poissons de toutes tailles.

— Qu'y a-t-il à manger?

— J'ai des poulpes, répondit la patronne sans se retourner, d'une voix chantante, j'ai des pommes de terre farcies, des aubergines, des piments, des croquettes de viande; les croquettes sont bonnes...

Elle souleva le couvercle d'une marmite et les montra.

— Donnez-moi deux portions d'aubergines, dit Sandro.

Il voulait faire une surprise à son amie, apporter lui-même les plats. La patronne découvrit une autre marmite, y plongea sa louche et en deux coups lui remplit deux assiettes jusqu'au bord. Sandro prit les assiettes par la fenêtre, se fit donner deux pains qu'il glissa mit sous ses bras et retourna à table.

— Qu'est-ce que c'est?

— Des aubergines... elles sont bonnes, ici.

Il y eut un silence.

« Elle va me dire qu'elle ne les aime pas », pensa Sandro. Il se sentait bête et ce geste d'aller prendre les assiettes à la cuisine ne lui plaisait plus. Mais à sa grande surprise, la femme, après avoir délicatement piqué du bout de sa fourchette un petit morceau d'aubergine, dit :

— Fameux! et commença à manger avec appétit.

Une des fillettes s'approcha et posa sur la table une bouteille pleine de vin. La bouteille, pansue, dont le verre opaque et rugueux cherchait à donner l'illusion d'un récipient glacé au contact de l'air chaud, portait l'étiquette d'une orangeade. Sandro versa du vin dans les verres et but : le vin était frais et léger, agréable dans cette fournaise, comme une boisson piquante.

— Il est bon, n'est-ce pas? demanda-t-il en reposant son verre sur la table.

— Oui, très bon, répondit la femme avec conviction.

Après les aubergines, ils se firent servir des poulpes et, après les poulpes une salade de tomates. Sandro croyait faire boire son amie, mais en réalité c'est lui qui buvait et l'ivresse dissipait sa timidité. Il n'avait plus peur de perdre sa maîtresse; il lui semblait qu'il n'attachait plus aucune importance à elle; il avait même du mal à comprendre comment il avait tant tenu à elle et à son amour. Le repas terminé, ils demeurèrent silencieux, face à face. Elle ouvrit son sac, en tira son poudrier et sa houppette pour se mettre un peu de poudre. Elle avait une expression froide et comme ennuyée. Sandro craignit qu'elle ne s'ennuyât vraiment, et se souvenant

qu'autrefois elle appréciait certaines anecdotes amusantes qu'il racontait, il dit avec un sourire :

— Je sais une histoire... mais tu n'as peut-être pas envie de l'entendre...

— Voyons toujours.

— Une dame avait un amant...

Sandro détestait les petites histoires joyeuses, mais il savait qu'elle les aimait et mit du brio dans son récit. Quand il eut terminé, elle rit d'une façon provoquante et flatteuse ; et lui, encouragé, attaqua une seconde anecdote, plus forte et plus salée que la première. Elle rit de nouveau, et cette fois sans retenue, une main sur la poitrine et les yeux fermés. Sandro raconta une troisième histoire, mais si corsée que, cette fois, elle rit avec prudence, comme si elle avait craint de se compromettre ; toutefois il y avait plus de complicité dans ce rire discret que dans le rire effréné de tout à l'heure.

— Maintenant je vais t'apprendre un jeu, dit Sandro.

Il se leva, vint s'asseoir près d'elle et disposa les cure-dents d'une certaine manière. Ce jeu avait aussi une signification amoureuse, et elle se le fit répéter deux fois pour bien le retenir. « C'est simple comme tout », dit Sandro. Il était stupéfait de ce qui lui arrivait. Ils étaient maintenant serrés, côte à côte, sur la terrasse déserte. Les étrangers avaient payé et étaient partis.

— Tu m'aimes ? demanda soudain Sandro ; et, se penchant un peu, il lui effleura le cou de ses lèvres. Il sentit ce cou frémir et se raidir sous sa bouche ; il pensa que c'était un frisson de plaisir. Elle ne répondit pas ; elle était là, la tête inclinée vers la table, la cigarette aux doigts.

Sandro, encouragé, lui prit le bras très haut, près de l'aisselle et la serra fort. Alors, brusquement, elle se retourna, furieuse, avec aux yeux la flamme d'un ressentiment acharné, et lui donna une tape sur la main :

— Ne me touche pas... je te prie de ne pas me toucher...

Le geste avait été si violent, le regard si dur, le visage si furieux que, sur le moment, Sandro ne sut que dire. Sa main lui faisait mal à cause de cette grosse bague qu'elle portait au doigt. Il se leva, fit le tour de la table et alla se rasseoir à sa place.

— C'est bon, je ne te toucherai plus, dit-il, mais toi... tu es incapable d'aimer.

Il voulait lui dire quelque chose de méchant, il cherchait, et toute sa pensée se tendait dans cet effort.

— Je ne peux pas souffrir qu'on mette les mains sur moi.

— Ton cœur est desséché... tu n'es plus jeune... jamais tu ne seras plus capable d'aimer... tu n'en as même jamais été capable.

Son visage s'empourpra tout à coup, ce qui, chez elle, était un signe de mortification et de douleur. Sandro vit avec étonnement ses yeux bleus se remplir de larmes.

— Allons, dit-elle en se levant.

Sandro appela la patronne et paya. Durant tout ce temps elle resta

près de lui, mais le visage obstinément tourné vers la mer. Elle avait les yeux en pleurs et ne pouvait distinguer ni la mer, ni le ciel, ni quoi que ce fût, sinon le brouillard de ses larmes. Dès qu'il eut payé, Sandro, sortit très vite, la précédant hors du restaurant.

Les rues étaient désertes et pleines de soleil ; tous les volets étaient fermés ; sur la place, la radio ne se faisait entendre que dans un seul café, au-dessus des tables vides. Ils traversèrent la place et s'engagèrent dans la ruelle qui menait au couvent.

Ils marchèrent un moment sans rien dire. Puis Sandro :

— Si j'avais su te faire tant de peine, je n'aurais pas dit ça...

Elle répondit aussitôt sans se retourner :

— Ce n'est rien... je suis nerveuse... voilà tout...

Et Sandro se sentit tout ranimé. Ce n'était pas là l'accent de la haine.

Quand ils furent arrivés au couvent, Sandro chercha la clef dans sa poche ; elle attendait, douce et paisible, comme une femme désormais consentante et sachant bien qu'une fois dans la maison elle se livrerait à l'amour. Oui, pensait Sandro, ils allaient monter dans la chambre, s'embrasser longuement, s'étendre tous les deux sur le lit. Il éprouvait un sentiment agréable et poignant de certitude et d'impatience, comme au temps de leurs premiers rendez-vous et de leur bonheur.

Dans le corridor, la porte refermée, il lui dit :

— Cette maison a peut-être bien des désagréments, mais elle est on ne peut plus tranquille... faite exprès pour se reposer.

— Maintenant je vais dormir, répondit-elle, je me sens très fatiguée.

Ils entrèrent dans la chambre et Sandro ferma la porte. Elle alla tout de suite au miroir du lavabo et se scruta avec attention, écartant ses lèvres pour découvrir ses dents.

Sandro aurait voulu se tenir à distance, mais sans savoir comment, il se trouva tout près d'elle, derrière son dos. Il lui demanda :

— Tu es fâchée contre moi ?

— Non, dit-elle distraitement, sans cesser de se regarder dans la glace.

— Je pensais que tu me haïssais.

Elle ne répondit pas ; elle se regardait toujours dans la glace. Par la fenêtre ouverte on voyait la mer scintiller à perte de vue. Du jardin en contre-bas montait, dans le silence du soleil, le caquet d'une poule. Elle dit avec conviction :

— Là, maintenant je dors...

Et elle alla s'étendre sur le lit.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda Sandro, planté au milieu de la pièce, si tu veux, je m'en irai... mais si ça ne t'ennuie pas, je reste.

— Tu peux rester.

Elle s'était allongée sur le dos, un bras sur les yeux. De l'autre main, elle chercha le bord de sa jupe remontée au-dessus du genou et la tira d'un coup sec.

Sandro pensa que l'invite était peu engageante et qu'il ferait mieux

de s'en aller. Au besoin, dans la chambre, à côté. Elle dormirait tranquillement. Peut-être était-elle réellement énervée par le voyage ; quand elle aurait dormi, tout irait bien. Mais tout persuadé qu'il fût de la sagesse de ces dispositions, il ne réussit pas à les rendre effectives. Au contraire, il s'approcha du lit et en prenant garde de ne pas faire de bruit et de ne pas faire bouger le matelas, il s'assit à côté de sa maîtresse. Elle ne dit rien, ne remua pas. Un bras toujours sur les yeux, elle paraissait assoupie. Sandro, toujours attentif à faire le plus doucement possible, tira ses jambes sur le lit et s'étendit sur le dos. Il pensait dormir, lui aussi. C'était doux de dormir ensemble.

La femme eut une respiration plus profonde, une sorte de soupir et se tourna légèrement du côté du mur. Mais Sandro se sentait incapable de rester ainsi couché et immobile auprès de la femme qu'il aimait. Il s'assit et, appuyé sur le coude, le front penché sur elle, la regarda.

Elle ne bougea pas. Elle dormait sans doute et ne l'avait pas vu. Longtemps, Sandro regarda le bras qui lui couvrait les yeux et le peu de son visage qu'il laissait voir. Elle avait un bras dur et fort, presque masculin, mais le poignet était fin, avec des veines bleues visibles sous la peau. Ses yeux étaient cachés, mais on voyait sa bouche, charnue et rouge, comme offerte. Sandro attendit un moment puis, très lentement inclina la tête, approchant ses lèvres des lèvres de son amie, presque jusqu'à les effleurer. Il ne la touchait pas, mais il sentait le souffle de ses narines et l'odeur de son rouge. Il se rendait compte qu'en agissant ainsi il commettait une de ces fautes qu'il s'était justement promis d'éviter ; mais il lui était impossible de se contenir. Finalement, il se pencha sur elle avec décision et appuya les lèvres sur ses lèvres. Il se souvenait qu'en d'autres temps de tels baisers, donnés dans la torpeur des heures chaudes, avaient été rendus dans le demi-sommeil, rendus et prolongés, et qu'ils s'étaient mués en étreintes silencieuses et ferventes.

Mais leurs lèvres s'étaient à peine rencontrées qu'elle se redressa, montrant un visage exaspéré :

— Alors, on ne peut pas rester une minute en paix ?

— Je te regardais et je n'ai pas pu me retenir de te donner un baiser.

— Mais moi, je veux dormir... je suis fatiguée... et puis laisse-moi tranquille avec tes baisers.

— Mais je t'aime...

— Tu as peur que je ne le sache pas ?... Tu me l'as dit assez souvent.

— Je veux te le dire chaque fois que ça me plaît.

— Et moi je veux qu'on me laisse tranquille... tu as compris ?

Ils criaient tous les deux, face à face. Sandro leva la main sur la femme et la souffleta.

C'était la première fois qu'il la frappait ; et elle, c'était probablement la première fois de sa vie qu'on la frappait ; elle se flattait d'avoir tou-

jours été traitée par ses amants avec les plus grands égards. Sandro la vit ouvrir les yeux tout grands, avec une stupeur irritée :

— Cette fois, je m'en vais... Quelle sotte j'ai été de venir.

Elle sauta à terre et se dirigea vers la porte. Sandro la prévint, ferma la porte à clef et mit la clef dans sa poche. Puis, d'une poussée violente, il la rejeta sur le lit. Elle tomba assise, sa tête alla cogner contre le mur.

— Tu ne sortiras pas d'ici, tu as compris ?

— Au secours, s'écria-t-elle.

Sandro vit la fenêtre ouverte et il lui vint à la pensée qu'on pourrait entendre leur altercation. Il alla donc à la fenêtre pour fermer la vitre, mais en même temps le volet de bois tomba et la chambre se trouva plongée dans l'obscurité. Il entendit la femme crier pour la seconde fois « Au secours » et d'une voix épouvantée. Sûrement elle craignait que Sandro ne voulût la tuer.

Cette idée l'exaspéra ; il se jeta sur le lit :

— Tu vas rester ici, tu as compris ?

Il l'avait saisie à la gorge et serrait fortement son cou maigre et nerveux ; mais il l'entendit haleter et tousser, à demi suffoquée, et aussitôt il lâcha sa proie. Ne sachant trop que faire, il retourna à la fenêtre et la rouvrit toute grande. Agenouillée sur le lit, elle s'accrochait d'une main au barreau ; de l'autre elle se frottait le cou. Elle toussait.

— Va-t'en, dit Sandro en ouvrant la porte, va-t'en donc... je ne te retiens pas.

Toujours toussant, elle lui lança un regard incrédule et Sandro espéra un instant qu'elle comprenait qu'elle ne courait aucun danger à rester avec lui. Mais il vit le regard plein de désir qu'elle dirigeait du côté de la porte ouverte et il comprit qu'elle n'hésitait à partir que parce qu'elle avait peur d'être arrêtée de nouveau.

— Va-t-en, dit-il alors, avec un accent de douleur.

Cette fois, il n'eut pas à répéter ce mot. Elle se précipita, sauta du lit et sortit en courant dans le corridor. Sandro l'entendit entrer dans la chambre voisine et fermer la porte à clef.

« Maintenant, pensa-t-il en s'asseyant sur le lit, face à la porte restée ouverte, elle fait sa valise et elle court au bateau. » Il espérait que ce n'était pas vrai, mais les bruits qu'il entendait à travers le mur, bruits de pas hâtifs et de chaises remuées, confirmaient cette supposition. Plusieurs fois il se dit que peut-être il devrait aller lui demander pardon ; mais chaque fois il y renonça, comprenant bien que c'était inutile. Finalement, il entendit la porte de la chambre voisine s'ouvrir tout doucement, avec un craquement léger. C'était son amie qui partait, en prenant soin de ne pas éveiller son attention. Cette précaution injurieuse renouvela sa douleur comme un trait d'hostilité sans remède et sans espoir. Il eut envie de se montrer, de lui dire qu'elle pouvait s'en aller franchement, qu'il ne lèverait pas le petit doigt pour la retenir. Mais il ne bougea pas ; il l'entendit marcher sur la pointe des pieds, dans le corridor. Une autre

porte fut ouverte et refermée si doucement qu'il crut un instant avoir mal entendu. Alors il se décida à aller voir et, sous un jour d'abandon, il vit la chambre ouverte et le corridor désert. Elle était vraiment partie.

Il rentra chez lui et, machinalement, remit son lit en ordre. Puis il sortit sur la terrasse.

Entre les grands rochers rouges couronnés de verdure, la mer brillait sous le soleil d'un éclat éblouissant. Dans le silence du jardin, même les poules se taisaient. On n'entendait plus que le bourdonnement des insectes qui, parmi les herbes brûlées et dans les crevasses du sol aride, jouissaient de l'extrême chaleur.

Sandro, accoudé à la balustrade, se mit à regarder la mer. Derrière lui des volets s'ouvrirent et la fille blonde se montra.

Ayant traversé la galerie, elle posa sur la balustrade ses mains courtes et gonflées et regarda, elle aussi, la mer de ses petits yeux inexpressifs... Elle avait vraiment de splendides cheveux blonds, mais, dans sa robe courte de poupée, son corps plantureux était ridicule. Sandro nota que, sous son regard, elle ne se tournait pas ; placide comme un cheval sous l'étrille de son maître, elle laissait voir qu'elle se savait regardée. Dans la transparence du vêtement, son corps mettait une ombre chaude et obscure.

Un court moment, elle regarda la mer sans cesser de frémir par tous les muscles des flancs et des jambes ; puis elle se tourna vers Sandro et demanda :

— Vous allez vous baigner ?

— J'y suis allé ce matin.

— Moi je me baigne aussi l'après-midi.

— Eh bien ! moi aussi, dit Sandro, je me baignerai cet après-midi.

— Connaissez-vous... (elle nomma une localité de l'île). Moi, je vais toujours me baigner là ; je pars dans un instant...

— Nous pourrions y aller tous les deux, dit Sandro.

Elle lui lança un regard interrogateur, comme si elle avait mal compris :

— Vous voulez venir vous baigner avec moi ?

— Oui.

— Je vais me préparer, dit-elle, tout heureuse. Elle rentra dans sa chambre, montra la tête à la fenêtre pour dire : « Je suis prête dans un instant » et disparut de nouveau.

— Parfait, répondit Sandro. Les mains sur la balustrade, il se remit à contempler la mer. A ce moment, l'horloge de l'église sonna. Sandro compta les coups, pensant au vapeur qui allait partir. Il était trois heures de l'après-midi. Trois heures. Il rentra dans sa chambre et alla s'asseoir sur son lit.

ALBERTO MORAVIA

(TRADUIT DE L'ITALIEN PAR PAUL-HENRI MICHEL)

L'ÉGLISE ET LE COMMUNISME

*Le conflit qui oppose actuellement communistes et catholiques devient chaque jour plus aigu. Nous avons demandé à Monseigneur Pisoni, directeur politique de l'*Italia, *le plus important des journaux catholiques italiens, de bien vouloir exposer à nos lecteurs les données de ce problème fondamental.*

Un soir d'avril 1918, deux prélats se trouvaient réunis à la résidence du cardinal secrétaire d'État, à Rome. Au cours de l'entretien, le cardinal Gasparri signifia au plus âgé de ses hôtes, le savant conservateur de la bibliothèque vaticane, monseigneur Achille Ratti, que le Saint Père désirait le recevoir le lendemain matin, à neuf heures. D'un signe de tête affirmatif, l'illustre bibliothécaire fit savoir qu'il se rendrait, à l'heure dite, auprès de Sa Sainteté.

Grande fut sa surprise, le lendemain matin, lorsque le Souverain Pontife lui demanda de partir pour la Pologne en qualité de visiteur apostolique ; son inexpérience des missions diplomatiques le rendait fort hésitant sur la réponse qu'il convenait de faire, mais l'insistance toute paternelle du pape l'emporta. Muni d'un passeport diplomatique, il partit quelques jours plus tard pour Varsovie. C'est là que, deux années plus tard, devenu nonce apostolique auprès du Gouvernement polonais, il fut le témoin des premières opérations qu'une armée communiste conduisait en territoire européen. Or, la Providence avait arrêté que cet homme, arraché inopinément à ses études, deviendrait le chef suprême de l'Église à la suite de ce bref mais brutal contact avec le plus redoutable adversaire que cette même Église devait rencontrer dès lors, en Europe et dans le monde, le communisme bolchevique.

On ne saurait cependant accuser le pape Pie XI d'avoir précipité sa prise de position officielle à l'égard du communisme. Il ne la fit connaître que dix-sept ans plus tard, par l'encyclique *Divini Redemptoris*. Cette condamnation officielle et définitive du communisme fut suivie d'ailleurs, deux jours plus tard, de celle du nazisme (Encyclique *Mit brennender Sorge*).

Précisons dès maintenant qu'en traitant ici du communisme opposé à l'Église, nous entendons considérer sa doctrine telle qu'elle est formulée dans cet ensemble de théories que les philosophes du parti communiste bolchevique dénomment habituellement le marxisme-léninisme, et que

l'on est convenu d'appeler, de manière plus générale, le matérialisme dialectique des Soviets.

Quelles sont les principales positions anticatholiques de cette doctrine qui se présente aujourd'hui en U.R.S.S. comme un système rigoureusement dogmatique, avec ses textes sacrés, son index, ses anathèmes sans appel contre les déviations idéologiques ?

La première de toutes, la position fondamentale, est purement philosophique. L'Église catholique est l'adversaire du communisme parce qu'elle repose, comme toutes les religions transcendantes, sur une conception dualiste du réel (matière et esprit, âme et corps, économie et morale), dualisme que l'on traduit plus communément par « Spiritualisme chrétien », tandis que le communisme pose à la base de sa « Weltanschauung » un monisme rigoureux de caractère matérialiste.

C'est là qu'il faut placer le point de départ de toutes les oppositions irréductibles qui existent entre l'Église et le communisme. De là dérive l'attitude du communiste orthodoxe qui considère l'Église comme l'organisation la plus nocive édifiée par le monde capitaliste pour maintenir le prolétariat dans une condition d'esclavage, grâce à l'alibi mensonger de la vie future, grâce au mirage infâme d'un spiritualisme inventé pour déterminer les pauvres à l'obéissance.

Lorsque Marx écrit que la religion est l'opium du peuple, lorsque Lénine dit que la conception populaire du Bon Dieu abrutit le peuple, lorsque Staline affirme que le parti ne peut rester neutre en matière de religion et doit mener une propagande acharnée contre tous préjugés religieux, chacun d'eux vise surtout l'Église catholique.

Ne croyons pas qu'après avoir établi cette position de principe, le communisme use à l'égard de l'Église d'une méthode de critique rigoureuse dans l'ordre des idées ; il préfère s'adonner à une polémique facile étayée sur des arguments contradictoires et se réduisant, en fait, à la répétition monotone des thèses bien connues du matérialisme dialectique.

Dès qu'on se plonge dans la copieuse littérature soviétique qui traite de ce sujet, on a l'impression désagréable de rencontrer les pédants commentateurs d'un catéchisme à qui il serait rigoureusement interdit d'exercer leurs facultés de jugement personnelles.

Une remarque s'impose à propos de la littérature communiste consacrée à l'Église : elle revêt deux aspects différents selon qu'elle s'adresse aux intellectuels ou au peuple.

Lorsqu'elle s'adresse aux intellectuels, elle ne dédaigne pas, si le besoin s'en fait sentir, les arguments de la critique rationaliste et positiviste de tradition libérale et bourgeoise, tout en les corsant des pétitions de principe chères aux tenants du matérialisme dialectique.

Toute autre est la polémique communiste contre l'Église destinée aux classes populaires. Elle est d'un ton moins âpre quand les circonstances y invitent. On a pu le constater pendant la guerre et au début de l'après-

guerre. Tandis que la propagande pour intellectuels ne s'interrompt jamais, la propagande populaire est sujette à éclipses. C'est ainsi qu'elle a subitement cessé de se manifester le jour où les organismes de coordination des divers partis communistes (hier, le Komintern, aujourd'hui le Kominform) ont décidé, pour des motifs tactiques, des offensives de « main tendue ». D'autre part, quand on s'adresse au peuple on n'attaque pas, en général, les préceptes religieux et moraux, non plus que la théologie, mais seulement le comportement de l'Église et plus précisément ses soi-disant complicités avec le fascisme et le capitalisme.

Toutes ces attaques sont, du reste, conduites avec une certaine habileté hypocrite destinée à rassurer les masses et à leur laisser croire que le communisme ne s'oppose nullement aux dogmes de l'Église, que, tout au plus, il lui reproche d'empiéter sur le terrain politique et social. Qui n'a pas entendu, au moins une fois, un orateur communiste de troisième zone répéter qu'il était fort possible d'être à la fois parfait communiste et excellent catholique, parce que le parti, laissant à l'Église le soin de s'occuper du Royaume des cieux, n'a souci que des affaires de ce bas monde et s'intéresse moins aux conceptions religieuses de ses membres qu'à l'amélioration de leur standard de vie?

Ce n'est qu'aux ouvriers les plus évolués et les plus conscients, qui militent depuis des années dans les rangs du parti, que l'on expose les textes sacrés de l'antireligion communiste; à eux seuls on enseigne que pour un bon marxiste-léniniste, le « Royaume des cieux doit être laissé aux oiseaux et aux pauvres d'esprit » et que « la lutte contre la religion est la lutte pour le socialisme ». A ceux-là seulement est offerte la possibilité de découvrir, dans les écoles du parti, l'opposition irréductible qui retranche n'importe quelle foi religieuse, et en particulier la foi catholique, du communisme et, par suite, de se convaincre du devoir qui incombe à tout bon communiste de lutter de toutes ses forces, et par tous les moyens dont il dispose, contre toutes les manifestations de la pensée et de la vie de l'Église.

En conséquence, cette attitude d'hostilité idéologique se traduit, dans l'action du parti, par une hostilité pratique, par la lutte et les persécutions contre l'Église qui, en dépit d'apparentes interruptions, n'ont pas cessé depuis la révolution d'octobre.

Quand précisément on leur parle de ces persécutions, les communistes, pour se défendre, invoquent le principe de la liberté de culte reconnu par la constitution de l'U.R.S.S. et les relations existant dans l'Union soviétique entre l'Église orthodoxe et les dirigeants du Kremlin.

Il est hors de doute que Staline, sachant que le sentiment religieux est profondément enraciné dans d'importantes fractions du peuple russe, a essayé pendant la guerre de drainer ce sentiment au profit de l'État bolchevique. Il travaillait ainsi à renforcer le front intérieur et à calmer les légitimes appréhensions de l'opinion publique des pays qui étaient ses alliés contre Hitler. C'est pourquoi il a « res-

suscité » le cadavre de l'Église orthodoxe russe. Mais tous les gens informés peuvent mesurer quel tribut cette Église, privée de toute autonomie et même de toute possibilité de recruter des prêtres, paie à la dictature stalinienne pour se voir accorder le droit d'une apparence d'activité religieuse.

La vérité est que Staline, sans rien sacrifier de ses principes (l'éducation de la jeunesse reste toujours basée sur la haine des religions et l'athéisme militant), est parvenu à faire croire à l'étranger qu'il existe en U.R.S.S. une certaine liberté de culte, alors qu'en réalité il n'a fait que soviétiser les ruines de l'Église russe.

Le patriarche Alexis a été nommé en février 1945 par un synode, mais au premier rang de ce synode figurait un représentant du Gouvernement soviétique qui, dans son discours d'éloges à l'adresse du patriarche défunt, désigna explicitement le patriarche Alexis comme digne successeur du disparu, interdisant ainsi au Saint Synode toute possibilité de libre choix. Tous les nouveaux évêques sont élus par le patriarche et ses subordonnés, et non plus par les fidèles ; de plus, le patriarche et les évêques doivent, pour ces nominations, écouter les conseils autorisés d'un haut fonctionnaire d'État, attaché à la personne de chacun d'eux, et qui est responsable devant l'État des actes de l'Église orthodoxe.

La part active que prend ce fantôme d'Église à la violente campagne de haine menée par le Kremlin contre le Vatican, fournit la preuve la plus évidente de sa docilité absolue à la dictature stalinienne. La réunion à Moscou des délégués de cette Église, à l'occasion du cinquième centenaire du grand schisme d'Occident, au cours de laquelle le Synode s'est déchaîné contre le Vatican, accusé d'être « un centre de provocation, de guerre et de lutte contre la démocratie » et la retentissante intervention du patriarche Nicolas au Congrès des Partisans de la Paix, à Paris, en sont les plus récentes manifestations.

Malgré cette servilité absolue envers le régime soviétique, l'Église russe n'a obtenu la réouverture d'aucune des splendides cathédrales fermées par les Soviets ou transformées en musées antireligieux. Les antiques sanctuaires du Kremlin, la cathédrale Ouspenky, où étaient couronnés les tsars, la cathédrale de l'Archange, la splendide et célèbre église de Sainte-Basile, au bord de la place Rouge, avec sa coupole étincelante de couleurs uniques au monde, sont encore fermées ; le célèbre monastère de Pitchora Lavra, près de Kiew, avec ses extraordinaires catacombes et le grand monastère de Saint-Serge, près de Moscou, qui est une merveille d'architecture, sont toujours des musées.

Ceux qui, en Europe ou ailleurs, proclament malgré tout que la liberté religieuse est respectée en U.R.S.S., disposent d'un autre argument : il y aurait quelques églises catholiques ouvertes aujourd'hui encore en Russie.

En réalité, il s'agit seulement, pour l'ensemble du territoire soviétique, de trois églises : l'église Saint-Louis des Français, à Moscou,

ouverte actuellement aux vingt mille catholiques d'origine polono-balte qui vivent dans l'énorme capitale ; l'église Notre-Dame de France, à Léningrad, desservie jusqu'en 1941 seulement par un dominicain ; et, enfin, une autre église française, à Odessa, dédiée à Saint-Pierre, et qui n'a été desservie que pendant quelques mois, après la guerre, par un assomptionniste français, venu de Roumanie, lequel a dû changer de résidence pour aller faire un nouveau travail en Sibérie.

Telle est la vérité sur la situation de l'Église catholique en Russie. En fait, il n'y a plus tolérance aujourd'hui qu'en faveur de l'église Saint-Louis de Moscou, réservée pratiquement au corps diplomatique et à quelques particuliers intrépides. Cette église a été l'objet d'une publicité, montée de toutes pièces, à l'occasion de la conférence des ministres des Affaires étrangères, à Pâques 1947. Le général Marshall, accompagné du général Bedell Smith, Monsieur et Madame Bidault et le général Catroux y entendirent la messe.

Saint-Louis de Moscou est situé face à la Lubianka, le fameux siège du N.K.V.D. où sont enfermés des milliers de détenus politiques. De ce poste d'observation, des policiers et des espions en civil contrôlent la vie de l'église et le fait d'y entrer constitue, semble-t-il, pour un citoyen soviétique, un acte de véritable héroïsme [1].

Le sort qu'on fait à l'Église dans les pays où se sont établis, avec l'appui soviétique, des régimes communistes, n'est certes pas meilleur. Il serait trop long de peindre l'agonie tragique de l'Église dans les pays baltes, où le clergé a été éliminé par les procédés les plus brutaux : déportation en Sibérie ou condamnation à mort des prêtres, au nombre desquels on compte, en février 1946, l'évêque de Telsiai ; en décembre de la même année, son auxiliaire, monseigneur Ramanauskas ; peu après, l'archevêque de Wilna, monseigneur Reijnis ; l'évêque de Kasiadoris, monseigneur Matulionis ; les évêques Labukas, Pukis Olsauskas, et bien d'autres.

Ne parlons pas de la Hongrie : le souvenir de l'ignominieux procès intenté au cardinal Mindszenty est encore trop récent. Passons sur l'Église catholique de Yougoslavie, avec ses prêtres tués et emprisonnés, au premier rang desquels figure monseigneur Stepinach, réduit aujourd'hui à la condition de forçat. Mais nous ne pouvons pas taire les persécutions identiques dont la Roumanie, la Bulgarie et l'Albanie sont le théâtre ; et cette situation s'est étendue depuis quelques mois à la Pologne et à la Tchécoslovaquie. (On sait de quelles persécutions Monseigneur Beran est actuellement l'objet.)

Face à cette position idéologique et pratique du communisme, comment l'Église catholique réagit-elle ?

1. Au moment où nous corrigeons ces épreuves, nous apprenons que l'église Saint-Louis des Français a été fermée par le Gouvernement. Il ne reste donc plus en U.R.S.S. aucune église catholique ouverte au culte.

Sur le plan théorique, elle affirme à son tour[1] l'opposition inconciliable du catholicisme et du communisme ; par ses principes, son but, les moyens employés pour atteindre ce but, le communisme soviétique, comme d'ailleurs toutes les autres formes de communisme marxiste, est incompatible avec le catholicisme.

Antireligieux par nature, il s'oppose au christianisme et particulièrement au catholicisme « comme les ténèbres à la lumière », « comme la mort à la vie » ; il est « intrinsèquement pervers ». Sous sa forme marxiste, le communisme s'affirme essentiellement matérialiste et nie « l'esprit » sous toutes ses formes : il n'admet ni l'existence de Dieu, ni celle de l'âme.

Le catholicisme, au contraire, est essentiellement spiritualiste. Aussi les deux doctrines s'affrontent-elles avec force. Au reste, ne sommes-nous pas déjà entrés dans une phase nouvelle de l'histoire, dans laquelle les guerres ne sont plus des conflits nationaux, mais des luttes idéologiques entre les adhérents de mystiques opposées, ou encore des combats fratricides au sein d'une même nation ?

En tous points du monde, on voit se heurter deux conceptions de vie : une conception chrétienne et une conception communiste. Leurs principes n'embrassent pas seulement la vie individuelle, mais également la vie familiale, sociale, nationale, internationale et économique.

Dans tous les secteurs de la vie moderne, l'Église mène contre le communisme bolchevique un combat gigantesque, qui dure dejà depuis plusieurs dizaines d'années, mais qui s'intensifie encore de nos jours.

Sur le plan individuel, l'Église met l'accent, non seulement sur les données du destin spirituel de l'homme, mais aussi sur le problème de la liberté : c'est même cette lutte infatigable pour la défense des valeurs éternelles de la liberté qui lui attire, dans le sévère corps à corps où elle est engagée avec le communisme, les sympathies de certains courants de pensée qui s'opposaient à elle dans le passé.

Ceux qui ont suivi de près les derniers épisodes de la lutte anticommuniste menée par l'Église savent combien il est troublant, pour un homme de la vieille génération des libre-penseurs et des anticléricaux, de constater que l'Église est souvent le dernier défenseur de la liberté, alors que tous les autres sont anéantis, qu'elle reste le seul rempart sérieux des principes démocratiques de l'Occident dans les pays où toutes les institutions et toutes les garanties de la démocratie ont été supprimées.

Pour ce qui est des problèmes de l'État et de la famille, l'Église sait que, dans le monde actuel, le concept traditionnel de l'État moderne, tel qu'il s'était cristallisé à la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire celui d'un État autonome dans les domaines politiques, économiques et militaires, capable de vivre et de se défendre seul, tend à disparaître.

1. « Depuis que ces lignes ont été écrites, l'affirmation est devenue plus nette que jamais. Le Souverain Pontife a formellement condamné toute collusion entre le catholicisme et le communisme. »

Deux États seulement le réalisent pleinement aujourd'hui : l'Amérique et la Russie. Si la force de cohésion des autres États se relâchait, si les familles qui y vivent se trouvaient livrées à elles-mêmes, menacées de glisser sous la tutelle d'organisations de masses à caractère international, les plus graves périls menaceraient l'avenir de notre génération.

Ce souci du salut de la famille, élément indispensable à l'édification d'un monde libre et ordonné selon les principes chrétiens, est la préoccupation majeure du Souverain Pontife actuel, Pie XII. S'adressant récemment aux délégués de l'Union Occidentale, venus à Rome pour leur congrès, il a abordé ce sujet en termes inspirés.

Mais c'est surtout sur le terrain social que le choc des idées et de l'action entre l'Église et le communisme est le plus aigu et le plus âpre.

A la lutte des classes, dogme fondamental de la sociologie communiste, l'Église oppose son travail persévérant de rapprochement des classes. Tâche ingrate que d'introduire le catholicisme, à la fois dans les organisations patronales et dans les syndicats ouvriers! Mais ne serait-il pas déplorable que personne n'osât parler, sans souci des popularités faciles et éphémères, de sacrifices aux riches et aux pauvres, de justice aux patrons, d'honnêteté aux ouvriers, de charité à tous? Au fond, l'idéal social de l'Église, clairement affirmé dans les encycliques de Léon XIII et de Pie XI, et dans les derniers messages de Pie XII, est celui d'une société où seront satisfaites, aussi bien les exigences de la personne et de la liberté individuelle que celles de la justice et du bien commun, d'une société animée par la force surnaturelle de la charité poussant les personnes, les classes, les nations à s'élever vers leurs « fins », telles que l'Évangile n'a cessé de les définir depuis deux mille ans. L'Église combat pour cet aspect de la solidarité chrétienne de la société, et elle a la certitude que c'est la seule manière d'éliminer la menace communiste. Par ailleurs, elle revendique comme siennes les exigences de justice et de solidarité que le communisme prétend tirer du marxisme mais qu'il a héritées, en fait, du christianisme.

Depuis vingt siècles, elle affirme quelques profondes vérités humaines, conséquences de la Révélation divine qu'elle a l'honneur de transmettre à l'humanité.

Si le monde ne veut pas s'écrouler sur l'énorme bûcher de haine du Moloch communiste, il ne lui reste qu'à saisir l'étendard de charité et de solidarité de l'Église du Christ qui, pour le bien de notre civilisation, est aussi l'étendard de la liberté et de la justice.

ERNESTO PISONI

LA DAME DE CŒUR

VIII

Ce fut avec soulagement que je retrouvai Paris et ma vie à bâtons rompus dans l'intimité de l'être dont j'aimais à suivre les caprices.

A peine me fus-je retrempé dans la présence de Frédéric qu'elle agit à la manière d'un exorcisme sur l'inquiet malaise que j'avais rapporté de mon voyage.

— Tu sais, lui confiai-je, je suis allé la voir, l'Irréductible.

Je n'en dis pas plus long, ne voulant pas ranimer le souvenir de propos que la confidence au sujet de Martine avait clos lugubrement, mais je tenais à mettre Frédéric au courant de cette démarche que j'avais tue auparavant, car je savais que, tout en m'en sachant gré, il affecterait une indifférence à son sujet qui m'aiderait à minimiser l'impression que j'en avais gardée.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES : Frédéric, un antiquaire parisien, égoïste et fort occupé de ses plaisirs, a épousé Charlotte, la jeune châtelaine de Villereux, femme sensible et austère à la fois, dont il s'est lassé après quelques mois de mariage. La vie de ces deux êtres nous est contée par un certain Antoine qui porte un intérêt plus qu'amical à la sœur de Charlotte, Martine — jeune fille parée d'un assez étrange attrait poétique qui depuis quelques années vit dans un sanatorium. Au moment où commence le présent récit, Antoine vient de faire une vaine tentative auprès de Charlotte pour la déterminer au divorce.

Il ne me posa en effet aucune question et murmura en haussant les épaules :

— Libre à toi si tu veux aussi t'embarquer sur cette galère. Pour moi je commence enfin à ne plus m'en croire prisonnier.

Disait-il vrai ? Le fait est que, par la suite, il me parla de moins en moins de Charlotte, et qu'il parut s'affranchir du sentiment de cette présence qui l'avait secrètement rongé. Peut-être du reste n'y avait-il plus rien à détruire en lui ? Je remarquai vers ce temps-là, sur son visage, deux plis qui soulignaient la commissure des lèvres, et qui lui donnaient, lorsqu'il ne parlait pas, une expression dure et amère, tandis qu'une pâle meurtrissure s'étendant sous ses yeux les rendait plus pâles encore. Il m'arrivait de plaisanter avec lui de ce que j'appelais cette palette de la débauche qui, tout à fait inopinément sur cette figure d'homme, mettait ces « Colchiques, couleur de cerne et de lilas ».

Les femmes, du reste, ne savaient pas reconnaître, comme il le fallait, l'étrangeté de ce détail et se contentaient de dire : « Cet homme a des yeux vraiment inquiétants ».

Non pas en marge, mais toujours sur le même plan que ses plaisirs, Frédéric continuait de mener ses affaires ; mais les quelques déplacements qu'il devait effectuer ne lui apportaient aucun apaisement moral, car il transportait partout avec lui les exigences propres à son univers et rien n'interrompait le cours de ses habitudes.

Les semaines passèrent cependant sans qu'il retournât à Villereux et, de mon côté, j'évitai de m'y reporter en esprit ; j'avais trop bien pris conscience de ce qui le séparait de notre mode de vie et murai, je ne sais où en moi-même, le sentiment que quelqu'un, ou quelque chose, continuait d'attendre là-bas.

Le printemps revint ; les premières touches de couleur s'essayèrent de nouveau aux arbres, puis ce fut la fraîche coulée verte le long des avenues, la profusion aérienne d'où émergeaient les pièces enluminées et rigides, pour arbres de Noël, des fleurs de marronnier.

Je recommençai de me sentir à l'étroit dans la ville. J'étais plus fatigué, plus las, moralement, que les autres années et en même temps l'aridité, ou la pauvreté intérieure à laquelle j'étais parvenu, m'était comme une garantie que je ne permettrais plus à mon imagination de se livrer à des songeries inutiles. Je liquidai quelques affaires qui me retenaient à Paris et, au début de mai, me trouvai prêt à m'octroyer un ou deux mois de repos dans cette Métairie où je ne m'étais pas senti le courage de m'arrêter lors de mon dernier passage dans la Nièvre.

Frédéric de son côté, prenant prétexte de nouvelles fouilles commencées dans la vallée du Haut-Nil, décida de se rendre pour quelques semaines en Egypte.

Avant de quitter l'Europe, il estima bon de mettre Charlotte au courant de certaines de ses affaires ; le fait que je me rendisse moi-même dans le voisinage de Villereux et qu'il pût avoir recours à moi dans le cas

où les vingt-quatre heures qu'il comptait y passer lui paraîtraient d'un trop grand ennui, contribua à lui rendre ce projet supportable.

Peut-être éprouvait-il une certaine curiosité à revoir Charlotte après ces trois mois passés sans qu'il l'eût gratifiée d'aucune visite. Aux quelques mots qui lui échappaient, je jugeais que la malheureuse allait se retrouver aux prises avec la cruelle ironie de celui qui s'était instauré son tourmenteur.

Nous partîmes par une de ces après-midi où le beau temps est encore si léger, si frémissant de brises qu'il semble frétiller comme un poisson dans un ruisseau d'argent fugace. Assis dans la voiture, à côté de Frédéric, je me sentais parfaitement indifférent à tout ce qui ne me concernait pas directement et cette impression, d'ordre presque physique, était extrêmement agréable. Je ne me demandais même pas quels allaient être mes rapports avec Charlotte. Charlotte, et les pâles couleurs de sa vie, je les avais repoussées dans le royaume des Ombres ; c'était en ombre que Frédéric et moi, habitants de la lumière, allions désormais la traiter.

Cette mentalité fanfaronne que j'expérimentais pour la première fois à l'égard de Villereux, c'était à Frédéric aussi que je la devais. Sa dureté avait fini par influer sur ma malencontreuse tendance à la sentimentalité, et je reniais avec une sorte de délice ce qui avait fait l'enchantement de tant de mes années.

J'allais goûter le repos de la campagne et, certes, il était possible que mes pas me conduisissent jusque dans les salons de Charlotte (je ne doutais pas qu'elle acceptât désormais de me recevoir, et cela chaque fois qu'il me plairait), mais il ne fallait pas qu'elle se crût pour autant autorisée à exercer la moindre mainmise sur moi. Je n'étais même plus solidaire de Frédéric. Frédéric parti, une nouvelle phase de vie allait commencer pour lui et pour moi.

Le soir commençait de tomber comme nous touchions au but de notre voyage, un soir qui durerait longtemps, avec un soleil qui s'abaisserait sans hâte dans un ciel s'enflammant graduellement derrière les collines, un de ces soirs où l'on sent déjà que l'été s'installe. Frédéric fit un détour afin de me laisser déposer ma valise à la Métairie. Il désirait me voir passer la soirée à Villereux. Parvenus devant la grille du château et la trouvant fermée à clef, car Frédéric à son habitude n'avait pas prévenu de son arrivée, nous laissâmes la voiture sur la route et pénétrâmes par une petite porte dans la propriété.

Je me rappelle cet instant où l'air soyeux glissait sur nos visages, tandis que nous coupions par la pelouse plantée en verger pour atteindre le perron.

— Elle est royalement belle, ta maison, dans cette lumière de feu, dis-je, ralentissant le pas. Je lui trouve toujours cet air de préparation et de prélude. Elle a quelque chose de musical, c'est comme un motif essentiel qui s'avance, d'abord présenté par les flûtes.

— Mais qui devrait être repris et développé par tout l'orchestre, rétorqua Frédéric, qui s'arrêta brusquement pensif. C'est l'accompagnement qui manquera toujours en ce lieu, pour sa damnation et la mienne!

Il sourit et nous continuâmes d'avancer. Peut-être, de même que moi, avait-il éprouvé la douceur de cette soirée et le curieux pouvoir de détachement qu'elle nous apportait.

J'ai acquis aujourd'hui la certitude que cet instant fut celui d'un pressentiment, une de ces haltes réservées à l'âme avant qu'elle ne soit précipitée dans le courant de passion qui fait suite ordinairement à la belle nappe étale de la tranquillité. Et je suis sûr que Frédéric, lui aussi, fut averti et touché.

Montant les marches du perron, je remarquai que les plaques de mousse avaient reparu et que, tout en haut, une ancolie blanche érigeait comme l'année précédente le souple diadème de ses pétales en cornets.

Frédéric arriva le premier à la porte-fenêtre qui était fermée. Je le vis abaisser la poignée, mais il suspendit son geste et resta immobile. D'un bond, je le rejoignis.

Derrière la vitre, tout au fond de la pièce, se détachant sur la pourpre lumière des murs, il y avait quelqu'un, parfaitement immobile aussi, et qui nous regardait. Le choc de la surprise me fit battre le cœur. Cette tête blonde qui se dressait très droite, portée par un cou fragile, et ces yeux dont je me rappelais soudain qu'ils étaient de la couleur de l'iris, je les reconnaissais. Et le désarroi continuait de grandir en moi, me révélant combien j'avais réussi à escamoter la conversation que j'avais eue avec Charlotte, puisque cette présence, au fond toute naturelle, me saisissait à ce point.

La poignée acheva de s'abaisser sous la main de Frédéric et il entra; je demeurai debout dans l'embrasure, de l'autre côté d'une ligne idéale qui me séparait soudain du théâtre où se jouait une action, à laquelle je pouvais assister mais sans y prendre aucune part.

Ce fut la voix de Frédéric qui s'éleva la première; elle était encore telle que je pouvais m'y attendre, c'est-à-dire bourrue et mécontente lorsqu'elle demanda :

— Qui êtes-vous?

— Qui voulez-vous que je sois? Je suis Martine.

— Et moi, à votre avis, qui suis-je? questionna encore Frédéric, avançant toujours.

— Vous, vous êtes Frédéric, prononça fermement Martine. Vous êtes celui qui avez déclaré à Charlotte : « J'espère que votre sœur va bientôt se décider à vivre ou à mourir. » Et encore : « Je partirais si je devais la rencontrer ici, car je déteste les malades. »

Frédéric eut un rire léger :

— Vous êtes d'une perspicacité gênante. Pourquoi restez-vous donc devant moi, au lieu de disparaître comme j'en avais exprimé le désir?

Je savais que Frédéric s'amusait. Et le visage qui le regardait s'amusait aussi ; une expression de malice l'éclairait maintenant complètement.

— Parce que vous ne me connaissiez pas quand vous avez dit ces mots. Il n'y a aucun rapport entre celle que vous ne vous représentiez même pas et celle que je suis. Du reste, les défenses ne me concernent plus ; je ne puis aller bien loin, mais j'entends que dans mon petit rayon d'action ma liberté s'exerce désormais sans portes ni serrures.

Elle avait des joues bien douces et ces joues, je les voyais creusées par les deux légères fossettes d'un sourire.

— Faites-vous allusion à la transparence de votre teint ? questionna Frédéric, tout à fait inopinément.

Martine inclina la tête.

— Pourquoi donc ne vous asseyez-vous pas ? demanda-t-il encore d'une façon abrupte.

Et il se laissa tomber dans un grand fauteuil auprès de la cheminée. Ainsi n'eût-il plus vu Martine que de profil si elle n'avait légèrement tourné la tête.

Elle eut une petite moue.

— J'aime rester debout parce que je me tiens toujours prête à comparaître ou à affronter le peu qui vient à moi. Quand je dis « peu », je suis injuste ce soir, car le couchant m'a enfin apporté quelque chose d'assez exceptionnel, et c'est le moment ou jamais de rester debout.

Frédéric lui lança un regard pénétrant, puis il se détourna et je l'entendis prononcer ces paroles déconcertantes :

— N'allez pas trop vite. Nous avons le temps. Dites-moi d'abord ce que vous faisiez appuyée contre le mur, comme un lézard de crépon bleu. Car naturellement, ajouta-t-il avec humeur, Charlotte vous habille d'une façon déplorable.

— C'est ici, à cette place qu'on jouit le plus longtemps du soleil, répondit Martine. Mais laissez-moi vous dire que vous vous trompez au sujet de ma robe. Une petite poignée de jours, ça ne fait plus que des dimanches, n'est-ce pas ? Alors je porte toujours ce que j'ai de plus beau.

— Taisez-vous ! jeta Frédéric d'une voix rapide. Vous savez que je ne veux pas que vous parliez ainsi.

— Il faudra vous habituer à ce que ces mots signifient, répliqua Martine, d'une voix soudain mal accordée de petite fille. Il a bien fallu que je me fasse, moi, à la réalité qui subsiste, même lorsque je garde le silence !

Ce fut à cet instant seulement que je perçus ce que notre réunion avait d'insolite. Intacte me revenait l'impression curieuse que m'avait causée Martine, quatre années auparavant. Une grande économie de gestes, jointe à une grande animation du visage, quelque chose d'enfantin, et en même temps quelque chose d'aucun âge, voilà ce qui la caractéri-

sait, ainsi que ce semis de taches de rousseur sur le haut des joues, non point rousses mais bistres, qui donnait à ses yeux leur couleur si particulière.

J'étais averti, comme je l'avais été jadis, que le monde dans lequel elle évoluait me demeurerait inaccessible, mais le pouvoir qu'elle avait en quelque sorte de transposer le réel me procurait encore une émotion à la foie ténue et essentielle.

C'était bien la même Martine, à peine plus grande dans sa robe d'un tissu bleu gaufré pour carte postale naïve, que celle que j'avais vue s'éloigner dans le bois de hêtres, un certain printemps ; mais la menace suspendue au-dessus d'elle l'avait mûrie, et l'ambiguïté s'était encore accrue de ce qu'à dix-huit ans il était aussi impossible que par le passé de la considérer comme une jeune fille, une femme, ou une enfant.

Ce n'était pas cela cependant qui suffisait à créer l'étrangeté de notre situation, mais la réaction de Frédéric qui semblait s'être mis d'emblée à l'unisson du langage, comme chiffré, de Martine et cette gaîté que je les voyais tous les deux échanger sans que je me sentisse autorisé à y participer. Martine m'apercevait certainement, toujours debout auprès de la porte-fenêtre, et Frédéric aussi, qui parfois promenait vaguement ses regards autour de lui ; mais l'un et l'autre étaient murés derrière une paroi sans ouvertures sur l'extérieur, tout occupés par leur curieux dialogue.

Dans ce dialogue, il semblait bien que ce fût Œdipe qui posât les questions au puéril sphinx en robe claire, Œdipe, un instant silencieux, mais dont m'était perceptible l'effort de ne pas prononcer une phrase qui permît à un immatériel péril de prendre forme. Cependant, la question montait irrésistiblement à ses lèvres et, à la fin, il la formula tout en se détournant complètement dans le fauteuil comme s'il eût voulu se tenir hors d'atteinte de la réponse.

— Pourquoi me regardez-vous avec tant d'application ?

Martine ne cilla pas ; c'était vrai qu'elle ne l'avait pas quitté des yeux depuis qu'il était entré.

— Parce que vous avez tout à fait un visage pour lequel on serait heureux de mourir à dix-huit ans. Est-ce qu'on ne vous l'a jamais dit ? questionna-t-elle à son tour, d'une voix claire, redevenue parfaitement assurée.

La phrase, à peine prononcée, je vis qu'elle atteignait directement Frédéric.

— Est-ce qu'on ne vous l'a jamais dit ? répéta Martine, comme il restait silencieux.

Alors, Frédéric releva la tête et la malice tranquille dont Martine s'enveloppait parut aussi dans ses yeux :

— Non, répondit-il, en tous cas jamais de cette manière ; ou bien c'était moi qui n'écoutais pas.

— Et je sais pourquoi maintenant, reprit-elle avec lenteur, c'est qu'il est à la fois présent et absent comme une eau dans un bassin tranquille, dont on voudrait boire parce qu'elle contient tout le reflet des arbres. On la prend dans le creux des mains, mais on sait bien qu'elle ne parviendra pas jusqu'à vos lèvres ; alors, puisqu'on ne voulait qu'elle, le reste devient inutile. Oui, vous avez un visage pour lequel il doit être agréable de mourir. Dans mon cas, malheureusement, je n'ai pas beaucoup de mérite et c'est vous qui me comblez. Désormais, je n'aurai plus de regret d'être devenue étrangère, ni que la maison et le parc de mon enfance ne soient plus les mêmes, occupés qu'ils sont à m'évincer inexorablement. Vous aidez à faire lâcher toutes les prises et je vous en remercie, car en tout cas le mur était lisse et il n'y avait rien à quoi se tenir.

— Comprenez-vous exactement de quoi vous parlez? interrompit brusquement Frédéric.

Tout cela me semblait maintenant une pièce à laquelle j'aurais déjà assisté, bien qu'elle s'échafaudât, réplique par réplique devant moi ; ma surprise était tombée et toutes les phrases revêtaient un caractère de nécessité.

— Je l'espère, répondit Martine. Je voudrais parler avec la seule légèreté tolérable de ce qui pourrait être insupportablement grave.

Alors Frédéric éclata de rire, et malgré cette impression que leurs paroles et leurs gestes ne m'étaient pas imprévus, je ressentis pourtant de l'étonnement, car je l'entendis s'adresser à Martine sur le ton qu'il aurait dû prendre pour obtenir un simple renseignement.

— Ne trouvez-vous pas étrange, demanda-t-il, qu'après avoir visité tant de pays, m'être approché de tant de visages si épouvantablement semblables, il suffise que je pousse chez moi une simple porte pour que je me trouve face à face avec le seul visage qui ait peut-être le pouvoir de me briser le cœur?

Martine resta silencieuse.

— Ne trouvez-vous pas cette aventure parfaitement dérisoire? reprit-il. Et encore, vous, vous savez ce que vous comptez faire de moi, tandis que moi je ne sais pas du tout ce que je puis faire de vous.

— Pendant longtemps je m'en suis voulu de me réjouir sans cesse de choses qui ne venaient pas, répondit Martine ; et puis un jour j'ai compris qu'il valait mieux se réjouir, quitte à être déçu, que de ne pas se réjouir du tout. Naturellement, c'est un sentiment assez triste, mais où serait l'intensité sans cette tristesse? Peut-être que vous aussi, vous aimerez bientôt cet accomplissement de vous-même dans ce que vous ne pourrez obtenir.

Elle le regardait avec un intérêt qui me remettait bizarrement en mémoire, par son opposition, le regard de déception qu'elle avait eu pour moi dans la forêt, accompagné de cette phrase qui m'avait vexé alors : « C'est dommage que ce ne soit que vous! » Et, inexplicablement, je compris que devait cesser le chant alterné qui sortait de leur bouche, pour

lequel je venais tout à coup de trouver une explication qui me rassurait, Dieu sait pourquoi!

« Bizarre effet de la foudre! songeai-je; je suis tout simplement en train d'assister à ce que l'on appelle un coup de foudre. »

Parce que je croyais avoir découvert le sens caché de cette scène, je me sentais soulagé.

Au moment où je posai le pied sur le parquet pour tenter de franchir la distance, tout intérieure, qui me séparait d'eux, j'entendis un pas dans le salon qu'une large baie faisait communiquer avec celui où nous nous trouvions. Charlotte surgit par cette baie et je vis alors que Martine me regardait. Durant un de ces instants étranges, où l'on ne mesure plus l'écoulement des choses, il me parut qu'elle me fixait peut-être depuis longtemps. Son regard m'était si familier qu'il pouvait aussi bien être posé sur moi depuis des années; en tout cas, et c'était cela qui contribuait à me donner une notion vacillante de ce qui m'entourait, il n'était plus celui de la forêt, mais amical et confiant, comme si nous nous étions rencontrés bien des fois au cours de notre mutuelle absence.

— Je suis contente de vous revoir, dit-elle, et le premier geste que je lui vis faire fut de me tendre la main.

Charlotte, j'en suis certain, n'entendit que ces mots; elle ne sut pas qu'elle et moi venions d'interrompre le déroulement d'une fantasmagorie; mais j'éprouvai confusément l'utilité de mon intervention, car Martine avait accommodé sa vision sur moi juste à temps. Charlotte était maintenant auprès d'elle. Son visage reflétait l'inquiétude et la plus vive consternation. Ne pouvait-elle pas tout présumer de la colère de Frédéric? Quels mots méchants avait-il déjà pu proférer!

— Que fais-tu dans cette pièce, Martine? demanda-t-elle d'une voix précipitée, et l'entourant de ses bras elle tenta de l'attirer vers la porte, avant même d'affronter le regard de Frédéric.

« Que de lieux lui sont interdits! » pensai-je, me souvenant encore de la scène de la forêt. Et comme jadis, je vis la créature à laquelle Charlotte s'adressait se tasser légèrement sur elle-même, perdre, eût-on dit, de son volume, sous l'effet de ce qui était peut-être de la crainte. Mais ce réflexe ne dura qu'un instant et Martine, se redressant au contraire, se libéra doucement des bras de sa sœur.

— Je vais très bien, Charlotte, prononça-t-elle d'une voix ferme. Laisse-moi demeurer ici.

La voix de Frédéric s'éleva alors impérieuse et coupante :

— Pourquoi diable lui interdiriez-vous les lieux où elle se plaît? s'exclama alors Frédéric et pourquoi voulez-vous la faire regagner les chambres les plus tristes de la maison? Elle ne va pas se briser comme verre parce qu'elle foule ces parquets où vous aimeriez à ne voir personne!

Quelque chose se détendit dans l'attitude contrainte de Charlotte et le rouge d'une émotion joyeuse monta à ses joues devant cette réac-

tion inespérée de Frédéric. Elle était si abasourdie qu'elle put tout juste balbutier :

— Si c'est comme cela que vous le prenez, Frédéric, naturellement tout est très bien.

Et enfin elle s'accorda de le regarder.

— Je pars demain, dit-il négligemment, et suis venu vous entretenir de certaines dispositions que vous pourriez avoir à prendre durant mon absence. Mais faites d'abord servir le dîner car le voyage nous a affamés.

C'est ainsi que, parfaitement claire, commença notre soirée. Charlotte voulut d'abord que Martine montât se reposer et prît son repas couchée comme à l'habitude, mais Martine assura que de se trouver en compagnie lui faisait du bien et Frédéric demanda avec enjouement si Charlotte entendait faire mourir sa sœur d'ennui. Ne comprenait-elle pas que c'était d'ennui tout bonnement qu'elle dépérissait?

Martine dîna donc avec nous. Elle parla peu, mais ses yeux, dans l'attention qu'elle prêtait à nos propos, avaient une expression contente. Frédéric fut l'hôte qu'il pouvait être quand il n'estimait pas ses interlocuteurs trop indignes de l'entendre. Il voulut bien exposer le but et l'intérêt du voyage qu'il entreprenait en Égypte. Tout en lui semblait calme et détendu, et il en résultait une impression de sécurité qu'on goûtait bien rarement auprès de lui. Je me doutais que la présence de Martine était à l'origine de cette humeur apaisée. Martine avait une cocasserie et un don de l'image qui devaient alerter une oreille aussi accordée à certaines résonances que celle de Frédéric. Dépourvue de ce conformisme qui pouvait irriter chez Charlotte, elle offrait, sous un aspect d'écolière, et avec un naturel qui pouvait presque sembler maniéré, une réelle maturité d'esprit. Une simple répartie, une boutade avaient parfois le pouvoir de mettre Frédéric dans des dispositions favorables. Je voyais bien maintenant qu'il continuait de s'amuser et que le déroulement du dîner ne lui était pas à charge. Martine suffisait à dissiper l'ennui qui émanait de Villereux et de Charlotte. Les paroles qu'elle avait prononcées tout à l'heure — et que je jugeais, moi, assez emphatiques — sauvées seulement par l'expression sans cesse modifiée des yeux, seule mobilité que se permît ce visage, lui avaient paru suffisamment saugrenues pour qu'il eût trouvé amusant de s'adapter à elles momentanément. Qu'étais-je allé chercher d'autre? Quelle fausse interprétation avais-je donné de la scène de tout à l'heure? Comment avais-je pu oublier que Martine était une malade? Ses joues d'ange sonneur de buccin, elles étaient non seulement pâles, mais encore d'une finesse de grain qui les rendait comme impalpables; et quant au reflet n cré de ses paupières, il n'était pas non plus d'un trop bon indice. Frédéric avait senti tout l'éphémère répandu sur ce jeune être et il en avait été touché. C'est pourquoi il lui témoignait en cette veille de départ, où il était déjà tout entier tourné vers ses prochaines actions, un peu de

sollicitude, et même d'admiration pour cet enfantillage dont elle avait fait un mode de courage.

Une des formes de la générosité de Frédéric se manifestait en ce moment, d'autant plus belle qu'elle était pure de toute pitié. Ce n'était pas une protection qu'il étendait sur Martine, ni une connivence qu'il lui proposait, c'était tout simplement une sympathie loyale qu'il lui offrait par sa manière d'être, et Martine l'acceptait avec une simplicité qui prouvait qu'elle n'avait jamais douté que ses rapports avec Frédéric eussent pu être différents. Depuis le moment où elle m'avait tendu la main, son regard n'avait plus cessé d'être déchiffrable, distribué à chacun avec la même présence. Elle était heureuse, sans arrière-pensée, mais il était visible qu'elle ne désirait pas à tout cela quelque prolongement impossible : ces quelques heures restant pour elle un simple intermède dans la vie sévère de Villereux.

Charlotte, elle aussi, s'abandonnait au plaisir que lui causait cette soirée. Elle avait tremblé pour Martine, tremblé pour le nouveau désastre que sa venue introduirait dans ses relations avec Frédéric ; et voilà que sa fragile et pensive petite fille avait trouvé grâce aux yeux de l'impitoyable ! Elle avait donc eu raison de ne pas désespérer de lui complètement, puisqu'il était capable de pitié. Je savais qu'elle portait au compte de la pitié la mansuétude de Frédéric, et j'admirais encore une fois combien elle se trompait inlassablement sur cet être avec lequel elle eût voulu pourtant se trouver dans la plus étroite intimité. Je la sentais se féliciter de la venue de Frédéric, des conseils pertinents qu'il lui avait donnés et auxquels elle allait réfléchir. Il se pouvait, en effet, que le trop grand isolement dans lequel elle maintenait Martine précipitât le cours de sa maladie. Oui, je la sentais accueillir de nouveaux thèmes de pensée et lorsque Frédéric, au moment où nous sortions de table, lui dit en arrêtant sur elle son regard :

— Vous avouerez que le simple bruit de nos voix a distrait et stimulé Martine.

Charlotte en convint de bonne foi.

— Je vois à son visage, dit-elle, qu'un peu de changement lui a fait du bien.

Quelques instants plus tard, avant que Martine regagnât sa chambre, Frédéric revint encore à la charge.

S'adressant toujours à Charlotte, mais avec un coup d'œil sur moi, par lequel il comptait bien m'alerter jusqu'au fond de l'être :

— Vous me feriez plaisir, prononça-t-il d'une voix ferme, si vous usiez à l'avenir du viatique de la présence de mon ami, chaque fois qu'il voudra bien vous l'accorder. J'aurai ainsi quelques chances de ne pas vous retrouver toutes deux complètement momifiées à mon retour.

Je m'inclinai, empli d'un brusque zèle.

Lorsque je me redressai, je compris au regard que les deux sœurs posaient maintenant sur moi, que l'une me considérait désormais comme

l'envoyé, le messager du maître, auquel on doit toujours réserver une place au foyer, et que l'autre venait de me faire l'honneur redoutable de m'introduire dans cette perspective privilégiée, au bout de laquelle il lui semblait toujours que se laissait vaguement entr'apercevoir cette forme inaccessible, chargée de signes indéchiffrables qu'elle appelait précisément : la vie.

***

Certes, c'était quelque chose d'assez exceptionnel que Martine entendait par là!

Dès le lendemain, je revins à Villereux, mais tard dans l'après-midi, comme si j'eussse voulu être assuré de trouver la place libre ; et, effectivement, quand je me présentai, les deux sœurs étaient seules ; Frédéric était reparti depuis midi.

Charlotte me remercia de souscrire aussi rapidement au désir de son mari ; elle était reconnaissante de cette bouffée d'air extérieur que ma visite procurait à celle que des soins perpétuels rendaient presque recluse ; elle-même pourrait se livrer avec plus de tranquillité d'esprit aux multiples surveillances que la propriété exigeait d'elle. Ainsi me fut confirmé que je pouvais venir autant que je le désirerais ; ce que je fis presque tous les jours, et cela durant près de trois mois.

Peu à peu, à la faveur des conversations, d'un ton très différent, selon que Charlotte y participait ou non, à la faveur de tous les éléments qui m'étaient donnés, autant par ce que disait Martine, dans l'immédiate confiance qu'elle me témoignait, que par ce que taisait Charlotte, je vis se compléter l'image de ce Villereux que j'avais jadis presque entièrement tirée de mon esprit, m'aidant seulement de quelques propos qui couraient au village. Et je constatai, qu'exception faite de la nature de Martine que je n'avais pas su improviser dans sa réalité, tout ce que je m'étais représenté des conditions qui avaient présidé à l'enfance de Charlotte était exact et expliquait sa présente rigueur, son manque de légèreté et d'exubérance. Il s'y ajoutait seulement la vocation du sacrifice que j'avais découverte peu de temps auparavant, et qu'atténuait pour l'instant le bonheur de pouvoir répandre sur la petite sœur retrouvée une sollicitude trop longtemps contenue.

Si Martine témoignait d'une vénération et d'une piété presque naïve dans ses rapports avec Charlotte, il suffisait que nous nous trouvions seuls pour qu'aussitôt différente elle me révélât cette région d'elle-même, plus profonde, où l'enthousiasme se mêlait au pessimisme le plus irrémédiable.

Bien que je fusse sans doute la première personne à laquelle elle se confiât de la sorte, sa simplicité et son aisance auraient porté à croire qu'elle avait une longue accoutumance de ces libres échanges avec un ami.

Ignorant la fausse pudeur et la fausse honte, et vivant surtout dans

le passé, comme tout être de peu d'activité physique, il lui arrivait parfois de vouloir démêler les quelques troubles éléments qui avaient pu se glisser dans ses rêvasseries d'enfant ; et c'est ainsi qu'elle en vint à m'entretenir de cet Edgar imaginaire, qui avait été pour elle jadis d'une si grande importance. Elle s'étonnait qu'après un si prompt réveil, l'ardeur eût été déjouée en elle par la maladie, au point qu'elle eût pu être préservée de toute expérience physique sans qu'il en eût résulté ni regret, ni réelle amertume.

— Ne dois-je pas remercier la Providence des changements qu'elle a suscités en moi ? me demanda-t-elle un jour. D'autant plus que je suis presque heureuse. Je sais maintenant que pour tout être la vie est là où lui-même n'est pas, et que tous ses désirs sont autant de vaines tentatives pour la rejoindre. Si j'avais été bien portante, je n'aurais pas su mieux qu'une autre me contenter du présent, tandis qu'il m'a été accordé le merveilleux acquiescement à la petite sphère qui m'a été dévolue. Ce qu'il ne faudrait pas, ajouta-t-elle avec ce demi-sourire qui donnait un charme ambigu à son visage, c'est qu'éclatât brusquement dans mon âme quelque chose comme la révolte du géranium en pot. Représentez-vous la panique de ce modeste végétal, s'avisant à l'improviste de tirer sur ses racines pour porter ailleurs l'épanouissement de sa fleur captive, et découvrant que c'est, immobile et fixé toujours au même coin de terre, qu'il lui faut attendre la mort !

J'aimais, quand son visage presque entièrement détourné ne m'offrait plus qu'un profil perdu, où seuls demeuraient visibles l'extrémité ronde, encore enfantine du nez, et entre les cils baissés le mauve éclat de l'œil.

— Martine, lui disais-je, racontez-moi encore votre bonheur ; peut-être cela me sera-t-il profitable un jour !

Elle me regardait avec incrédulité.

— N'avez-vous pas des jambes qui peuvent vous conduire partout où vous le désirez ? Rien ne saurait combler l'abîme qui nous sépare. Il faut bien qu'une compensation me soit donnée ; nous n'aurons jamais le même œil, ni la même oreille, vous et moi. Ainsi, je vois bouger l'ombre le soir, et il me semble qu'entre les portières ma grand-mère va s'avancer, non pas sous sa très vieille apparence, mais revêtue d'une jeunesse que je ne lui ai pas connue, sauf l'après-midi où elle vint pour la dernière fois visiter des pièces qu'elle avait fait fermer parce qu'elles lui rappelaient de trop beaux souvenirs. Moi qui ne sais rien d'elle, hors qu'elle fut digne d'inspirer le grand amour, plein de respect, de Charlotte, je crois souvent entendre se plaindre les anciens parquets sous ses pas. Je n'ai pas besoin des mêmes indices que vous pour éprouver la présence. C'est pourquoi, ce qui est ma solution ne saurait être la vôtre. Parlez-moi plutôt de votre univers où le fait d'être ensemble est si capital dans les échanges de l'amitié et de l'amour.

Je me reprenais alors à lui décrire Paris qu'elle ne connaissait pas, procédant par petites touches, ou infimes détails, avec lesquels je savais

qu'elle se constituerait un ensemble qui convînt à son esprit. Je n'effleurais que de façon aussi imprécise que possible le genre d'existence que nous menions, Frédéric et moi. Avait-elle la moindre idée de la renommée scandaleuse de son beau-frère? Je ne me risquais pas sur ce sujet, et Martine, elle-même, n'y faisait aucune allusion. En fait, je lui parlais très peu de Frédéric, et elle ne semblait pas curieuse de ce qui le concernait. Elle ne lui accordait que la même attention grave qu'elle réservait à toute chose; cette attention lui avait permis de comprendre ce qu'elle me confia lors d'un de nos entretiens : que Julia éprouvait certainement une grande aversion pour celui qui avait bouleversé un ordre auquel on ne pouvait attenter sans qu'il en résultât malheur sur la maison.

— Du reste, ajoutait Martine, j'entends les pensées de Julia comme si elle les proférait à haute voix. Je sais qu'elle ne m'est dévouée qu'à travers l'attachement passionné qu'elle porte à Charlotte. Il y a toujours cette phrase qui s'élève en elle lorsqu'elle m'aperçoit : « Voici la malheureuse qui causa la mort de sa mère! » La triste chambre noire et rouge qui fut celle de sa maîtresse où elle rentre tous les soirs en se signant, et dont elle a fait sa chambre, elle l'occupe avec un sentiment de revendication; car, qui donc mieux qu'elle mériterait d'habiter ce temple du souvenir où elle se prodigua vainement auprès de la jeune maîtresse qui lui échappait? Mais il y a plus que cette revendication. Je suis aussi pour Julia quelque chose comme le péché originel; elle me rend responsable d'une faute qui me suivra jusqu'au bout, et dont le seul fait de naître m'a rendue coupable.

— Savez-vous pourquoi j'admire tant Charlotte? me demanda Martine, une après-midi que, se sentant « d'une force à soulever les maisons », ainsi qu'elle nous l'avait assuré, elle avait obtenu l'autorisation d'aller se promener avec moi au jardin. Je l'admire parce qu'elle est une sainte; elle échappe à notre règne et s'édifie selon des lois et une logique particulières. Mais il en résulte parfois un sentiment d'écrasement pour moi, car je suis une créature sans vraies vertus.

Nous avions atteint l'allée de marronniers qui s'étend au pied de la terrasse; allée dont Martine disait qu'elle était au printemps comme une rangée de rois, car, dressés au bout des branches encore nues, les bourgeons d'ivoire, laissant tout juste passer une feuille encore roulée, faisaient songer à une multitude de sceptres à l'index levé. Le bruit léger d'un ruissellement nous parvenait du bassin proche, où l'eau jaillissait de nouveau du dauphin de pierre.

Martine s'appuya à un arbre, et je la vis jeter autour d'elle ces longs regards par lesquels elle tentait de se lier aux choses. La conscience de son peu de mérite la fit soupirer, et je me souvins alors du propos que Charlotte m'avait tenu un jour au sujet d'un jeune être dont elle était sûre que, quoiqu'il advînt, il demeurerait toujours dans la lumière. Cette lumière, était-ce bien celle que voulait Charlotte?

Le soleil de ce jour clair était encore si chaud que ce pouvait être lui qui allumait ces feux roses sur les joues de Martine ; l'animation de la marche, ou celle qu'elle avait mise dans ses dernières paroles, pouvait aussi expliquer l'air de vitalité plus grande qui me parut soudain être le sien, comme elle arrachait le châle de laine bleue qui couvrait ses épaules. Pourtant, je fus brusquement conscient qu'un changement essentiel s'était produit, auquel peut-être elle-même n'osait encore s'arrêter.

— Martine, m'exclamai-je, est-ce que vous ne vous apercevez pas que vous allez mieux ? Vous n'êtes plus celle dont vous parlez. Le saisissement que je viens d'éprouver en vous considérant est sûrement de bon augure !

Elle me fit signe de me taire :

— Je ne me l'avoue pas, je ne dois pas me l'avouer, dit-elle rapidement. Nous pouvons nous tromper. En tous cas, la santé ne saurait me revenir que si je garde les yeux détournés. Les désirs dont on prend trop violemment conscience ne peuvent se réaliser. Cependant, cette transformation, il me semble aussi la sentir ; ou plutôt, on dirait que je suis assurée de connaître bientôt un événement important. Heureux ou malheureux ? Je ne sais ! Mais je crois pouvoir préciser même qu'il se déroulera dans le petit salon du nord. Une après-midi que je m'y tenais avec ma grand-mère, tandis que je regardais une touffe de lierre derrière la vitre, j'ai été avertie qu'un événement me concernant se préparait. Cette impression fugitive ne s'est pas reproduite durant des années, mais je l'ai retrouvée tout à coup très vive.

Martine s'était arrêtée :

— Qu'entendez-vous par là ? questionnai-je.

— C'est difficile à expliquer, reprit-elle lentement. N'arrive-t-il pas à des personnes tout à fait normales d'éprouver qu'un souvenir passe à portée de leur mémoire, un souvenir qui ne se rattache pourtant à rien de ce qu'elles ont connu et qui ne peut être clairement défini ? Ce que j'éprouve est un malaise du même ordre. On dirait que je suis influencée par ce qui précède un certain événement, et qui n'a aucun nom, comme l'on est ordinairement influencé par ce que l'on appelle les conséquences d'un événement.

Elle s'arrêta de nouveau et l'émotion fit frémir son visage, mais l'instant d'après il reprit son expression de tranquillité pensive.

— Croyez-moi, ajouta Martine, c'est presque effrayant de recevoir ce qu'on n'attendait plus.

Je ne la questionnai pas, comprenant ce qu'elle voulait dire, et soudain inexprimablement gêné.

Un appel frappa nos oreilles, et nous levâmes la tête : Charlotte avait paru en haut du perron :

— Martine ! tu t'attardes trop, cria-t-elle. N'as-tu pas marché trop vite ? Pourquoi t'es-tu découverte ?

Elle descendit les marches et s'avança au devant de nous précipitamment. Martine me lança un regard où je crus qu'elle me prenait à témoin de sa dépendance. Mais quand elle reprit sa marche, elle s'appliquait à contrôler son souffle un peu précipité.

— Ne t'inquiète pas, Charlotte, dit-elle d'une voix douce. Et elle remit docilement le châle bleu sur ses épaules.

IX

Stupide que j'ai été de n'avoir rien su comprendre! Certes, ainsi que me l'avait dit Martine, il n'était pas question pour moi, simple bien portant, d'avoir une vue et une ouïe aussi fines qu'elle, mais j'aurais pu du moins, durant cet été que je passai à la Métairie, ne pas être tout à fait sourd et aveugle!

A supposer que je me fusse montré lucide, le déroulement des événements en eût-il été changé? Il y a là une question à laquelle je préfère ne pas m'attarder, car mon incompréhension constitue au fond la seule excuse à l'imprudence, ou à la maladresse, que je commis.

Je revois avec une netteté extraordinaire les matinées et les après-midi de soleil torride de ce bel été, où j'errais à l'aventure dans les bois entourant la Métairie, l'esprit paisible, absolument libre de toutes préoccupations. Le prix de ces heures, que ne marquait nul événement particulier, tenait précisément à leur course insensible. Je me demande aujourd'hui si toutes ne convergeaient pas vers le moment où, me hâtant à travers champs, je me rendais à ce qui m'était devenu la maison de l'amitié.

Les manières si spontanées de Martine, cette façon qu'elle avait eu d'élire pour y vivre à sa guise les pièces qui inspiraient encore à Charlotte une sorte de crainte respectueuse, avaient suffi du reste à donner une orientation nouvelle à Villereux; la solennité pesante en avait disparu; quant à Charlotte, elle-même, quelque douleur qu'elle ressentît toujours au sujet de Frédéric, il était manifeste qu'elle s'épanouissait au contact d'une jeune exubérance qui prenait enfin sa gravité en défaut.

« Nous sommes l'objet d'une grâce admirable, m'avait-elle dit, la veille de mon départ. Il semble bien que Martine soit sauvée. Elle n'a plus de fièvre et je suis persuadée que tout danger se trouve pour le moment écarté. Après la consultation de médecins qui doit avoir lieu ici, il se peut qu'on renvoie Martine à la montagne, car l'altitude est susceptible maintenant d'achever de la rétablir. »

Je revois son expression, tandis qu'elle me parlait, et qu'elle m'assurait aussi ne devoir jamais oublier l'aide morale que je lui avais apportée durant ces trois mois.

Je me rappelle cette dernière soirée où j'avais été retenu à dîner. Le crépuscule était parfaitement limpide et, tandis que nous étions à table, je regardais la lune pâlir déjà les graviers de l'allée. Le jour, en se retirant, faisait place à un glacis argenté qui révélait un autre aspect des

choses. Regrettais-je que cette halte si tranquille dût finir? Certes, il était temps pour moi de retrouver les occupations de la vie active, et mon trop long loisir commençait même à me peser; mais je savais déjà que, bien souvent, me manquerait le lien de douceur réfléchie qui m'avait uni aux deux êtres dont j'avais fait mon habituelle compagnie.

Où irait Martine cet hiver? Quels projets pourrait-elle bientôt former?

Autant de questions qui restaient encore sans réponses, mais l'essentiel était précisément que l'avenir lui fût rendu, et qu'on eût désormais à compter avec ce jeune avenir comme avec une réalité.

« Pas d'imprudences! » telles furent je crois mes dernières recommandations quand je pris congé des deux sœurs venues m'accompagner jusqu'au bas du perron.

« Regardez! s'était exclamée Martine, la lune a mis ses draps à sécher sur le pré! »

Elle disait vrai, toute la campagne était tendue de clarté, l'ardoise du toit luisait durement, et le lierre qui rampait sur ses bords semblait une frêle guirlande de liserons blancs. Je m'enfonçai seul dans cet univers immatériel, tandis que derrière moi j'entendis le bruit léger d'une porte qui se refermait.

De retour à Paris, et assailli par le souci d'affaires trop longtemps négligées, Villereux passa sur un autre plan, non pas moins réel, mais moins immédiat. A part la lettre que j'envoyai à Charlotte pour la remercier de son accueil, et les quelques lignes qu'elle me répondit, nous n'échangeâmes aucune correspondance; mais je savais que, si quelque accident s'était produit, Charlotte m'aurait aussitôt averti. Je me représentais, peut-être mieux qu'avec l'aide des lettres, le déroulement uniforme de l'existence des deux sœurs auprès desquelles je comptais du reste, lors d'un bref séjour, retourner à la Toussaint. Je crois même que je me félicitais d'interpréter si bien leur silence.

Frédéric revint d'Égypte au mois de septembre. Il se déclara satisfait de son voyage, et je lui trouvai une expression joyeuse qui donnait une animation inaccoutumée à son visage; mais comme il était dans une de ses périodes de repliement, il ne me confia rien de son existence et, à mon habitude, je ne lui posai aucune question. Il était, du reste, seulement de passage en France, devant partir pour l'Autriche, où lui avaient été signalées des ventes de collections importantes. Il m'apprit cependant, à son retour de Villereux, où il s'était rendu pour quelques jours, que les médecins avaient conclu, eux aussi, à l'amélioration inespérée de Martine. Celle-ci, par mesure de précaution, irait pourtant passer l'hiver en Suisse; Charlotte la conduirait à Leysin, fin novembre.

Tout cela est simple et clair, tout cela, c'est l'apparence raisonnable des choses, mais pas la vérité cachée, qui peut se trouver à l'opposé de la raison.

***

Un an seulement, un an déjà s'est écoulé depuis que cette vérité, réellement insensée, se démasqua. Comme maintenant c'était l'automne, saison où Martine aimait à s'imaginer qu'on secouait les grandes nappes aériennes des bois pour en faire tomber les feuilles. Pourquoi ce présent automne ne peut-il rien ramener de ce qui me demeure si proche? Pourquoi faut-il se résigner à ce que tout soit consommé?

Certes, si Martine était capable parfois de curieux pressentiments, il me faut reconnaître qu'à sa différence rien ne venait troubler ma tranquillité d'esprit, tandis que je roulais dans ma voiture, cette veille de Toussaint, en direction de Villereux.

Quand j'avais quitté Martine, trois mois auparavant, elle m'avait dit en riant :

« Ce qu'il y a d'agréable avec vous, c'est que vous menez toujours à bien les projets que vous formez. »

Et, en effet, quand était venu le moment où je m'étais proposé de retourner dans la Nièvre pour quarante-huit heures, j'avais remis tout autre occupation. Frédéric était passé me voir un instant avant que je me misse en route :

« Je me suis rappelé que tu partais cette après-midi, m'avait-il dit, veux-tu avertir Charlotte que je prends le train ce soir pour Vienne. Quant à Martine, je lui devais quelques renseignements au sujet d'études qu'elle pourrait suivre éventuellement cet hiver, je compte sur toi pour lui remettre cette enveloppe. Inutile de le faire devant Charlotte, tu sais combien elle est désagréablement avide des plus petites choses qui concernent sa sœur. »

Tout en suivant la route à laquelle je prêtais à peine d'attention, tant elle m'était connue, je songeais encore une fois à l'injustice dont Frédéric faisait preuve à l'égard de Charlotte; comme si l'irritation qu'il ressentait de n'avoir pu la répudier complètement l'inclinait à interpréter au plus mal ses intentions, à la rabaisser de toutes les manières. Je réfléchissais à l'expérience, si complètement manquée, de ces deux êtres, dont l'opposition de nature n'avait abouti qu'à une impasse où il semblait bien que Charlotte fût condamnée à errer sans espoir.

Les campagnes que je traversais avaient déjà cet air d'abandon qu'elles revêtent en hiver, bien que les arbres ne fussent pas encore complètement dépouillés. Je voyais dans le rétroviseur le fleuve doré des feuilles tourbillonner derrière moi, soulevé un instant par le vent de la voiture.

Quand je parvins à Villereux, où je fis halte avant de continuer jusqu'à la Métairie, il ne devait pas être plus de quatre heures, mais le paysage était déjà assombri par le ciel bas. J'arrêtai ma voiture auprès du portail et, pour délasser mes jambes, faisant un détour, je gagnai le château par les prairies qui le dominent. Je remarquai, tout en marchant, que l'herbe, desséchée par les mois de chaleur, était devenue un chaume ras et argenté. Sur cette terre, aux reflets de métal, tout près du mince ruban des saules qui ne dressaient plus qu'une raide cime de baguettes

violines, un troupeau de bœufs blancs pâturait encore; ils tournèrent vers moi leur tête patiente, où le poil frisait dru entre les cornes. Villereux se découvrait maintenant dans sa perspective la plus favorable.

Comme j'arrivais au bas du perron, la porte-fenêtre s'ouvrit et Martine s'élança à ma rencontre. J'avais oublié combien ses mouvements étaient légers.

— Je suis si heureuse de votre retour! s'écria-t-elle.

Son visage brillait d'animation et, m'entraînant par la main, elle me fit monter les marches en courant.

Dans l'entrée une humidité âcre régnait déjà. Nous pénétrâmes dans le petit salon où le feu était allumé.

— Martine, demandai-je, restez une minute sans bouger, afin que je puisse vous considérer.

Elle s'immobilisa docilement, mais un sourire un peu contraint parut sur ses lèvres.

Son visage n'avait-il pas changé? Sur son teint moins blanc, le voile léger de taches de rousseur n'était plus marqué aussi nettement, et les yeux en paraissaient moins clairs; leur expression, aussi, était différente. Les paupières bombées me faisaient toujours songer à la sainte Anne de Vinci, mais le regard qu'elles abritaient n'était plus, du moins depuis que Martine se sentait observée, large et rayonnant, mais un peu défiant, presque dissimulé.

— Martine! m'exclamai-je, est-ce qu'on ne vous a pas dit que quelque chose en vous s'était modifié? Est-ce que vous ne le savez pas vous-même?

— Pas du tout, répondit-elle, c'est vous qui voyez mal.

Elle riait; mais, c'est à cet instant déjà, j'en suis sûr, que fut porté atteinte à la joie paisible que j'éprouvais à la retrouver. Mécontent de ma remarque trop personnelle, et qui pouvait sembler désobligeante, je cherchai une diversion.

— Tenez, dis-je, voici les renseignements que Frédéric m'a chargé de vous faire parvenir.

Et je lui tendis l'enveloppe. Elle la prit sans hâte. Son remerciement n'était qu'un murmure, mais dans le regard qu'elle attacha sur moi je crus redécouvrir sa confiance d'autrefois.

— Savez-vous que j'ai été prié de vous les remettre en l'absence de tout témoin? ajoutai-je.

L'air mystérieux dont j'accompagnai ces paroles était destiné à lui faire comprendre que nous admettions parfaitement, Frédéric et moi, qu'elle pût nourrir un projet dont sa sœur ne fût pas aussitôt informée.

— Je le sais, répondit-elle doucement, et cela vous aura peut-être permis de saisir certaines choses. En tous cas, vous ne m'en voudrez pas si je vous demande de me retirer un moment.

Une légère rougeur monta à son visage; mais, sans attendre ma réponse, elle s'éloigna par la galerie qui faisait suite au petit salon.

Son départ me prit tellement au dépourvu que je restai immobile au seuil du passage où je l'avais vue disparaître. Il me semblait confusément que nous venions de tenir des propos qui, pour chacun de nous, s'étaient chargés d'un sens différent, et que nous étions tous deux en quelque sorte victimes d'une duperie. Mais en quoi consistait cette duperie? Voilà ce que je ne pouvais pas préciser. Je savais seulement qu'elle avait trait à l'enveloppe que j'avais remise, et peut-être plus encore à ce fait que, jusqu'à présent, je n'avais attaché aucune importance à cette enveloppe.

Dans le désarroi qui était le mien, je n'aurais pu dire combien de temps je restai ainsi, débattant dans mon esprit une question qui, tour à tour, m'apparaissait d'une importance capitale ou d'une parfaite insignifiance.

Je n'entendis pas la porte s'ouvrir derrière moi et, lorsque Julia parut à mes côtés, je ne pus retenir un geste de surprise.

— Je vous ai vu arriver, monsieur, me dit-elle d'une voix presque chuchotée, tandis qu'une certaine hâte dans ses manières me frappa aussitôt. Mais où donc est Martine? Elle vous a laissé seul!

Son étonnement n'était pas simple politesse. Il tenait à souligner un acte répréhensible et, quand Charlotte parut dans l'embrasure de la porte, je compris que c'était pour elle que Julia avait parlé; que c'était elle qu'elle avait voulu convaincre de quelque chose, car son regard cherchait le sien pour le forcer à conclure.

— Je vois bien que Martine n'est pas là, dit Charlotte, mais en quoi son absence est-elle si coupable? Je ne vous comprends pas, Julia.

Je m'approchai de Charlotte, mais elle ne sembla pas me voir.

— Croyez-moi, Charlotte, allez la chercher, continua Julia, c'est maintenant que vous devez la surprendre.

— Surprendre quoi? demandai-je à mon tour, tandis que la conscience pour la première fois m'effleurait qu'il pouvait être fâcheux que Martine fût découverte, lisant les papiers que je lui avais remis.

— Elle va revenir tout de suite. Elle est sans doute montée un instant dans sa chambre, ajoutai-je.

Julia me rétorqua :

— Si elle était dans sa chambre, pourquoi l'attendiez-vous à l'entrée de cette galerie?

J'avais compris que pour parer à la menace que faisait planer Julia il fallait gagner du temps; mais mon mensonge, proféré sans assez d'assurance, aboutissait à la reconnaissance implicite qu'il y avait bien une mauvaise action à dissimuler.

A cet instant encore, faisant preuve de présence d'esprit, si j'avais appelé à la cantonade : « Où êtes-vous donc, Martine? Nous vous cherchons partout », peut-être que tout aurait pu être évité. Cependant, après y avoir si souvent repensé, je crois aujourd'hui, qu'à peine monté, le mécanisme s'était faussé et que mon attitude, maladroite ou non,

n'avait déjà plus le pouvoir de rien changer. Prisonnier d'un rêve incompréhensible, et dont il était incroyable qu'il fût le prolongement de mon arrivée si joyeuse, je vis Charlotte, qui était demeurée pensive, passer brusquement devant moi et s'élancer dans la galerie. Tout s'était déroulé dans un silence feutré car, moi aussi, j'avais parlé à voix basse ; mais le silence qui succéda au départ de Charlotte fut immédiatement si pesant que, les nerfs tendus, je guettais le moment où il se romprait enfin, rendant aux choses, ainsi qu'à moi-même, un peu de réalité.

Tout au bout du passage, Charlotte avait disparu dans le petit salon du nord ; et, durant un temps infini, me sembla-t-il, il n'y eut rien que l'attente dans laquelle nous étions pétrifiés, Julia et moi. Puis brusquement, il s'éleva au loin une rumeur confuse, et je vis Martine revenir vers nous en courant.

Charlotte la suivait, mi-inquiète, mi-fâchée :

— Qu'est-ce que tu as, Martine ? répétait-elle. Qu'est-ce qui te bouleverse à ce point ?

Et, l'attrapant par le bras, elle la força de s'arrêter comme elle entrait dans le salon.

— Voyons, ma petite fille, qu'est-ce que tu voulais me cacher ? dit-elle plus doucement.

Bien que Martine fût en proie à une émotion si violente que je voyais palpiter son cou blanc, le ton de Charlotte parut la calmer. Elle se dégagea de l'étreinte de sa sœur et alla s'appuyer à la cheminée.

— C'est stupide, dit-elle, j'ai eu un saisissement. Ta façon de surgir à l'improviste comme si tu m'épiais m'a été très pénible !

Elle se contraignait à sourire en regardant Charlotte, mais malgré l'explication qu'elle venait de trouver à son attitude je la sentais anxieuse de pouvoir s'échapper ; il me semblait qu'elle se débattait intérieurement comme dans ces rêves où l'on tente vainement de fuir sans avancer d'un pas. Et, bien qu'elle ne fît plus attention à ma présence, j'essayais de l'encourager par mes regards. Son angoisse n'était, du reste, que trop fondée, car sous la douceur de Charlotte il y avait maintenant cette rigueur qui n'accepterait plus de transiger.

— Comme tu es nerveuse, ma petite Martine, dit en effet Charlotte, s'approchant lentement, et pourquoi te mettre dans un pareil état ? Donne-moi seulement ce que tu avais dans la main et je ne t'en voudrai pas, quelque cachotterie que tu aies voulu me faire.

Elle souriait avec un air de bonhomie, comme si ce qu'elle demandait était si naturel qu'elle ne pouvait douter un instant que Martine ne s'y pliât ; mais je retrouvai sur son visage l'inflexibilité que j'y avais lue jadis quand elle m'avait exprimé ce qu'elle considérait comme le bien de Frédéric.

C'est à cet instant que Martine remarqua Julia debout auprès de la porte, et l'émotion qu'elle avait tenté de réprimer l'envahit de nouveau.

— Qu'est-ce que fait Julia ici ? demanda-t-elle d'une voix sèche. Je

suis sûre que c'est elle qui te souffle ces idées de défiance. Il y a des années qu'elle m'épie, mais en cet instant cela m'est particulièrement désagréable et je te serais reconnaissante de la prier de sortir.

Cet éclat était si extraordinaire de la part de Martine que Charlotte la regarda avec stupeur :

— Mais tu es folle, Martine ; tu ne sais pas ce que tu dis. Julia t'espionner ! Qu'est-ce que cela signifie ? Quand tu reviendras à toi, tu regretteras tes paroles.

— Je suis bien en moi-même, dit Martine avec un curieux rire, et je me contrôle parfaitement, mais je voudrais que Julia sorte.

Charlotte se retourna.

— Excusez-là, Julia, vous voyez qu'elle n'est pas dans son état normal. Voulez-vous nous laisser ?

Julia ouvrit la porte :

— Vous savez maintenant, ce que vous avez à faire, Charlotte, dit-elle simplement, et elle quitta la pièce.

Charlotte demeura un instant la tête baissée, comme si elle cherchait à mesurer la gravité de l'attitude nouvelle de Martine. Moi aussi, j'avais peine à reconnaître la petite fille si douce que j'avais quittée, trois mois auparavant, et qui m'avait accueilli avec tant de gentillesse, il ne devait pourtant pas y avoir si longtemps. Son visage était si pâle que je me permis d'intervenir.

— Charlotte, je crois qu'il vaut mieux ne pas insister.

Charlotte se tourna vers Martine, et la mine qu'elle lui vit lui causa certainement une angoisse car, s'approchant tout près d'elle, elle lui passa plusieurs fois de suite la main sur le front :

— Martine ! je t'en prie, ne prends pas tout cela si à cœur. Je vais t'avouer la vérité, et tu jugeras par toi-même. Julia exagère les choses j'en suis sûre, mais elle t'accuse d'une action grave, qu'elle n'a pas voulu spécifier, et à l'instant où elle affirme m'en apporter la preuve, tu comprendras que je ne puisse te voir cacher un papier sans te demander tout à fait expressément de me le montrer. Donne-le-moi, Martine, et je te promets qu'ensuite il ne sera plus question de rien. Tu penses bien qu'il ne s'agit pas pour moi de te confondre, et je m'engage, une fois tranquillisée, à ne plus jamais aborder ce sujet. Tu m'entends, Martine ? tu m'entends ? murmura-t-elle d'une voix pressante, en attirant la tête de sa sœur contre son épaule. Viens t'asseoir maintenant, détends-toi. Tu as effrayé Antoine, mais j'espère qu'il ne nous en voudra pas de ce petit drame si peu dans nos habitudes.

— Voulez-vous que je m'en aille un instant, Martine ? demandai-je, tandis que Charlotte la forçait à s'asseoir sur le canapé.

Il m'aurait été très pénible qu'elle acceptât, car je savais que le scrupule, chez Charlotte, pouvait prendre une forme impitoyable et que, primant l'amour qu'elle portait à Martine, elle obéissait maintenant à

l'exigence des devoirs que lui imposait cet amour. J'espérais, par ma présence, retirer du poids à la contrainte qu'elle se préparait à exercer.

— Veux-tu que nous restions seules un moment? demanda-t-elle, s'asseyant à côté de Martine, et lui prenant les mains.

— Je ne veux qu'une chose, dit Martine d'une voix morne. Je voudrais qu'on me laisse tranquille.

Elle dégagea ses mains et s'en cacha le visage.

— Charlotte, continua-t-elle très bas, tu me recommandes toujours de ne pas me fatiguer. Je t'avertis que tu me fais en ce moment beaucoup de mal. Laisse-moi, je t'en supplie. Est-ce que je n'ai pas le droit d'avoir un secret, un seul secret à moi? Est-ce que je n'ai pas le droit d'être un peu libre?

Le visage de Charlotte s'altéra :

— Martine, tu me fais beaucoup de peine, dit-elle d'une voix grave. Je ne savais pas que tu te sentais aussi peu libre auprès de moi. Je ne m'attendais pas à autant d'amertume!

A quel moment le papier que je voyais maintenant sur le sol était-il tombé, glissant sans doute de la manche de Martine? A peine l'eus-je aperçu que Charlotte se pencha pour le ramasser. Martine bondit sur ses pieds, comme galvanisée.

— Rends-moi ça, Charlotte, cria-t-elle d'une voix dont elle ne contrôlait plus les inflexions aiguës. Rends-moi ça immédiatement.

Elle se jeta sur sa sœur, tentant de lui faire ouvrir la main. Mais Charlotte la repoussa presque avec violence, et Martine recula jusqu'au mur.

— Tu m'as fait mal, murmura-t-elle dans un souffle. Tu me fais mal, arrête-toi, Charlotte.

— Martine! criai-je, m'élançant pour la soutenir. Mais elle m'écarta afin de pouvoir suivre des yeux les gestes de sa sœur; quand elle la vit déplier le papier, une plainte sortit de ses lèvres, puis elle ferma les yeux et se prit à trembler doucement.

Charlotte avait défroissé le feuillet de couleur rose, mais elle ne semblait pas comprendre ce qu'elle avait sous les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ce billet? demanda-t-elle enfin. Paris-Vienne, qu'est-ce que cela signifie?

Ces mots me paraissaient, à moi aussi, vides de sens; mais comme elle répétait encore une fois : Paris-Vienne, la réalité surgit, et nous la vîmes en même temps, elle et moi.

Jamais je n'oublierai le cri qui sortit de sa poitrine, tandis que, se redressant avec violence, elle sembla vouloir projeter hors d'elle sa douleur.

— Martine! cria-t-elle, Martine, dis-moi tout de suite que je rêve! Dis-moi que ce n'est pas vrai!

Martine rouvrit les yeux. Son regard était lointain et comme détaché.

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai? demanda-t-elle d'une voix lente. Ce

billet ? Mais tu l'as dans la main, tu as tout fait pour l'avoir. Tu sais bien que c'est vrai.

— Martine ! cria encore Charlotte, comme si elle n'avait pas entendu la réponse de sa sœur, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Ce n'est pas vrai ?

Sa voix devint presque indistincte quand elle ajouta :

— Tu n'allais pas rejoindre Frédéric ?

Martine referma les paupières :

— J'ai atteint maintenant le pire de ce qui pouvait arriver. Ne me demande plus rien, Charlotte. Je garde toutes mes forces. Je dois empêcher que tu m'atteignes. Je ne suis plus ici, je ne t'écoute plus.

Mais Charlotte s'élança vers elle et lui saisit la tête entre les deux mains :

— Martine ! ma petite sœur, balbutia-t-elle, et les larmes ruisselaient sur son visage, douce petite créature, rappelle-toi ! J'ai veillé tant d'années sur toi ! Il y a une heure encore tu m'embrassais, tu étais si joyeuse ; tu me disais que tu m'aimais ! Tu ne peux pas être un monstre d'inconscience, Martine ? Ce n'est pas de l'horreur que je dois éprouver pour toi ?

Charlotte suppliait à travers les larmes qui bouleversaient son visage, tandis qu'avec un de ces gestes inconscients, si poignants, de la douleur, elle touchait le cou, la robe de sa sœur, comme pour s'assurer qu'elle était bien toujours la même sous ses doigts.

Tous les traits de Martine se contractèrent, mais après une profonde aspiration elle se domina et repoussa doucement Charlotte.

— Je ne veux pas m'attendrir, prononça-t-elle. Tu sais maintenant que je dois partir et je partirai. Nous ne pouvons plus nous le dissimuler : c'est bien de Frédéric et de moi qu'il s'agit. Toi, c'est un bonheur qui n'existe plus, qui n'a jamais existé que tu défends ; moi, c'est ma vie, tu comprends, c'est ma vie qui est en cause. J'aime Frédéric et il m'aime. Lui seul peut me sauver.

C'était étrange la solitude qui entourait maintenant ces deux êtres, coupés du reste du monde, cette solitude de l'irrémédiable.

Quand Martine avait prononcé le nom de Frédéric, Charlotte s'était brusquement reculée, une expression de répugnance figea ses traits, et ses larmes cessèrent de couler.

— De quoi oses-tu parler ? demanda-t-elle d'une voix sourde. Frédéric, te sauver ! Frédéric, ne pas abîmer et détruire tout ce qu'il peut atteindre au monde !

— Oui, me sauver, répéta Martine. Dès que je l'ai vu, le miracle a commencé, et il s'est continué dans l'absence, car jamais plus Frédéric ne m'a quittée. Je l'ai toujours senti me prodiguer sa douceur et sa bonté avec une inépuisable patience ! Je ne suis plus le même être, et maintenant que je vais mieux je ne veux plus mourir !

Elle rejeta sa tête en arrière. Quelque chose d'infiniment secret sembla passer sous ses paupières : une image qu'elle seule pouvait contempler et qui constituait sa présente richesse. Je trouvais plus beau ce visage

heureux qu'elle nous offrait comme une confidence que celui, trop pensif, que je lui avais toujours connu, mais Charlotte le regardait avec horreur.

— Cache ta figure, Martine! Tu es affreuse. Ainsi donc, tu étais seulement une femme! ajouta-t-elle lentement, la regardant avec une sorte d'avidité, une femme comme toutes les autres! C'était dans ma maison, dans mon cœur que je logeais ma pire ennemie! Et j'avais si confiance, j'étais si abêtie de confiance, que tu as pu être sa maîtresse sous mes yeux sans même que je m'en aperçoive!

Sa voix monta dans un accent un peu strident car elle venait de se blesser au plus profond d'elle-même. Martine tressaillit.

— Je n'attendais pas cela de toi, dit-elle. L'accusation qui te semble la plus basse, tu me la jettes comme une pierre de haine ; mais tranquillise-toi, je n'ai pas été la maîtresse de Frédéric, et il ne me l'a jamais demandé.

Très perceptiblement, je vis Charlotte reprendre souffle ; quelque chose de plus insupportable encore que tout ce qu'elle avait jamais supposé s'éloignait d'elle. Elle passa sa main sur son front.

— Je sais maintenant que nous sommes folles, dit-elle. Tout ce que nous croyons vivre en ce moment n'a aucun sens. Nous avons perdu la raison!

Martine s'anima tout à coup :

— Et tu crois peut-être que je n'ai rien fait pour toi? J'ai consenti au plus terrible des sacrifices. Frédéric voulait que nous partions ensemble d'ici, et moi aussi je le désirais de toute mon âme, mais je ne me le suis pas permis. Je n'ai pas accepté ta honte à Villereux. A mon départ, dans quelques jours, je pensais te laisser une lettre où je t'aurais tout appris. Tu aurais pu dire que je m'étais rendue seule en Suisse, et que plus tard tu me rejoindrais. Tu pouvais du moins sauver ce qui t'est d'une si grande importance. De cela tu devrais me remercier à genoux.

— A genoux? tu vois bien que tu es folle, Martine! Mais ta folie est finie. Tu es à Villereux et tu demeures à Villereux. Comment pourrais-tu, du reste, partir alors qu'à chaque instant, tu saurais que je sais? Comment oserais-tu consommer ton infamie alors que mon visage te suivrait partout?

Un léger ricanement convulsa les traits de Charlotte, et le triomphe qui perçait dans sa voix avait quelque chose d'insensé. Sous l'empire du dégoût que lui avait inspiré Martine, elle avait reculé jusque dans l'embrasure de la fenêtre. Martine était près de la cheminée. Toutes deux se trouvaient à distance presque égale de la porte. Je vis Martine commencer de se déplacer lentement, ses yeux toujours plongés dans ceux de sa sœur :

— Tu te trompes, Charlotte, dit-elle, dans un chuchotement (je savais que réussir à s'échapper de la pièce était devenu pour elle question de vie ou de mort). Tu ne me hanteras pas. Tu n'as jamais aimé Frédéric. Même en ce moment, c'est surtout ta dignité offensée qui te fait souffrir,

c'est pourquoi tu m'as délivrée de tout remords : Frédéric ne m'attendait que dans huit jours, mais je vais partir immédiatement le rejoindre, rien ne pourra me retenir.

Elle était maintenant près de la porte, et toute la force de son regard commandait à Charlotte de ne pas bouger. Soudain elle se détourna et se jeta sur la poignée. Un instant, je tremblai qu'elle trouvât la porte fermée à clef par Julia qui avait pu tout entendre dans le couloir, mais elle s'ouvrit toute grande et, en un instant, Martine eut disparu. Je l'entendis dévaler le perron et bondir dans l'allée. Charlotte bondit à son tour, mais comme je m'élançai au-devant d'elle pour lui faire perdre un peu de ce temps si précieux à Martine, elle s'affala sur une chaise, l'émotion lui retirant l'usage de ses jambes. Sans m'attarder, je me précipitai au jardin. Loin déjà devant moi fuyait Martine ; elle avait presque atteint les grilles, et je comprenais qu'elle courait vers ma voiture :

— Martine ! criai-je, arrêtez-vous. Nous ne sommes pas suivis !

Je voulais la rejoindre, l'emporter dans mes bras pour lui éviter cette fuite exténuante. Mais, sans doute, n'entendit-elle pas mes paroles car, sentant quelqu'un derrière elle, sa hâte redoubla. Quand je la rattrapai enfin j'étais si plein de son désir d'échapper à Villereux, comme si réellement, hors des grilles, dût finir l'empire de Charlotte, que je la soulevai dans mes bras, sans cesser de courir.

Son corps s'abandonna ; tout semblait battre en elle : son cœur battait tumultueusement dans sa poitrine, ses tempes sous ses cheveux mouillés de sueur, et sa respiration qui semblait prisonnière de sa gorge.

— Martine ! suppliai-je, tandis que la terreur m'envahissait, apaisez-vous ; vous serez tout à l'heure à Paris ; nous arrivons à la voiture !

Une lutte se poursuivait en elle : quelque chose montait, se gonflait, cherchait impérieusement une voie. Je pouvais tenter de l'encourager, elle n'entendait pas mes paroles. Brusquement, elle fit un effort pour se dégager de mes bras, son visage parut réellement s'ouvrir sous la poussée irrésistible, et, hors de sa bouche haletante, je vis le sang, enfin libéré, jaillir.

***

Dans les jours qui suivirent, ce qui m'atterra peut-être plus encore que l'état de Martine, qui ne nous laissa aussitôt aucun espoir, ce fut l'évolution mentale qui s'accomplit en elle.

Dès l'instant du petit matin où elle affleura de nouveau vraiment à la réalité, après deux autres hémoptysies qui faillirent l'emporter dans la nuit, elle se révéla aussitôt prête à ce que sa sœur attendait d'elle.

« Pardonne-moi, Charlotte, et aide-moi à me préparer ! » tels furent ses premiers mots.

Depuis la minute où Charlotte s'était avancée au-devant de moi dans le jardin, et où, sans une parole, elle m'avait enlevé Martine des bras pour

la porter elle-même jusqu'à sa chambre, l'opération de reconquête avait commencé.

La gravité de l'événement rejeta immédiatement dans le néant tout ce qui l'avait précédé ; les soins et les médecins redevinrent la seule réalité dans laquelle pût encore s'inscrire Martine. Charlotte, elle-même, dans son alarme et sa douleur, renoua aussitôt avec la petite créature pour laquelle elle avait tremblé tant d'années, par-dessus l'abîme où s'engloutit la terrible scène à laquelle j'avais assisté.

Quand Martine reprit conscience, le décor de la maladie était de nouveau en place, déniant qu'il eût jamais pu être question de fuite et de bonheur ; mais se retrouvant prisonnière de sa seule déficience physique, sous son aspect le plus irrémédiable, l'acharnement avec lequel elle renia l'amour qui, un temps l'avait sauvée, eut quelque chose d'atroce.

Je ne quittai presque pas Villereux. Charlotte ne m'en avait pas voulu de mon rôle de messager, puisque ma propre stupeur l'avait convaincue que j'étais dans l'ignorance du contenu réel de l'enveloppe ; et, de même que sur Julia, je crois qu'elle en vint à s'appuyer sur moi durant ces cinq affreux jours.

La maison avait pris cet air hagard et désaffecté des lieux où une catastrophe s'est produite ; pas une des pièces où nous avions eu l'habitude de nous tenir qui ne me parût avoir servi de décor à une autre existence. Toute la signification, toute la vie encore de la demeure semblait tenir uniquement dans la chambre verte du premier étage où se poursuivait la lutte contre la mort. Quand je n'étais pas avec ma voiture sur les routes, raccompagnant quelque médecin, ou à la quête d'un médicament, je me tenais assis dans un fauteuil auprès du poêle de la salle à manger, fauteuil dans lequel je dormais quelques heures au hasard chaque nuit, ou dans cette chambre de Martine que Charlotte ne quittait même plus pour les repas qu'on lui apportait sur un plateau ; et c'est là que je vis se poursuivre, jusque dans sa dernière extrémité, un dépouillement spirituel pour lequel j'éprouvai ce que je ne peux appeler autrement qu'une horreur sacrée.

Et cependant, Martine, évoluant comme elle le fit, se conformait inconsciemment à une certaine logique des choses. Si inconcevable qu'eût pu paraître son départ avec Frédéric, ce départ était malgré tout possible, que Charlotte l'apprît ou non avant qu'il s'effectuât ; mais ce qui n'était plus possible, c'était Martine retombant sous la domination entière de sa sœur, et gardant cependant les sentiments qui avaient été ceux de sa liberté et de sa révolte.

Dès ses premiers mots, Martine avait témoigné qu'elle se rendait compte elle-même de la gravité de son état, et la conscience du peu de temps qui lui restait pour se réconcilier avec Dieu et avec Charlotte ne la quitta plus désormais.

Retombée à la foi de son enfance, dont Charlotte n'avait jamais soup-

çonné qu'elle eût pu s'éloigner, Martine, par sa contrition, tranquillisait du moins sa sœur au sujet du point essentiel du salut de son âme.

Je me doutais bien que la condition absolue, posée par Charlotte, au pardon qu'elle accordait à Martine était que celle-ci ne revît pas Frédéric; son rachat, aux yeux de Dieu, était à ce seul prix ; mais ce qui me bouleversait, c'était de découvrir ce renoncement barbare si conforme aux dispositions de Martine qu'il ne paraissait plus lui être imposé.

C'était bien à ce renoncement que Charlotte l'attendait. Elle ne pouvait plus rien contre ce que Martine avait failli commettre, mais elle entendait contribuer de toutes ses forces à ce travail de purification auquel Martine, elle-même, lui avait demandé de l'aider :

« Je ne dois jamais plus y penser, plus jamais prononcer un certain nom », avais-je entendu dire par Martine, lors d'un de ces échanges si angoissé qui avait lieu entre les deux sœurs, dans ce point d'extrémité où elles continuaient d'être seules au monde ; et c'était à ce qu'elle ne tombât pas dans cette tentation que Charlotte veillait nuit et jour. Cette expiation que s'imposait Martine, il fallait qu'elle l'épousât de tout son être; nulle pensée qui ressemblât à un désir impur ou à un espoir ne devait effleurer cette âme qui allait être jugée.

Certes, jamais mieux qu'en ces jours, je ne vis éclater la grandeur des convictions religieuses de Charlotte, pour qui fut immédiatement plus terrible encore que la mort de sa sœur le fait qu'elle pût être enlevée en état de péché.

La nuit, quand j'étais à demi allongé dans le grand fauteuil de la salle à manger, prêt à bondir au premier appel, je retournais inlassablement certaines pensées. Cet amour de Frédéric, dont Martine s'était dite certaine, j'étais moi-même tout près d'y croire, me souvenant de leur première entrevue qui m'apparaissait maintenant dans sa signification réelle. Mais Charlotte, que croyait-elle au fond d'elle-même? Par delà l'horreur de voir attenter à l'intégrité et à la pureté de sa sœur, et cela par un être aussi néfaste que Frédéric, par delà l'extravagance de ce départ qui confondait l'esprit, avait-elle été effleurée, comme moi, par la conscience que tout pouvait bien être ainsi que l'avait affirmé Martine? Ce cri qui eût fait sans doute revenir Frédéric et, contre lequel je sentais que toutes deux se défendaient, afin qu'il n'éclatât même pas en esprit, je ne me reconnaissais pas le droit de le pousser à ma manière, en télégraphiant à mon ami l'état de Martine ; aussi, glissais-je à travers l'horreur de ces heures, plein de l'angoisse d'assister à une édification qui me paraissait injustifiable.

Quand je me trouvais dans la chambre de Martine, il m'arrivait de m'approcher de son lit pour surprendre son regard et tenter de lui apporter peut-être le réconfort d'une compassion moins inhumaine. Martine me reconnaissait et un sourire indécis paraissait sur ses lèvres, mais elle ne me parlait pas, réservant ses forces pour le seul dialogue qu'il lui fallait poursuivre avec Charlotte, en présence de Dieu. Elle était si loin de

moi, si loin, me semblait-il, de ce qu'elle avait été elle-même, qu'à mon chagrin s'ajoutait le sentiment qu'elle avait été dérobée et enfermée dans un lieu dont son esprit humilié et mutilé ne pouvait plus revenir. Charlotte avait voulu qu'elle se fondît dans l'obéissance, et elle avait obéi au point qu'avant d'être morte je la sentais affreusement disparue. N'était-ce pas même parce que j'appartenais à ce qui avait été son ancienne vie qu'elle ne trouvait plus de paroles pour moi? Son silence n'était-il pas encore une façon de se renier?

Les sentiments admirables dans lesquels se consumait sa sœur pouvaient soutenir Charlotte; moi j'attendais désespérément un éclair de conscience et c'est dans l'après-midi du cinquième jour qu'enfin il se produisit, à la faveur d'un naissant délire.

Je me trouvais, pour la première fois depuis sa maladie, seul avec Martine, Charlotte étant descendue reconduire le docteur qui ne lui avait pas caché l'inquiétude que lui causait l'état de prostration dans lequel la malade était depuis le matin. Elle avait voulu lui arracher encore quelque dernier conseil, à défaut d'une parole d'espoir, et l'assurance qu'elle pourrait le joindre, à quelque heure que ce fût de la nuit.

J'étais assis auprès de la fenêtre, assez loin du lit de Martine, qui plongeait, lui, déjà dans l'ombre, car le soir tombait, et je ne bougeai pas d'abord, accablé par le sentiment d'une imminence. Soudain, il y eut comme un petit rire et j'entendis qu'on m'appelait à voix basse. Je courus jusqu'au lit. Martine avait rouvert les yeux qu'elle tenait fermés depuis de longues heures et elle chercha mon regard dès que je me penchai sur elle :

— Est-ce que vous vous souvenez de la Princesse des Echecs dont je vous ai parlé un jour? me demanda-t-elle de sa voix faible mais moins essoufflée que d'habitude. Vous savez, celle qui gagne le prince contre sa jeune sœur? Est-ce que ça ne vous fait pas penser à quelqu'un?

Le même curieux petit rire fusa de ses lèvres, mais je vis qu'elle me regardait avec un air anxieux et comme si elle m'avait posé une question importante.

— Vous avez peut-être raison, Martine, dis-je doucement. Mais, au fond, elle ne gagne pas pour de bon, c'est une simple supercherie.

Mes paroles semblèrent lui causer un soulagement et elle me demanda par deux fois avec une sorte de précipitation :

— Vous croyez? Vous croyez vraiment?

Mais une autre impression la traversait déjà, et elle ajouta sur un ton très bas :

— Vous vous souvenez de la Dame de Cœur? Elle était belle, n'est-ce pas, avec sa tulipe rouge et son voile bleu sur la tête? Il n'y a plus de Dame de Cœur, Antoine. Je ne serai plus jamais la Dame de Cœur.

Tout son visage, déjà si figé, si immobile, frémit comme si elle allait pleurer, mais elle ferma les paupières et, peu à peu, je vis le calme

recouvrir de nouveau ses traits. Quand Charlotte rentra dans la chambre, seule se faisait entendre la respiration difficile.

— Il a dit que le cœur ne tiendrait plus très longtemps, murmura Charlotte avec une expression un peu égarée, comme si, pour la première fois de sa vie, le fait de ne plus pouvoir rien entreprendre et de ne s'en remettre qu'à la volonté de Dieu lui était insupportable.

— Vous devriez vous reposer, Charlotte. Julia et moi veillerons cette nuit. Voilà quatre nuits et cinq jours que vous ne dormez pas, vous êtes à bout.

— Quatre nuits et cinq jours, répéta-t-elle lentement, je me demande ce que cela veut dire? Est-ce que vous en avez une idée, vous? Quand est-ce que cela a commencé? Est-ce que nous ne sommes pas là depuis toujours? Ah! si cet horrible toujours pouvait du moins durer! Mais « elle » aussi, vous savez bien, elle est à bout.

La douleur et la fatigue avaient tellement altéré les traits de Charlotte, en avaient si complètement modifié l'expression, qu'elle me parut une femme étrangère, raidie dans une tension dangereuse, et que le moindre heurt pouvait peut-être changer en démence.

Je ne lui parlai plus, m'en remettant pour elle à cette vertu du silence, dans laquelle je savais qu'elle avait toujours puisé ses plus grandes forces; mais quand je remontai après avoir absorbé machinalement le repas qu'on m'avait servi sur un coin de la table de la salle à manger, son attitude rigide auprès du lit de Martine me sembla contenir toutes les menaces qu'un être peut porter contre soi-même.

Depuis le matin, Martine ne lui avait plus adressé la parole et sans doute Charlotte s'épuisait-elle encore à l'aider et à la soutenir, malgré l'absence grandissante dans laquelle elle la sentait s'enfoncer.

Ainsi commença la nuit, une de ces nuits sans heures, en dehors du temps, où tout se fond dans une minute sans commencement ni fin. J'avais regagné ma place auprès de la fenêtre, à l'autre bout de la pièce où se poursuivait le drame qui ne nous concernait déjà plus, et je m'efforçais de ne pas entendre mon cœur qui battait lourdement, de compter seulement les perles bleues qui formaient la frange de l'abat-jour de la seule lampe allumée. A un moment, j'eus conscience que Charlotte quittait son poste, au chevet du lit, et qu'elle venait s'asseoir non loin de moi, sur une petite chaise basse à côté de la cheminée; j'eus conscience aussi que Julia entrait et remettait une bûche dans le feu, mais après un regard sur Charlotte, sans un mot, elle quitta la pièce, laissant ouverte la porte qui communiquait avec sa chambre. J'entendis le bruit du sommier de l'aute côté de la cloison quand Julia s'allongea, puis plus rien. Charlotte était toujours murée dans sa rigidité attentive et c'était cette rigidité que je m'efforçais d'oublier, car elle aussi contenait une menace intolérable.

Brusquement, comme si elle avait toujours été là, comme si elle s'était toujours fait entendre, mais que nous n'ayons pas su l'écouter, la voix,

la vraie voix de Martine, s'éleva par-dessus la courte respiration oppressée :

— Charlotte! Charlotte! Cache tes mains! Tu as des mains d'étrangleuse!

Le corps assis auprès de la cheminée tressaillit tout entier, comme s'il avait reçu une commotion, et, en un instant, il se trouva de nouveau abattu contre le lit de Martine.

— Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu dis? souffla Charlotte.

— Ecarte-toi! reprit la voix. N'empêche pas les ombres sur le mur! Il va venir, il va venir maintenant!

Et avec une violence d'autant plus terrible qu'elle ne pouvait plus se traduire par un cri, Martine appela :

— Frédéric! Frédéric! Je ne pourrai plus attendre bien longtemps, est-ce vous enfin?

— Tais-toi! tais-toi! murmura Charlotte. Il n'y a personne ici.

— Laissez-moi contempler votre merveilleux visage, une fois seulement, et je serai guérie, continua Martine avec la même sourde véhémence. Toute la tendresse, toute la bonté du monde, c'est vous, Frédéric.

Charlotte avait enfoui sa tête dans le drap qui pendait du lit de Martine et il me semblait qu'elle le serrait contre elle avec une force sauvage. Sa voix me parvint, elle aussi, étouffée.

— Ce n'est pas vrai! Frédéric, c'est toute la dureté, toute la cruauté du monde.

— Vous disiez que vous aimiez mon visage quand vous me preniez dans vos bras. Charlotte ne sait pas. Il n'y a pas de passion dans son âme. Nous ne reviendrons jamais. Frédéric, tu l'as bien dit, jamais, n'est-ce pas?

La phrase s'acheva dans un chuchotement presque joyeux, et ce fut le son inconnu de la voix de Charlotte qui me frappa lorsqu'elle murmura à son tour :

— Et toujours, toujours, j'aurais eu devant moi ce visage qui se renverse et qui s'offre! Ton visage auprès de celui de Frédéric! C'était impossible, ça, petite Martine. Et ton amour, est-ce que tu crois que j'aurais supporté de l'entendre gémir doucement à mes oreilles?

La voix de Charlotte parvenait-elle à sa sœur, à travers le délire, comme une autre voix, la seule qu'elle eût voulu entendre? Du pied du lit où je me tenais maintenant, je vis Martine soulever faiblement la main, comme si elle eût désiré toucher et caresser le visage abattu auprès d'elle : c'était bien à lui qu'elle s'adressait :

— C'est grave, Frédéric, une âme comme la vôtre en train de s'accomplir, et moi désignée pour opérer ce miracle, simplement, parce que j'ai eu le pouvoir de vous briser le cœur!

De tout son poids, la tête de Charlotte creusait le lit, près de la main qui n'avait pu se poser sur elle. Malgré le peu de clarté de la lampe, il

me semblait que le visage de Martine étincelait maintenant de fièvre et de larmes.

Elle se prit à haleter plus fort ; l'angoisse se déversait hors d'elle, irrésistiblement, atteignant et submergeant toutes choses, et telle que je me sentais trembler.

— Frédéric ! Un seul instant ! Après, je ne regretterai rien. Vous savez comme c'est intolérable, ce qu'on n'a pas eu ! Par pitié, ne venez pas trop tard !

— Pourquoi pas trop tard ? Pourquoi, justement, pas trop tard, demanda la voix méconnaissable de Charlotte, pour te purifier par une mort plus amère et plus difficile ?

Les derniers balbutiements de Martine se perdirent dans une plainte indistincte. Elle cessa de faire aller de droite à gauche sa tête sur l'oreiller et, seule, se fit entendre sa courte respiration dans le silence retombé. Je me retournai alors, Julia se tenait dans l'embrasure de la porte, immobile, et tendant vers le lit un visage épouvanté.

Elle et moi n'osions faire un geste, comprenant que nous étions enfermés dans un domaine insolite, où tout, brutalement, pouvait changer de sens et nous laisser sans liens avec la réalité.

La menace du corps abattu de Charlotte, de ce corps abandonné à lui-même, dont on pouvait aussi bien s'attendre à ce qu'il se prît à hurler, écrasait la pièce et suspendait tout mouvement en nous.

Ce ne fut que lorsque, se tenant toujours au drap, il glissa et s'effondra sur lui-même, puis se renversa sur le tapis, que nous nous précipitâmes : Charlotte s'était évanouie.

***

Le récit que j'ai commencé de façon si impersonnelle, je n'ai pu y rester étranger jusqu'au bout, il a pris peu à peu possession de moi, il m'a investi, et maintenant c'est moi qui me retrouve en lui tout entier.

J'en ai terminé avec la partie la plus pénible. Certes, il me faut encore écrire cette phrase : Martine mourut le lendemain de cette nuit ; et, après toute l'angoisse et la pitié que l'on a ressenties pour un être, on voit bien qu'on n'avait pas encore éprouvé l'essentiel de la douleur à son sujet tant qu'on n'a pas à ajouter : il est mort. Mais, en regard de cette nuit, la mort elle-même eut quelque chose de moins inadmissible et de moins barbare. Martine s'éteignit dans l'après-midi, sans souffrance apparente. Elle avait repris deux fois conscience ; ses yeux alors parurent emplis d'un calme et d'une gravité indéchiffrables. Elle entendait parfaitement sa sœur qui lui parlait, et je suis sûr qu'elle aurait pu lui répondre, mais jusqu'au bout elle demeura muette. Quand son souffle se suspendit, elle avait justement le regard posé sur Charlotte, et le reproche que je crus soudain y lire la fit paraître, à ce dernier moment, extraordinairement vivante, reconquise en elle-même, révoltée, pour employer le mot, qui, entre tous, aurait atteint Charlotte. L'espèce de soulagement

que j'en éprouve est sans doute une inconséquence, puisqu'un renoncement, assumé jusqu'au bout, eût entraîné pour Martine une moins grande souffrance. Mais ce renoncement n'ayant été qu'une imposture, j'aime mieux qu'elle soit entrée avec toute sa réalité dans la mort.

C'est maintenant, c'est ici que j'en reviens inflexiblement à Charlotte. Après avoir démonté, pièce par pièce, tous les rouages du drame, la complexité dernière de cette nature doit se découvrir. Autour de cette certitude qu'elle est gravement coupable, j'ai tâtonné longtemps. A un être de son envergure on est tenté de ne prêter que des mobiles supérieurs, mais je suis sûr aujourd'hui qu'il faut la retirer de sa perspective de noblesse privilégiée pour l'introduire dans l'univers condamné des passions des hommes.

Il y a un an pourtant, quand Martine mourut, je ne connaissais pas toute l'amertume qui, depuis, s'est accumulée en moi, et j'eus pitié alors de la douleur de Charlotte, à laquelle s'ajoutait encore l'angoisse que lui causait la réaction imprévisible de Frédéric ; je ne repartis pas pour Paris qu'elle n'eût affronté son retour.

Sur Villereux s'appesantissait chaque jour une plus insurmontable tristesse. Nous errions de pièce en pièce, chassés de l'une à l'autre, soit par un objet, soit par une lumière qui nous rappelait Martine ; et cela, déjà, aurait dû me servir d'indice, car cette fuite devant le chagrin n'est ordinairement que le fait des impies, qui ne se sentent pas en règle avec leurs morts. Pour Charlotte, il y aurait dû avoir de la douceur à se tenir dans le petit salon du nord, où elle m'affirma que plus jamais elle ne pourrait pénétrer, ce salon où, si souvent, elle avait vu sa sœur s'asseoir pour « rêver à la vie », ainsi qu'elle le disait.

Ce fut seulement l'après-midi où Frédéric se tint debout devant elle que je commençai de comprendre. L'heure des ménagements était passée pour lui, qui revenait par avion de Vienne dans l'inquiétude de n'avoir pas vu arriver Martine.

« Vous savez que je l'aime ; je suis ici pour la chercher ; aucune de vos machinations ne nous empêchera de nous rejoindre », avait-il dit d'une voix hachée et pleine de précipitation.

Mais, comme il s'était préparé à gagner l'escalier, Charlotte l'avait arrêté simplement par cette phrase :

« Ni ici, ni dans aucun lieu du monde, vous ne la rejoindrez désormais, Frédéric. »

Et il avait tressailli, frappé au cœur par ce que cette phrase contenait d'irrémédiable ; mais le sombre triomphe qu'elle décelait ne me fut pas immédiatement perceptible ; le visage de Frédéric retenait toute mon attention. Il s'était figé dans une brusque immobilité, et j'étais certain qu'il naissait à la conscience que Charlotte était vêtue de noir. A la fin, ses lèvres avaient questionné avec précaution, ou plutôt, avec extrême répugnance :

« Vous ne voulez pas dire que Martine... » La phrase était restée

en suspens, mais soudain une autre avait jailli avec une force terrible :

« Vous ne voulez pas dire que vous l'avez tuée ? »

Et Charlotte s'était dressée avec un cri.

Je me rappelle très bien cet instant. Nous étions tous les trois debout dans la salle à manger, car c'était dans cette pièce qui, moins que les autres, nous rappelait Martine, que Frédéric nous avait surpris, et la lumière de cuivre du froid soleil d'automne était plaquée sur les murs. Charlotte tentait de balbutier, expliquant l'hémoptysie qui s'était déclarée, mais, par-dessus ses paroles, j'entends encore le cri de Frédéric lorsqu'il avait compris que Martine avait mis cinq jours à mourir :

— C'est impossible ! Vous n'avez pas fait cela, Charlotte ! Vous n'avez pas pu permettre que j'arrive trop tard !

Elle frémissait, je le voyais bien, mais je croyais que c'était seulement parce que le pâle visage qui se dressait devant elle était plus terrible, dans l'amour qu'il lui découvrait, que tout ce à quoi elle avait pu s'attendre ; et c'est pourquoi, sans doute, elle lui infligea cette dernière souffrance :

— Tout le temps qu'elle a gardé sa conscience, elle m'a supplié de ne pas vous avertir, Frédéric.

— Vous mentez ! avait-il crié. Vous mentez ! Mais je ne vous laisserai pas m'atteindre ! Il doit bien exister quelque chose au monde qui guérisse de Villereux ! Il y a un moment j'ignorais tout, et la vie était possible ; il doit y avoir une autre vie où je réussirai à ne plus jamais savoir, à oublier que je sais. Une fois, une seule fois, on peut être touché, et puis plus jamais ; moi, j'ai perdu ma chance, mais vous, essuyez vos larmes, puisque, dans le plus secret de votre être, vous n'êtes pas loin d'attribuer ce dénouement à la Providence !

Ces paroles me frappèrent alors ; mais, sur le moment, je n'en approfondis pas le sens ; elles ont servi à nourrir ce ferment d'amertume qui s'était déposé en moi, le changeant en un si violent sentiment de revendication qu'il me serait maintenant extrêmement pénible de revoir Charlotte.

Il y a un an que je n'étais plus revenu dans cette Métairie où je me plaisais tant jadis, quand le seul nom de Villereux suffisait à éveiller en moi un si vif intérêt. Cet intérêt s'est éteint aujourd'hui. Villereux n'est plus capable de me rien suggérer.

Durant les jours que j'ai passés ici à écrire je n'ai même pas tenté, au cours d'une de mes promenades, d'apercevoir sa façade, de l'autre côté de l'étroit vallon. Charlotte vit seule maintenant avec cette Julia dont l'amour et la perspicacité furent à l'origine du drame. Sans doute, a-t-elle fait refermer les pièces du rez-de-chaussée, et elle aura eu raison ; Frédéric n'y retournera jamais, et Villereux s'écroulera avant qu'un être doué d'assez de vie pour le ranimer y pénètre de nouveau.

Maintenant que j'ai fini de me souvenir, je voudrais me retrouver à Paris, libre du poids obscur qui a pesé sur moi toute l'année. L'accu-

sation que j'ai réussi à formuler nettement pour moi-même, en dépit des plus grandes apparences morales, devrait pouvoir suffire au besoin de clarté de mon esprit et à calmer l'inquiétude qui s'obstine à demander compte en moi.

***

Il vient de se produire un événement que, par honnêteté intellectuelle, je tiens à consigner. J'étais assis à mon bureau, mais je n'écrivais plus et regardais vaguement, dans le soir tombant, les platanes au tronc livide de ma prairie laisser s'envoler leurs dernières feuilles quand, derrière la porte-fenêtre, Charlotte a surgi. De surprise, je me suis mis debout, et, quand elle est entrée, nous nous sommes trouvés face à face.

— Antoine! me dit-elle simplement en me tendant la main, et une émotion si forte m'envahit que je restai un moment sans pouvoir parler.

Elle ne chercha pas mon regard, ne voulant pas me gêner, mais, quand je lui fis signe de s'asseoir, elle refusa d'un mouvement de tête :

— Moi aussi, je suis émue, Antoine, j'ai appris que c'était peut-être votre dernier séjour ici.

— C'est vrai ; je vends la Métairie ; c'est la dernière fois que je viens dans cette maison.

Elle resta un moment silencieuse, puis demanda :

— Si je n'avais fait le chemin jusqu'à vous je ne vous aurais pas vu à Villereux n'est-ce pas?

Mais, devinant ma réponse, elle ajouta sur un ton un peu précipité :

— Après tout ce que nous avons connu ensemble ; après l'amitié que vous nous avez témoignée, ce n'était pas bien, Antoine, de partir sans adieu!

J'allai répondre au hasard, ne pouvant encore choisir dans le flot de pensées confuses qui montait en moi, lorsqu'elle est allée s'appuyer contre le mur et je l'ai entendue questionner très bas :

— Vous vous souvenez? C'était la lumière qu'elle aimait entre toutes. Elle se tenait ainsi contre le mur du salon, à regarder descendre le soleil. Si je vous disais, Antoine, que cette heure m'est devenue maintenant insupportable!

Je l'observai alors attentivement, car sa voix aux inflexions profondes était celle du désespoir. Charlotte était habillée de noir, et le deuil faisait paraître plus blanches ses mains et sa figure creusée. A imaginer brusquement ce que serait son existence désormais j'éprouvai un sentiment de vertige. Il n'y avait rien dans son avenir. Frédéric était perdu pour elle sans retour. Il ne m'avait plus approché depuis un an, mais j'avais entendu parler de ses désordres. Charlotte devait savoir, comme je le savais moi-même, que ce « salut » dont elle s'était tant préoccupé avait passé à portée de l'âme de Frédéric, et qu'elle l'en avait frustré, préférant

le voir en définitive perdu que sauvé par une autre. Toutes les femmes pouvaient de nouveau lui appartenir, lui, du moins, n'appartenait à aucune. Le seul visage de ses rivales qui ne fût pas resté pour elle une « idée » de visage avait disparu. Comment tant d'éléments troubles pouvaient-ils se concilier dans une conscience dont j'avais connu jadis la folie de scrupules.

— Charlotte, demandai-je enfin, comment faites-vous pour vivre?

Sans doute, s'attendait-elle à cette question, car, toujours très droite contre le mur, elle me répondit d'une voix de nouveau bien accordée :

— C'est la mort admirable de Martine qui me soutient. En comparaison d'une certaine ignominie qui la guettait, qui m'eût fait pleurer sur elle comme sur quelqu'un d'à jamais disparu, c'est dans la mort que je la retrouve, c'est là que ma pensée la rejoint, toujours pure et inaltérable!

Ainsi donc, fallait-il vraiment admettre que tout ce qui avait précédé immédiatement son évanouissement, le dernier soir, s'était effacé de sa mémoire, ou osait-elle réellement attribuer au délire le dernier appel de Martine?

— Charlotte! criai-je, ne continuez pas! Vous savez parfaitement que Martine est morte désespérée; et ce que je sais, moi, aujourd'hui, c'est que si vous n'avez pas rappelé Frédéric, ce n'est même pas en considération du « bien » de Martine; car, puisqu'elle était condamnée, avouez que Dieu lui-même n'eût pu vous blâmer de cette dernière joie que vous lui auriez accordée! Vous ne l'avez pas fait parce que vous avez eu peur que Frédéric la sauve une deuxième fois. Découvrant l'amour de Martine, vous avez compris du même coup ce qui avait provoqué sa guérison inexplicable. Vous l'avez laissée mourir par pure et simple, par dévorante jalousie!

Je reconnais que ces paroles étaient terribles, mais Charlotte avait touché au plus vif d'une douleur mal endormie, qui se rappelait à moi dans un élancement intolérable.

Charlotte s'écarta du mur et vint lentement jusqu'au bureau derrière lequel je me tenais. Je me demandai si elle n'allait pas me frapper au visage. Mais elle dit seulement, appuyant ses deux mains sur la table :

— Antoine, vous, comment faites-vous pour vivre? Moi, j'ai l'espoir. Un jour Frédéric me reviendra. Il me déteste encore, mais il y aura un temps où cet amour que nous avons eu pour le même être nous rapprochera. Songez à tout ce que je pourrai lui dévoiler de cet être qu'il a si peu connu, et que j'ai formé, moi, durant dix-huit années! Il suffira qu'il veuille bien admettre que je ne suis pas responsable.

Une sorte de sourire fit passer une douceur fugitive sur son visage; elle se pencha légèrement au-dessus de la table :

— Car je ne suis même pas responsable, Antoine. Je n'ai pas eu besoin d'intervenir. Je sais qu'il faut des milliers et des milliers d'existences gâchées pour la chance d'une rencontre comme celle de Martine et

de Frédéric, mais lorsqu'elle se produit, elle ne peut porter ses fruits ; il serait trop immoral qu'elle réussisse, trop amer aussi pour ceux qui ont attendu en vain et auxquels est accordée du moins la douceur consolante de cet échec. Je vis, pour remercier et pour louer une Bonté qui me dépasse ; mais vous, Antoine, comment faites-vous pour vivre ?

Je la regardai avec horreur ; c'est alors que, s'inclinant presque jusqu'à me toucher, elle m'a chuchoté au visage :

— J'estime que je n'ai aucun remords à connaître. Mais puisque c'est dans une perspective de crime que vous voulez placer cette fin si lumineuse, avouez alors que vous aussi vous êtes coupable. N'étiez-vous pas libre d'envoyer un télégramme ? Vous l'ai-je jamais interdit ? Mais vous aussi vous aimiez Martine, Antoine ; il vous eût été odieux de la voir rappelée à la vie pour et par Frédéric. Au lieu de m'accabler sous vos jugements, vous ne devriez voir en moi, tout au moins, que votre complice.

Sa voix prit une douceur presque légère quand elle ajouta :

— Vous croyez que tout est fini pour vous, mais ce n'est pas vrai ; moins encore que Frédéric vous ne guérirez de Villereux.

Sous la honte insupportable que son ton insinuant faisait monter en moi j'ai fermé les yeux. Je crois bien que sa main a effleuré mon front et mes cheveux comme si elle eût fait une petite caresse apaisante à un malade, mais quand je me suis ressaisi, Charlotte déjà était près de la porte, et elle sortit sans se retourner.

Maintenant, oui, maintenant que je suis seul, je puis affronter réellement ses paroles. Moi, aimer Martine ! Certes, depuis qu'elle a disparu, Villereux est désert, mais comment admettrais-je que si je fus jadis enchanté par ces lieux, c'était uniquement parce que je devais un jour l'y connaître ? Une profonde tendresse, voilà ce que j'ai éprouvé pour Martine ; son don d'émouvoir était si différent de celui des autres femmes. Oui, une profonde tendresse, et qui m'éleva un moment au-dessus de ma pauvreté et de mon aridité habituelles. Ne me suis-je pas élancé derrière Martine pour la porter jusqu'à ma voiture ? Il est impossible que j'aie seulement obéi à une de ces impulsions du moment qui peuvent être généreuses ! Comment aurais-je jamais pu choisir qu'elle ne fût pas sauvée ? Et si cela était, comment pourrais-je encore goûter cette paix relative qui est la mienne ? Comment le remords ne m'aurait-il pas déjà enfermé dans une de ces chambres sans issues, dont je suis certain que la mort elle-même n'a pas le pouvoir de nous faire sortir ?

FIN

MARIA LE HARDOUIN

LA DUPERIE DES NATIONALISATIONS

L'AGITATION entretenue autour de crises politiques plus ou moins artificielles a pour objet d'obscurcir volontairement les problèmes économiques qui restent à résoudre. Ce sont, en effet, le plus souvent les auteurs responsables de nos difficultés qui sont les plus acharnés à les dénoncer et à accuser ceux qui s'efforcent de leur apporter des remèdes.

Pour qui s'élève au-dessus de ce jeu des responsabilités éludées, la France offre actuellement le spectacle de deux évolutions parallèles : le pays s'est redressé magnifiquement. Mais, d'autre part, les organismes étatiques qui ont été installés ont fonctionné en obéissant à leurs impératifs propres et ont engendré des troubles croissants. Ces deux aspects de notre situation sont en complet contraste. Il serait absurde de nier les progrès faits non seulement dans l'économie privée, mais aussi dans le gouvernement du pays, et qui se traduisent par le redressement budgétaire et monétaire. Mais c'est précisément cette remise en ordre qui fait apparaître aujourd'hui, avec une évidence de plus en plus grande, la malfaisance du secteur nationalisé qui pèse d'un poids intolérable sur la vie nationale.

Les grandes nationalisations ont été décidées, en France, pour remédier à deux faits qui étaient, paraît-il, insupportables et que l'on dénonçait avec passion. Il convenait en premier lieu de rendre à la nation des biens lui appartenant, de façon à ce qu'elle ait directement le bénéfice de ses richesses, au lieu de l'abandonner à des capitalistes parasites. Il convenait, d'autre part, de rendre à la nation elle-même la direction des grandes entreprises économiques, alors qu'elles étaient menées par les représentants exclusifs des propriétaires, qui étaient censés les exploiter en considération de leur seul intérêt.

Les expériences généralisées pendant les quatre dernières années, faisant suite à celles plus anciennes des chemins de fer et de l'aviation,

permettent de traiter aujourd'hui la question non d'après les théories, mais en fonction d'expériences.

Le résultat du transfert à la nation des bénéfices qu'on lui faisait miroiter s'est traduit par une telle aggravation de la situation financière qu'il est incontestable actuellement que les finances françaises seraient dans un état florissant si elles n'avaient pas à supporter le poids des nationalisations, lesquelles sont la cause exclusive de notre déficit. Ce fait est tellement évident que nous ne nous y attarderons pas, si ce n'est pour caractériser la nature du déficit qui est intervenu, déficit que seule l'opportune aide Marshall a empêché de tourner à la catastrophe financière.

L'histoire des Sociétés nationales d'Aviation est la plus édifiante. L'opinion publique n'arrive pas à comprendre que nous ayons dépensé des dizaines et des centaines de milliards pour rien, car enfin, il y a des sociétés nationalisées dont les produits sont chers, mais au moins satisfaisants, tandis qu'ici, les produits eux-mêmes ont disparu! On s'efforce d'ailleurs d'excuser l'Etat en disant que la France est un trop petit pays pour prétendre disposer d'une industrie de cellules ou de moteurs, étant donné les dépenses que cela suppose. Nous n'acceptons pas de telles déclarations de principe, qui justifient tous les abandons, mais que contredisent les réalisations effectuées de toutes parts par des gens audacieux et intelligents. On pourrait tout aussi bien dire que notre pays était incapable de construire de grands paquebots ou d'avoir des laboratoires utiles. Mais à supposer même que cette affirmation fût exacte, elle serait, à l'encontre de la nationalisation, l'argument le plus décisif. Comment se fait-il que l'Etat fasse preuve d'une imbécillité assez grande pour exproprier précisément des entrepreneurs privés promis à une ruine prochaine? La Société Gnome et Rhône gagnait 30 millions par an avant la guerre à fabriquer de gros moteurs d'avions. L'Etat s'empare de ses usines, y engouffre des milliards, puis déclare que notre pays n'est plus à l'échelle d'une fabrication d'une pareille importance... Il est difficile de pousser plus loin l'incohérence, à moins que la nationalisation ait pour objet, au lieu de confisquer des bénéfices au profit de la collectivité comme on nous le disait, de collectionner les déficits en puissance.

Cette rapide transmutation d'un gain en une perte est sans doute, pour une large part, le résultat des méthodes d'après lesquelles sont gérées les Sociétés nationales et désignés leurs dirigeants ; de ces deux points de vue, des progrès sont possibles, dont certains, d'ailleurs, ont été récemment accomplis. Mais les exemples les plus favorables aux nationalisations montrent qu'il y a plus profondément encore, incompatibilité congénitale entre leur fonctionnement et la réalisation de bénéfices, voire même le maintien pur et simple de l'équilibre. Ce qui se passe pour la S.N.C.F. est particulièrement frappant.

On s'accorde à reconnaître que les chemins de fer fonctionnent de façon satisfaisante et souvent même parfaite. Mais l'événement prouve

que leur direction, confiée à des techniciens, conduit au suréquipement systématique et à une accumulation d'investissements et de dépenses sans rapport avec les recettes à espérer. L'ingénieur fonctionnaire aimant son métier ne peut qu'acheter le matériel le plus moderne et rechercher la performance industrielle la plus surprenante. Il est, par la nature même de ses fonctions, indifférent au souci, pourtant essentiel, qui domine la conduite des affaires : toute dépense (achat de matériel, augmentation des installations, augmentation du personnel, etc.) doit correspondre à un service rendu qui lui soit au moins équivalent. Le secteur industriel parfait est celui qui consomme le minimum de travail ou d'épargne pour obtenir le plus grand rendement en bien-être. Un excès d'économie fait baisser le rendement plus vite que la dépense, tandis qu'un excès de prodigalité le fait croître moins vite qu'elle. L'excellence de la gestion se mesure à ce qu'elle s'approche plus ou moins de ce point de perfection, d'ailleurs variable et constamment mouvant, où le coefficient d'utilisation des efforts est le meilleur pour la collectivité.

On est bien obligé de reconnaître à quel point ces notions élémentaires sont étrangères au fonctionnement d'un service public lorsqu'on voit que la S.N.C.F. elle-même l'ignore totalement. Le dernier rapport de la Commission d'enquête signale que le travail accompli pourrait l'être avec 50 000 agents de moins. L'ensemble des organismes de direction des anciens réseaux privés occupait 5 700 personnes là où, après la centralisation qui devait être une source d'économie, la S.N.C.F. en emploie 9 500. On constate que 80 p. 100 de ses recettes sont encaissées sur la moitié seulement du réseau. On constate aussi que les dépenses improductives ne cessent de s'accroître : on compte trois retraités pour quatre agents en service ; les charges sociales, qui représentent 45 p. 100 environ des salaires pour les établissements privés occupant plus de 5 000 ouvriers, dépassent 83 p. 100 pour la S.N.C.F., course dans laquelle elle est d'ailleurs presque rattrapée par l'Electricité de France et les Charbonnages, qui atteignent 77 p. 100.

Le problème fondamental ainsi posé par le fonctionnement de la S.N.C.F. est donc parfaitement clair, et on ne comprend pas pourquoi on le complique à plaisir. Que la S.N.C.F. s'équipe admirablement, qu'elle paie son personnel plus cher que tous les autres et qu'elle mette à la retraite des agents pleins de vie et de force, cela peut parfaitement être considéré comme une étape vers un monde idéal, où chacun vivra mieux en travaillant moins ou pas du tout, mais cette étape n'est valable que dans la mesure où le service rendu par les chemins de fer est suffisamment apprécié par ceux qui l'utilisent pour équilibrer la masse des dépenses assumées par les réseaux. Quand il s'agit des services normaux de l'Etat, cette « appréciation » ne peut pas se chiffrer avec la même précision. Nous demandons à l'État de nous donner la sécurité ; et nous payons pour cela une armée, une magistrature, une police. Le budget de ces ministères nous permet, très approximativement, de savoir s'il y a correspondance

entre le service culturel qui nous est rendu et le sacrifice d'argent dont nous le payons, et l'opinion se demande, en gros, si « le pays en a pour son argent ». Mais quand il s'agit d'un organisme économique comme la S.N.C.F., la comparaison se fait avec une exactitude parfaite, car on rapproche des biens ou des services rigoureusement évaluables en monnaie. La question qui se pose alors est de savoir si l'ensemble du pays accepte de s'offrir le luxe de payer ses transports deux ou trois fois plus cher qu'il ne serait possible avec un autre système, question qui n'est elle-même concevable qu'en raison de préoccupations n'ayant rien d'économique. On invoque alors un de ces services non chiffrables qui relèvent de l'État, et l'on soutient que le maintien d'un réseau étendu et d'un matériel nombreux est une nécessité de défense nationale. Il est pourtant évident que la sécurité de la France n'a rien à voir avec l'exploitation des 12 000 kilomètres de voies inutiles, qui sont précisément responsables pour une large part du déficit de l'ensemble. Au surplus, en matière de motorisation de l'armée, l'État s'est montré incapable de posséder un parc correspondant à ses besoins propres, et il a dû recourir aux camions et aux automobiles du secteur privé.

Puisqu'on est obligé de ramener la question sur son vrai terrain, qui est économique, reste l'argument de la masse des intérêts humains et matériels représentés par l'exploitation d'un réseau ferré qui empêcherait de suivre les évolutions de la conjoncture. Que toute adaptation de cette ampleur exige des tempéraments, cela est évident ; mais le capital des chemins de fer n'est pas le seul à se dévaloriser avec le temps, et bien d'autres industries ont su amortir leurs installations et leurs outillages, même les plus coûteux, et les rénover à point. Encore faut-il ajouter que l'inqualifiable ruine infligée aux obligataires des chemins de fer par l'inflation a singulièrement allégé les charges dudit capital.

La vraie raison de la néfaste sclérose des chemins de fer est précisément le caractère public qu'on leur a attribué confusément et qui leur a conféré des caractéristiques ne leur convenant pas. L'apparition de l'automobile et de l'avion a modifié fondamentalement les données du problème, et tout autre que l'État l'aurait vite reconnu, mais le souci économique du rendement (au sens le plus élevé et le plus précis du terme) étant absent de tout service public, ce magnifique ajustement entre l'utilité du service rendu et le prix dont on le paie ne saurait avoir lieu. De sorte que l'Administration des chemins de fer poursuit imperturbablement son existence, et même alourdit paradoxalement sa gestion alors qu'elle devrait l'alléger et la transformer radicalement. Le prétendu conflit entre le rail et la route illustre péniblement le conservatisme de certaines formes d'activité qui déploient le plus clair de leur énergie à chercher à étouffer leurs concurrents plus heureux parce que plus jeunes et mieux doués. L'idéal de l'État serait-il de nous obliger à utiliser de nouveau des diligences ?

Si la nation n'a retiré et ne pouvait retirer aucun avantage financier des nationalisations, y a-t-elle au moins gagné la direction effective des grands

services qu'elle a repris ? Il fallait son ignorance singulière pour prétendre que les Sociétés étaient dirigées par leurs actionnaires. L'expérience la plus quotidienne montre qu'il s'est créé dans la vie économique un complexe de propriété, d'autorité et de technicité qui, avec bien entendu tous les défauts afférents à ce qui est vivant, tend naturellement au développement et au succès de l'entreprise. Mais on a feint de penser que les choses se passaient suivant leur apparence et non suivant leur vérité.

Ne pouvant nier l'incontestable efficacité des chefs, on les a chassés sous prétexte qu'ils étaient usurpateurs. On les a remplacés par d'autres, le plus souvent moins efficaces, mais ce qui est plus important encore, on a aggravé l'usurpation à laquelle on prétendait remédier. Nous touchons ici à un point essentiel de l'organisation économique. Au lieu de discuter du libéralisme ou du planisme, on ferait mieux de constater que l'économie de marché, celle où joue la concurrence, est aussi celle dans laquelle le consommateur est le maître : ce sont les exigences de celui-ci, et elles seules, qui dirigent la production. On s'en rendait d'ailleurs bien compte lorsqu'on dénonçait à juste titre les cartels ou les trusts ; la masse inorganisée des consommateurs pourrait être, en effet, victime de machinations obscures de la part d'un petit nombre de producteurs s'entendant étroitement. Mais ce qui est inadmissible est que ces mêmes partis politiques et ces mêmes théoriciens, qui attaquaient si violemment la plus légère apparence de monopole, aient livré systématiquement l'intégralité de la nation à des trusts nouveaux d'une puissance insoupçonnée et d'un anonymat particulièrement redoutable.

Il eût été regrettable qu'un cartel fît monter de quelques points le prix de l'huile ou de l'acier au-delà de son juste prix, et on avait raison de vouloir l'empêcher. Mais que penser de la création volontaire d'un trust qui détient l'intégralité des moyens de transport et qui peut, d'un instant à l'autre, paralyser toute la vie du pays ? Que penser d'une politique qui se propose de faciliter et de normaliser l'interruption d'un service public aussi essentiel que celui de l'électricité ? Que penser ensuite de l'extension systématique des trusts d'État dans des domaines de plus en plus vastes ? On dénonçait le danger pour le pays des concentrations de capitaux, et voici que la Sécurité Sociale a géré, en 1948, 332 milliards, au regard desquels le budget total de la France finit par paraître modeste. Considérez enfin les troubles qu'occasionne une interruption volontaire et inopinée dans la distribution du gaz ou de l'électricité, et convenez qu'on n'a jamais assisté dans notre pays à une pareille ruée vers l'asservissement.

Si c'était une combinaison d'intérêts privés qui fût responsable de pareils accidents, l'opinion serait déchaînée et exigerait le châtiment des coupables. Mais comment n'être pas confondu en pensant qu'on a prétendu libérer la nation de l'affreuse « omnipotence » de candides et impuissants actionnaires au moment même où on lui enlevait la possibilité

qu'elle avait de jouir d'une économie concurrentielle, c'est-à-dire organisée, en fait sinon en droit, pour son exclusive satisfaction. Ainsi est-il difficile de concevoir une opposition plus radicale que celle qui existe entre la notion même de service public, prétendant mettre à la disposition de la nation une richesse mal employée, et la désinvolture avec laquelle fonctionnent des services publics.

On comprend aisément pourquoi une nationalisation en entraîne une autre, et on s'explique le prurit de certains partis : un trust n'est rassasié que lorsqu'il empêche toute manifestation d'indépendance à côté de lui. Telle est la logique interne du mécanisme, qu'il soit privé ou public, et il ne peut y échapper. Les deux buts apparemment poursuivis sont donc les plus opposés avec les moyens mis en œuvre pour y parvenir : où le peuple attendait des bénéfices, il trouve des pertes ; où il attendait une libération, il trouve la tyrannie. Pour qu'on l'ait ainsi engagé sur ce chemin si décevant, qui conduit à la fois à la pauvreté et à la servitude, il faut que l'on ait eu un autre but que celui qui a été offert en appât à une foule crédule.

La nationalisation a représenté avant tout la prise des leviers de commande, ce à quoi des hommes ambitieux ne sont généralement pas insensibles, et ce qui présentait des avantages précieux pour certains partis politiques. Le déroulement des opérations analogues dans d'autres secteurs de notre vie nationale, et plus encore dans divers pays étrangers, caractérise admirablement un processus qui, fort heureusement pour nous, a avorté à mi-course. Nous savons maintenant ce qu'est une « révolution préfabriquée » qui se prépare suivant une technique qu'on impose à des hommes qui n'en veulent pas. Les nationalisations en sont une pièce maîtresse, admirablement conçue pour faciliter la prise de pouvoir, de façon à ce que le peuple ne réalise sa servitude que lorsqu'il a achevé de forger les chaînes qu'il a choisies dans l'ignorance et l'allégresse. Du point de vue social, les individus qui, par leur épargne, avaient amélioré leur bien-être en enrichissant le pays sont ruinés. Du point de vue économique, la nation perd les immenses avantages d'un marché concurrentiel, seul susceptible de lui assurer le plus haut standard de vie ; du point de vue politique, les citoyens voient leurs libertés essentielles tenues en échec par un pouvoir concentré. La nationalisation ne consiste donc nullement à remettre au peuple ce qui lui appartient, mais, au contraire, à lui en enlever l'usage. Et le terme qui conviendrait le mieux pour désigner une pareille opération serait plutôt : dépossession.

ED. GISCARD D'ESTAING

T.E. LAWRENCE

THOMAS EDWARD LAWRENCE — que les Anglais nomment habituellement « Lawrence d'Arabie » ou « T.E. », pour le distinguer de son compatriote « D.H. », le romancier — naquit dans le pays de Galles en 1888. C'était le second fils d'une mère anglo-écossaise et d'un père anglo-irlandais qui durent élever, avec quelque 300 livres par an cinq garçons dont deux périrent au cours de la guerre mondiale n° 1. Lorsque pour la première fois, en 1909, il se rend dans le Proche-Orient, c'est comme boursier d'Oxford, pour y photographier des forteresses médiévales. Dès l'enfance, il s'est intéressé aux vieilles pierres, aux poteries, à l'archéologie. Il a exploré la France à bicyclette ; il a lu beaucoup de livres, de la poésie surtout. La politique ne l'intéresse pas, les religions lui sont et lui resteront indifférentes. Il est petit, maigre, avec des jambes fluettes (on le déclarera impropre au service militaire), de jolis pieds, des mains fines, une assez belle tête, des cheveux blonds, des yeux gris bleu, une peau claire, une expression mélancolique dans le haut du visage, dure et presque cruelle dans le bas. Il sourit volontiers, il considère toutes choses avec ironie mais sans jamais en rire. Il ne boit que de l'eau, il ne fume pas, il ne parle pas de femmes, ni ne s'en occupe. Son endurance physique lui permet de parcourir la Paslestine, le Liban, la Syrie à pied, en plein été, à la stupéfaction des indigènes. Des Kurdes le dépouillent, le battent et manquent l'assassiner. Pendant quatre ans il travaille aux fouilles de Karkemish, sur le Haut-Euphrate ; puis dans le Sinaï. En décembre 1914, on l'affecte, avec le grade de sous-lieutenant, au Service de Renseignements du Caire. Au printemps 1916, il négocie en vain avec les Turcs, en Mésopotamie, où ils sont sur le point de prendre Kut-el-Amara. En octobre, ses chefs militaires l'envoient prendre contact à Djeddah, sur la mer Rouge, avec les Arabes du sherif de La Mecque, qui viennent de se révolter contre la domination ottomane. T.E. n'est alors qu'un officier de vingt-huit ans, expert du Moyen-Orient, parmi beaucoup d'autres. Deux ans après, quand il entre à Damas, c'est un « héros d'aventures » sur qui la légende commence à opérer son œuvre.

Qu'a-t-il donc fait ? Il a commencé par convaincre les Anglais eux-mêmes que la Révolte arabe pouvait être un atout précieux dans leur jeu Il a obtenu la confiance des Bédouins, des paysans du Hauran, des Druses. Il les a ralliés peu à peu sous les étendards de Fayçal, un des fils du sherif de La Mecque. Il a pris sur les indigènes, sur ses camarades, sur ses supérieurs un ascendant prodigieux. Avec l'aide d'un petit nombre d'offi-

ciers et de sous-officiers, opérant parfois en conjonction avec eux, le plus souvent seul, n'ayant d'autres titres que celui de conseiller technique des Anglais auprès de Fayçal, puis de représentant de Fayçal auprès des Arabes, d'autres armes que des explosifs, quelques mortiers, quelques fusils Lewis (des auto-mitrailleuses n'ont été mises à sa disposition que dans les derniers mois de la campagne), il a réussi, grâce à sa fantastique énergie et à une audace incroyable, à désorganiser toutes les communications turques sur l'axe du chemin de fer de Médine à Damas. Capable de franchir deux cents kilomètres en vingt-quatre heures à dos de chameau, de marcher pieds nus en été sur les sables brûlants, de vivre sans sommeil et sans nourriture pendant plusieurs jours, dix fois blessé, sa tête mise à prix par l'ennemi, cette espèce de Robin du Désert a fait sauter, à soixante-dix neuf reprises, la voie ferrée, ses ponts, ou des trains bourrés de troupes turques. Sous la direction de Lawrence, quelques milliers d'Arabes ont suffi à paralyser la moitié des forces turques engagées au sud de Damas : au général Allenby, commandant un quart de million d'hommes, à disposer du reste. Finalement, c'est Allenby qui porte les feuilles de chêne et les lauriers de la victoire. Mais Lawrence, bien qu'il se hâte de quitter le théâtre de ses exploits, reste, dans l'imagination publique, le « roi sans couronne d'Arabie ».

Ce « roi », on l'aperçoit à Paris, dans les coulisses de la Conférence de la Paix, ayant l'audience des personnages les plus illustres. Il est hostile — tout le monde le sait — aux ambitions françaises en Syrie, comme aussi à tout ce qui, dans la politique britannique, s'inspire encore des méthodes de Clive ou de Rhodes. « Folies impérialistes », écrira-t-il. Ce qu'il préconise, c'est une sorte d'association volontaire où les peuples arabes, pourvus de gouvernements autonomes, resteraient les alliés et les clients de l'Angleterre. Le Proche-Orient deviendrait une sorte de « zone de Monroe » britannique. Les hommes d'État écoutent Lawrence, mais ne le suivent pas. Churchill obtient de lui pourtant qu'il entre au Colonial Office comme conseiller politique. En 1922, il donne sa démission. L'ex-colonel Lawrence s'engage subrepticement comme soldat de seconde classe, sous le nom de J.H. Ross, dans un dépôt de la R.A.F. Des journalistes, excités par cette étrange métamorphose, l'y dépistent. Il se transforme en T.E. Shaw, mécanicien de chars. Il réussit à rentrer dans la R.A.F. en 1925, toujours comme simple soldat. En 1927 et 1928, nous le retrouvons sous le matricule 338.171, au camp de Karachi et au camp de Miranshah, dans l'ouest de l'Inde. On le ramène en Angleterre. Il ne la quittera plus jusqu'à la fin de l'engagement de douze ans qu'il a contracté. Jamais il n'acceptera de redevenir officier, ni fonctionnaire. Pas même d'être nommé caporal. Le 1er mars 1935, il se retire dans son chalet de Clouds Hills, Moreton (Dorset). Rien ne lui aurait été plus facile que de s'enrichir, ne fût-ce qu'en laissant vendre ses écrits. Toute sa fortune lui rapporte 25 shillings par semaine. Quelques meubles primitifs, des sacs de couchage, un portrait d'Allenby, un portrait de Fayçal, un millier

de livres, un phono, des disques, une inscription grecque sur la porte, cinq arpents de rhododendrons, voilà sa « maison-pour-homme-seul ». Deux mois après s'y être installé — le 13 mai 1935 — il se casse la tête dans un accident de motocyclette et meurt, cinq jours plus tard, sans avoir repris connaissance.

Tels sont, réduits à leur plus simple expression, les faits, de notoriété publique, qui permettent de situer Lawrence dans le temps. Extérieurement, T.E. n'est qu'un petit bonhomme quelconque : son principal souci, dirait-on, est de se rendre invisible. Intérieurement, c'est un grand homme. « Un des plus grands que j'ai connus », affirmait Churchill dès le lendemain de la guerre. C'est aussi — rencontre extraordinaire — un grand écrivain : ce que n'étaient aucun des trente ou quarante Britanniques dont il loue justement le courage et qui auraient pu, assure-t-il, « en raconter autant que lui ». *Les Sept Piliers de la Sagesse* — son autobiographie pendant la campagne de 1916-1918 — ont été reconnus presque immédiatement comme un chef-d'œuvre : un document humain qui, par la beauté du style, évoque le Chateaubriand des *Mémoires* et, par l'intérêt du récit, le Xénophon de *la Retraite des Dix Mille*. Dans la vie de Lawrence, tout en vérité est exceptionnel, inattendu ou bizarre, selon l'optique « normale ». Rien ne préparait ce jeune archéologue à une entreprise militaire : en dix-huit mois, il devient un des capitaines les plus fameux que l'Angleterre ait célébrés depuis Raleigh. Porté au faîte de la renommée, il ne pense plus qu'à se dépouiller de son grade, à refuser les fonctions ou l'argent qu'on lui offre, à s'engloutir dans l'insignifiance. L'on conçoit que le cas de Lawrence ait excité les imaginations. Il y a un « mystère Lawrence ». Il y a même plusieurs mystères qui, nous le verrons dans un instant, s'enchevêtrent ou se recouvrent.

Pour y pénétrer, de quels instruments disposons-nous ?[1] Les plus valables sont évidemment ceux que Lawrence lui-même nous a fournis. Et d'abord son ouvrage capital, dont la genèse elle-même est curieuse. *Les Sept Piliers de la Sagesse* (Proverbes, IX, 1 : « La sagesse a bâti sa maison, elle a taillé ses sept piliers ») étaient à l'origine une sorte de roman, un « drôle de livre », qui « racontait des aventures dans sept villes-types de l'Orient » visitées par l'auteur au cours des voyages qu'il fit comme archéologue. Ecrit en 1913, brûlé l'année suivante, il n'en subsistait que le titre lorsqu'en été 1917 le capitaine Lawrence, étant entré à Akaba, fut repris par le désir de relater ses expériences en pays arabe. Cette relation, T.E. ne l'entreprit que deux ans plus tard, pendant qu'il assis-

1. D'innombrables articles ont été écrits sur Lawrence, tantôt excellents, tantôt absurdes. Des témoignages précieux ont été recueillis sur lui, après sa mort, par les soins de son frère, A.W. Lawrence, sous le titre « T.E. Lawrence by his friends ». Les deux biographies les plus connues — celle de Robert Graves et celle de Liddell Hart — sont presque exclusivement centrées sur l'aventure arabe. L'étude la plus intelligente qui ait été faite de Lawrence est, à ma connaissance, celle de Victoria Ocampo (338.171 *T.E.*, Gallimard). Elle va au cœur de la question : qui était Lawrence, quelle sorte de créature humaine ? (N. de l'A.).

tait à la Conférence de la Paix à Paris. Au mois de décembre suivant (1919) il perd son manuscrit (250 000 mots) à la gare de Reading ; les notes qui avaient servi à le composer étaient déjà détruites.

En janvier 1920, Lawrence se remet à l'ouvrage. En trois mois, il griffonne un second texte de 400 000 mots : base d'un troisième texte (le manuscrit en est conservé à Oxford) auquel il travaillera « à en perdre la vue » en 1921-22 et qui, réduit à 280 000 mots, sera imprimé en janvier 1927, à l'usage exclusif de 128 souscripteurs et d'une soixantaine d'amis. Cette troisième version n'a été rééditée, pour le commun des lecteurs, qu'après la mort de Lawrence. Il importe de ne pas la confondre avec l'abrégé de 120 000 mots dont Lawrence autorisa la publication en mars 1927, sous le titre de *la Révolte dans le Désert*. Non pas que *la Révolte dans le Désert* ne soit déjà un très beau livre. Mais ce livre — nous l'apprendrons plus tard par les *Lettres* — Lawrence le « haïssait ». Il n'est pas d'expressions méprisantes dont il n'usera à son égard : « un malhonnête sale petit livre », une « parodie », un livre « pour boy-scouts ». Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait laissé subsister que les faits extérieurs — ceux qu'un César, par exemple, enregistre dans ses *Commentaires* — en retranchant « tout ce qui était émotion aiguë » : les scènes insupportables pour les âmes sensibles, les confidences personnelles. Nous voici prévenus : l'aventure arabe, les victoires militaires n'étaient pour Lawrence que le drame apparent, ce que retiendraient les écoliers naïfs et les chroniqueurs. L'homme lui-même, il tenait à ce que la foule l'ignorât, de son vivant.

Que la Correspondance de Lawrence, qui vient de paraître en France[1] nous permette de relire avec plus de lucidité *les Sept Piliers de la Sagesse*, on pouvait s'y attendre. Mais son intérêt est beaucoup plus vaste. Au lieu que *les Sept Piliers* ne concernent que la période comprise entre octobre 1916 et octobre 1918, les *Lettres* débutent en 1906, quand T.E. n'est qu'un jeune homme de dix-huit ans, et elles s'échelonnent jusqu'au jour de son accident fatal, en mai 1935. Adressées aux correspondants les plus divers — des écrivains célèbres tels que Shaw, Hardy ou Edward Garnett, des militaires, des hommes politiques, des familiers, des confidents modestes, des amis intimes — elles débordent les cadres du récit de guerre, ou en éclairent les thèmes. Lawrence, d'ailleurs, n'avait pu tout dire dans *les Sept Piliers*. « Les révélations personnelles, écrivait-il à Garnett en septembre 1922, devraient être la clé de tout : et le chapitre

1. Lettres de T.E. Lawrence, traduites d'après l'édition anglaise par Etiemble et Yassu Gauclère (Gallimard). La plupart de ces lettres ont été rassemblées, après la mort de Lawrence, par les directeurs de la Société des Amis de Lawrence : son frère A.W. Lawrence et E.M. Forster. Elles ont paru en Angleterre en 1939. La guerre a retardé de plusieurs années le travail considérable que représentent leur traduction, leur vérification, leur publication. Il ne reste à l'heure actuelle qu'un ouvrage inédit de T.E. Lawrence. Ce sont les notes qu'il prit en 1922 et 1925 dans les dépôts militaires où il servait comme simple soldat. Ces notes, qu'il a intitulées « The Mint » (littéralement : le lieu où l'on frappe, la matrice d'où sortent les pièces de monnaie) paraîtront en Angleterre et en France en 1950.

(intitulé *Moi-même*) est en fait la clé, je crois : *seulement il est chiffré.* C'est en partie inaptitude congénitale à penser simplement, inaptitude que je fais passer pour de la métaphysique, et en partie la frousse — ou du moins le sentiment qu'il m'est absolument impossible de me livrer tout à fait . » Si Lawrence ne s'est livré totalement à personne, du moins a-t-il été, dans certaines de ses lettres, plus loin que partout ailleurs. Nous connaissions déjà l'homme d'action et le grand écrivain. Ce que les huit cents pages de la correspondance nous découvrent, ce sont les dessous psychologiques, la vérité profonde d'un des personnages les plus étonnants de ce siècle.

***

De toutes les erreurs de jugement qui ont été commises sur Lawrence, la plus grossière — et la plus répandue — est celle qui attribue la bizarrerie de son comportement à l' « Intelligence Service ». Lawrence, sans aucun doute, a mis sa connaissance du Proche-Orient, pendant plusieurs années, au service des bureaux de renseignements militaires britanniques. Lorsqu'en 1913, il retrace, sous le couvert du « Palestine Exploration Fund », l'itinéraire de Moïse au nord-est de la mer Rouge, tout ce qui l'intéresse en réalité est d'établir la topographie du Sinaï pour le compte de Kitchener. Les Turcs n'en ont pas été dupes ; lui-même n'a pas pris la peine de le nier. A la fin de 1914, quand il revient au Caire, on l'y place — officiellement — au Service d'Informations du Quartier général d'Egypte. Est-il allé à La Mecque secrètement ? Il en convient (notamment dans une lettre du 25 septembre 1920) et le désir de ne pas déplaire aux chefs arabes qui l'y avaient admis suffirait à expliquer la discrétion qu'il observait — en public — à ce sujet. A-t-il, au début de juin 1917, poussé jusqu'au nord de Damas une pointe dont il ne dit rien dans *les Sept Piliers ?* Ses biographes anglais l'affirment. Mais là se bornent, vraisemblablement, ce qu'on pourrait appeler ses missions secrètes. Pendant toute la campagne qui le rendra célèbre, s'il « fait du Deuxième Bureau », ce n'est que comme complément indispensable à ses fonctions de conseiller militaire et technique auprès des auxiliaires arabes levés par Fayçal. Son rôle ultérieur au Colonial Office n'a rien de ténébreux non plus : Lawrence s'efforce de défendre les conceptions — bonnes ou mauvaises — que tout le monde lui connaît. En fait, la légende de « Lawrence, agent secret » n'a pris corps qu'à partir du moment où, n'étant plus officier, il donna par surcroît sa démission de fonctionnaire. Le vulgaire n'admettait pas ce qui pourtant était la vérité : que T.E. ne voulût plus rien être. « Lawrence d'Arabie, simple soldat ? Vous nous prenez pour des imbéciles. » Les imbéciles ont été ceux qui ne pouvaient imaginer que Lawrence fût autre chose qu'un héros de roman d'espionnage.

Rien de plus caractéristique à cet égard que le chapitre « indien » de la Correspondance. Lawrence est envoyé aux Indes par la R.A.F. en décembre 1926. Il part sans plaisir. A peine arrivé, il écrit à madame

Thomas Hardy : « Karachi, me semble-t-il, est démesurément loin de tout ce à quoi je me suis jamais intéressé. » Il s'enferme dans le camp auquel on l'a affecté, à quelques kilomètres de la ville. Au mois de juin suivant, il est question de l'expédier en Afghanistan, où « l'attaché britannique a droit aux services d'un aviateur faisant fonctions de secrétaire : le dépôt aurait mis mon nom en avant si j'avais été un peu plus rapide comme dactylo. » Mais on ne l'y envoie pas, toutes les lettres qui suivent en témoignent. « Je n'ai pas encore franchi les limites du camp, mande-t-il à E.M. Forster, le 14 juillet. J'ai l'intention de ne pas sortir tant que je resterai ici. Je passe le plus clair de mon temps à lire et à penser, tandis que je vadrouille ou que je reste assis sur l'immense aérodrome, étendue de sable, plate et nette... A la nuit, je m'y couche sur le dos, au beau milieu et spécule sur les chances qu'il y a que l'un de vous aperçoive ces mêmes étoiles au-dessus de l'Angleterre, quelques heures plus tard. Une vraie vie de plaisirs. J'ai acheté huit disques de la *Symphonie avec chœurs* et je la trouve merveilleuse. » Que fait-il encore ? Il remet au net ses notes sur les dépôts militaires anglais, il entreprend une traduction de *l'Odyssée*. « Non, je ne suis pas allé au Cachemire, écrit-il à un ami, le 20 janvier 1928. En fait, j'ai des raisons de rester enfermé ; des raisons qui m'ont maintenu à l'intérieur des limites du camp depuis que je suis ici. Si bien que je n'ai même pas vu Karachi, qui est très loin du Cachemire. » Et le 9 février, au colonel Wavell : « Nous sommes à une douzaine de kilomètres de Karachi. J'ai pris un certain nombre de décrets qui me briment : l'un me maintient à l'intérieur du camp, l'autre m'interdit la cantine, un troisième m'empêche de jamais m'asseoir sur un autre lit que le mien. Imaginez-moi comme un saint de bois. Cela même ne suffirait pas... » A quoi ? A détruire la légende. Au mois d'avril, le soldat « T.E. Shaw » est désigné pour faire partie d'un détachement destiné au fort de Miranshah, près de la frontière afghane. Lawrence se plaint : « Cela me dérange de déménager : il va falloir que j'inspecte le nouvel endroit pour y trouver un coin tranquille où lire. » Pauvre « archi-espion »... S'il bouge, il est suspect. S'il ne bouge pas, il est encore plus suspect. Le 10 mai : « J'aime l'honnêteté intriguée du capitaine Angell, qui est mon chef direct ; il est très chic pour moi. Mais plus haut, c'est la panique, apparemment, et du seul fait que j'existe... Depuis bientôt un mois le [détachement pour le] nouveau camp me regarde bouche bée ; il attend que je démente mon apparence ordinaire en accomplissant quelque chose d'extraordinaire : et je rougis de la tête aux pieds et la sueur me perle le long du dos. » Le 30 juin 1928, voici l'« agent secret » arrivé à Miransha. « J'ai quitté Karachi pour de bon, écrit-il, à l'éditeur Cape : et je me suis installé — j'espère — dans cet étrange petit endroit, un fort de briques et de barbelés sur la frontière afghane. Nous n'avons pas le droit de franchir les barbelés : de sorte que nous avons peu de tentations, sinon l'ennui et la paresse. Je ne m'ennuie jamais ; et, quant à la paresse, je viens juste de faire un échantillon (quatre cents vers) d'une traduction en prose de quelque

poésie grecque, pour une firme américaine qui veut sortir quelque chose de luxe. Si ça leur plaît, ils me demanderont d'en faire davantage. Mon ambition est de gagner 200 livres durant les dix-neuf mois à venir, puis de rentrer chez nous et d'acheter une moto. » Trois semaines plus tard, à Bernard Shaw : « Non, je ne suis pas officier d'administration dans ce camp. Tout juste dactylo, archives administratives, états de corvée. Je fais ce qu'on me dit de faire et je récris les brouillons qu'on me donne, fort humblement... Vous me demandez ce que je compte faire de ma vie, une fois rendu à la vie civile... Si je dois gagner ma croûte, j'essaierai de trouver du travail à Londres... J'ai pensé à un emploi de gardien de nuit, dans une Banque de la City ou dans un immeuble de bureaux... Il y a presque mieux encore : car sir Herbert Baker, l'architecte qui construit la nouvelle Banque d'Angleterre, a parlé de moi au Conseil d'administration... Voyez-vous, je n'ai pas de métier auquel m'adonner, je suis bien vieux pour apprendre et je suis las d'apprendre des choses... Et j'aime Londres. Et j'aimerais travailler tout seul... Avec un travail de nuit, nul ne me rencontrerait, on n'entendrait pas beaucoup parler de moi... La R.A.F., c'est précaire : je dépends de la faveur de Hoare et de Trenchard, et je suis le genre de types sur lequel on raconte des histoires et dont on croit n'importe quoi, bien que je fasse honnêtement de mon mieux pour faire inoffensivement mon petit bonhomme de chemin... »

Lawrence ne pensait pas si bien dire. Au moment même où, enfermé dans les barbelés de Miranshah, il rêvait d'un emploi de gardien de nuit, à la Banque d'Angleterre, l'état-major de l'Armée de l'Air à Londres recevait copie d'une « information » adressée au *New-York World* et selon laquelle le colonel Lawrence, dont « on avait perdu la trace à Peshawer », venait de traverser la Perse et l'Arabie tout entière, « déguisé en sheikh arabe », pour mener dans ces deux pays des négociations diplomatiques de la plus haute importance. Cette information fut classée. Mais, vers la fin de l'année, tout se gâte. Les conservateurs afghans se sont soulevés contre le modernisme du roi Amanullah. Qui peut être à l'origine de cette révolte ? L' « archi-espion », à n'en point douter. C'est ce que disent plusieurs membres du Parlement britannique. Simultanément, l'on signale la présence de Lawrence à Amritsar ; cependant qu'à Lahore, la foule blesse grièvement un malheureux musulman nommé Karam Shah, qu'elle accuse — lui aussi — d'être Lawrence. Du coup, le soldat T.E. Shaw est jeté dans un avion à Miranshah (on ne lui laissa même pas le temps d'emmener son phonographe et ses disques auxquels il tenait plus qu'à tout), embarqué à Karachi le 9 janvier 1929 et affecté, dès son arrivée en Angleterre, à une base d'hydravions, près de Plymouth. Au mois de septembre le maréchal Trenchard lui signifie qu'on ne le gardera dans la R.A.F. qu'à la condition qu'il ne quitte jamais plus l'Angleterre — même pour aller en Irlande — et qu'il n'adresse plus la parole à aucun « grand homme ». Bernard Shaw ne figurait pas sur la liste des personnalités interdites : il en fut plutôt dépité.

Lawrence avait-il franchi la frontière d'Afghanistan? Matériellement, c'est possible; une interruption de plusieurs mois dans sa correspondance, à la fin de 1928, suggère que l'hypothèse ne peut être écartée. Certaines lettres ont-elles été escamotées, alors que subsistent celles qui admettent l'équipée à La Mecque? Quoi qu'il en soit, cet épisode burlesque est significatif. La Correspondance nous montre, jusqu'à l'évidence, que les quelques missions secrètes de Lawrence n'ont été que des accidents de sa vie. Elles n'en furent ni l'explication, ni le ressort.

***

Une autre erreur d'optique, que les *Lettres* contribuent à rectifier, est celle qui fait de Lawrence une sorte de converti arabe, identifié corps et âme avec les peuples qu'il avait soutenus. En réalité, nul n'entretenait moins d'illusions que lui à leur égard. Que ceux qui en doutent commencent par relire (ou par lire) *les Sept Piliers*. Comment Lawrence juge-t-il les Bédouins? « Esclaves absolus de leurs appétits, sans vigueur d'esprit, ils ne sont simples, chastes et endurants que parce que la nature de leur pays les y oblige ». Fayçal? « C'était une âme brave, faible, ignorante. Je le servais par pitié, motif qui nous dégradait tous deux. » La Syrie? Un nom, un assemblage d'éléments hétéroclites. Et le héros lui-même, qu'éprouve-t-il au milieu de ses amis indigènes? « Je n'étais pas modeste, mais honteux de ma gaucherie, de mon enveloppe physique et de ma singularité qui faisaient de moi, au lieu d'un compagnon, un objet autonome, anguleux, inconfortable... La saleté de vivre parmi les Arabes... Depuis la marche sur Akaba, je me repentais amèrement de m'être engagé dans ce mouvement. » Voilà le véritable Lawrence : champion sincère de la cause arabe, certes; mais, au fond, inassimilable. La Correspondance confirme entièrement son malaise. Le 15 juillet 1919, alors qu'il porte depuis près de deux ans le cheroual et la djellabah, qu'écrit-il à son ami d'enfance V.W. Richards? « J'ai été si violemment déraciné, et plongé si profond dans une affaire trop grosse pour moi, que tout me paraît irréel... Il me faut essayer de déguiser mon aspect de Franc, et sortir aussi peu que possible du genre arabe. C'est donc comme une espèce de scène étrangère, sur laquelle on joue nuit et jour, costumé, dans une autre langue, avec l'idée qu'on paiera l'échec de sa tête si le rôle n'est pas bien rempli. Tu as deviné juste : les Arabes séduisaient mon imagination... Je sais que je suis pour eux d'un autre monde, et le serai toujours : je ne puis les juger inférieurs, pas plus que je ne pourrais me faire à leur manière de vivre. » Treize ans plus tard, se rappelant son aventure, il continue d'y voir une mascarade atroce, un « épisode sordide » de sa vie. « Politiquement, la chose était si sale que je me mis à la haïr en bloc... De sorte que lorsque je vois des photos de moi en costume arabe, cela m'irrite un peu. »

La déception que trahissent, en maints passages, *les Sept Piliers de la Sagesse*, la note de mélancolie sur laquelle s'achève le « triomphe » ont

induit la plupart des lecteurs de Lawrence à penser que l'écroulement de son rêve arabe avait été la raison principale de sa retraite. Nouvelle erreur. La Correspondance nous démontre que (dans la mesure où l'issue de l'affaire arabe a pu déterminer les décisions de Lawrence), c'est exactement le contraire qui serait vrai. « Mon livre, notait Lawrence, le 18 novembre 1922 — deux mois après être devenu le soldat Ross, de la R.A.F. — remonte à 1919, époque où des éléments puissants dans le Gouvernement britannique cherchaient à éluder les obligations contractées pendant la guerre envers les Arabes. Cette période a *pris fin* en mars 1921, quand M. Winston Churchill assuma la direction des affaires du Moyen-Orient. Il fit passer l'honnêteté avant l'opportunisme. » Que cela signifie-t-il pratiquement? Qu'au moment où Lawrence « quitta le monde », ses raisons ne furent pas du tout les raisons « arabes » qu'on lui a attribuées. Fayçal, dépouillé de la Syrie, avait trouvé une compensation en Irak, où son petit-fils règne encore ; Abdullah, son frère, était sur le point de se tailler un royaume en Transjordanie. « Il me faut consigner ici, ajoute le soldat Ross, ma conviction que l'Angleterre est sortie les mains nettes de l'affaire arabe. » En 1929, Lawrence précise : « Les accords Churchill m'ont tellement plu que je me suis retiré complètement de la politique, les mains nettes, je crois, et que je me suis engagé dans l'aviation, où j'ai le bonheur d'être encore. » Il le répète en 1931 : « Après 1922, lorsque grâce à Winston Churchill je pus voir que le Moyen-Orient s'arrangerait en douceur, je me lavai les mains de la politique et je m'engageai. Depuis lors, j'ai été heureux chaque fois qu'on m'a laissé tranquille. »

Le Lawrence-qui-renonce-au-monde-parce-qu'on-a-trahi-ses-amis-arabes est donc à reléguer au magasin de l'imagerie populaire avec le Lawrence-devenu-plus-arabe-que-Fayçal. Lawrence ne cessa jamais d'être intensément britannique : une des raisons qui firent de lui un avocat de l' « indépendance » arabe — en dehors du point d'honneur personnel qu'il estimait engagé — fut sa conviction qu'un système de Dominions assurerait mieux la position mondiale de la Grande-Bretagne qu'un système colonial. On pourrait citer dix passages des *Lettres* qui montrent que le pays où il désirait vivre était l'Angleterre. On n'en trouverait pas un seul, à partir de 1922, où s'exprime la moindre nostalgie du Proche-Orient. Ceci dit, il n'est pas moins clair que Lawrence éprouva pour *certains* Arabes une amitié, une affection, et parfois une admiration qui — quelles que fussent les différences des natures — étaient sincères et profondes. Mais il s'agit là de cas individuels. Et particulièrement d'une énigme qui, de toutes les énigmes enchevêtrées à l'intérieur du « mystère Lawrence », reste la plus hermétique.

Les Sept Piliers de la Sagesse sont précédés de la dédicace suivante :

A S. A.
Je t'aimais ; c'est pourquoi, tirant de mes mains ces marées
d'hommes, j'ai tracé en étoiles ma volonté
dans le ciel,

Afin de te gagner la liberté, la maison aux sept piliers :
ainsi tes yeux brilleraient peut-être pour moi
Lors de notre arrivée.

La mort semblait ma servante sur la route, jusqu'au moment
où nous approchâmes et te vîmes qui attendais :
Tu souris alors, et dans ta jalousie chagrine, elle courut devant
et t'emporta
Dans sa quiétude.

L'amour, las de la route, tâtonna jusqu'à ton corps, notre bref
salaire, nôtre pour l'instant,
Avant que la main molle de la terre n'explore ta forme,
et que des vers aveugles ne s'engraissent
Sur ta substance.

Les hommes m'ont prié d'ériger notre œuvre,
la maison inviolée, en souvenir de toi.
Mais pour que le monument te convienne, je l'ai fracassé, inachevé : et maintenant
Ils sortent en rampant, les petits êtres, pour se rafistoler des
bicoques dans l'ombre bouleversée
Du don que je te destinais.

A la dernière page du livre, dans une sorte d'épigraphe, Lawrence ajoute : « Damas ne m'avait pas semblé un fourreau pour mon épée, lorsque je débarquai en Arabie : mais sa prise révéla que les ressorts principaux de mon action étaient brisés. Mon plus puissant motif, d'un bout à l'autre, avait été un motif personnel, que je n'ai pas mentionné ici, mais qui me fut présent, je pense, à chaque heure de ces deux années... Fluide comme l'air, cette poussée secrète se ranimait, elle fut l'élément persistant de ma vie, presque jusqu'à la fin. Elle était morte avant que nous eussions atteint Damas. »

De ces deux textes, qui encadrent *les Sept Piliers*, l'on a généralement conclu : 1° que Lawrence, en s'engageant dans la campagne d'Arabie, avait pensé de s'acquitter d'une dette sentimentale ; 2° que le S.A. envers lequel il avait contracté cette dette ne pouvait être qu'un Arabe ; 3° que cet Arabe était mort, ou qu'il avait disparu, ou que la dette s'était éteinte de quelque autre façon peu de temps avant l'entrée des Alliés à Damas, en septembre 1918. Telle est du moins l'interprétation à laquelle la plupart de ceux qui connurent Lawrence se sont arrêtés. A la réflexion, aucune n'est plus plausible.

Les difficultés commencent lorsqu'il s'agit d'identifier la personne à laquelle *les Sept Piliers* sont dédiés. On a suggéré qu'il s'agissait d'un jeune Arabe que Lawrence avait pris à son service sur le Haut-Euphrate, qu'il ramena à Londres en 1913 et qui mourut pendant la guerre ; ou bien des deux galopins (amoureux l'un de l'autre) qu'il attacha à sa personne au début de la campagne d'Arabie : le premier succomba au froid durant l'hiver 1917-1918 et, au mois d'avril, Lawrence eut le chagrin de devoir achever de sa main le second, mortellement blessé, afin qu'il ne fût pas torturé et tué par les Turcs. Mais le serviteur d'avant-guerre s'appelait Dahoum ; les deux galopins se nommaient Daoud et Farraj. Leurs initiales ne sont donc pas S.A.

Une autre hypothèse sur laquelle je me permets de m'arrêter, parce qu'elle n'a jamais été avancée jusqu'à présent — à ma connaissance — consisterait à identifier le S.A. de la dédicace avec le Sherif Ali ibn el Hussein, dont un des biographes de Lawrence, Robert Graves, indique simplement qu'il devint « le meilleur ami de Lawrence et lui sauva même une fois la vie ». Le Sherif Ali, « Seigneur-né du désert », avait fait une vive impression sur Lawrence. Celui-ci en parle avec admiration dans *les Sept Piliers*. « Nul ne pouvait le voir sans désirer le voir de nouveau ; en particulier lorsqu'il souriait, chose rare, à la fois de la bouche et des yeux. Sa beauté était une arme dont il avait conscience. Il s'habillait impeccablement, tout en noir ou tout en blanc ; et il étudiait ses gestes. La fortune lui avait conféré la perfection physique et une grâce exceptionnelle, mais ces qualités n'étaient que l'expression juste de ses capacités... Son orgueil éclatait dans son cri de guerre : « Je suis de la tribu des Harith », un clan de maraudeurs vieux de deux mille ans ; cependant que ses yeux immenses, avec leurs grandes pupilles noires et mobiles, rendaient plus remarquable la dignité glacée à laquelle... il s'astreignait. Mais soudain un rire bouillonnant lui échappait ; et sa jeunesse — celle d'un garçon ou d'une fille — le feu, la malice qui étaient en lui traversaient sa nuit comme une aurore. »

Lawrence et Ali passèrent quelques semaines heureuses, à l'automne 1917, installés chacun — avec leurs serviteurs — dans une tour du vieux fort de l'oasis d'Azrack, à l'ouest d'Amman, l'actuelle capitale de la Transjordanie. Ils participèrent ensemble à une des expéditions les plus périlleuses que dirigea Lawrence contre la voie de chemin de fer à Tell et Shebab, sur l'embranchement de Haïffa. Vers la fin de novembre, ils se séparèrent. « Je remis le reste de mon argent au Sherif Ali, écrit Lawrence... Nous prîmes congé affectueusement l'un de l'autre. Ali me donna la moitié de sa garde-robe. Je lui donnai la moitié de la mienne et nous nous embrassâmes comme David et Jonathan, chacun portant les vêtements de l'autre. »

Le Sherif Ali est-il ce S.A. que Lawrence « aimait » ? Psychologiquement, cette hypothèse paraît mieux fondée que les autres. Elle ne satisfait pourtant pas entièrement. Car Lawrence ne s'est lié avec le Sherif Ali qu'en 1917, près d'un an après le début de son entreprise arabe ; et surtout il n'y a pas un mot dans *les Sept Piliers* qui suggèrent un accident dont cet Ali eût été victime avant la fin de la campagne. Lawrence ne dit plus rien de lui après avoir raconté leur séparation de novembre 1917. Est-ce intentionnellement ? Nous l'ignorons. Dans la Correspondance, le nom du Sherif Ali n'est pas prononcé. Mais il existe une lettre — une seule — qui fait allusion au problème de la dédicace. C'est celle que Lawrence adressa, le 22 septembre 1923, à R.V. Buxton, ancien commandant des méharistes en Arabie. « S.A., répète-t-il, était une personne, morte maintenant ; mon attachement pour elle est au fond de ce que j'ai fait pour les peuples arabes. Je n'ai pas l'intention d'entrer dans

plus de détails à ce sujet. » C'est peu et c'est beaucoup. Si l'identité du S.A. auquel sont dédiés *les Sept Piliers* demeure aussi incertaine que celle du fameux Mr W.H. des Sonnets shakespeariens, du moins pouvons-nous être sûrs de la réalité du « motif personnel ».

***

Ce qui se dégage le plus nettement de l'ensemble des *Lettres*, c'est que les véritables secrets de Lawrence furent d'ordre intime : la haute politique, la stratégie, l'espionnage n'y ont eu que peu de part.

Lawrence — on l'a toujours su — n'aimait pas le « sexe faible ». Tout porte à croire qu'il est mort vierge. L'espèce d'indulgence avec laquelle il traite de certaines amours qu'il a vues se développer dans le désert, son affection pour ses serviteurs personnels, son admiration même pour le Sherif Ali ne doivent pas nous fourvoyer. Aucun commerce, autre que spirituel, n'a pu dicter la dédicace des *Sept Piliers*. Qu'on lise la Correspondance et l'on s'en convaincra : les femmes ne représentaient pour T.E. qu'un des deux bataillons du « monstrueux régiment humain ». Les hommes et les femmes « ont l'air différent, d'accord ; mais travaillez ensemble et vous ne verrez aucune différence. Je ne puis comprendre tout le plat qu'on fait autour du sexe. C'est aussi évident que les cheveux roux ; et, j'imagine, aussi peu fondamental. » Ce que Lawrence tenait pour vil, ce n'était pas l' « autre sexe », c'étaient les instincts et la vie charnelle en soi, la concupiscence, la procréation : en un mot, la chair tout entière.

« Mettre la main sur une chose vivante, confessait-il déjà dans le chapitre-clé des *Sept Piliers*, m'était une souillure et je tremblais si elle me touchait ou s'intéressait à moi de trop près... (Mes compagnons) me parlaient de nourriture et de maladie, de jeux et de plaisirs, à moi qui sentais que nous reconnaître la possession de nos corps est assez dégradant... » Tout le long de la Correspondance, vingt passages expriment les mêmes sentiments. « Le monde — écrit le soldat T.E. Shaw, pensionnaire de la baraque 12 au camp de Bovington, en 1923 — a utilisé ses loisirs pendant des centaines, peut-être des milliers d'années pour un travail jaloux... et voilà ces masses aussi animales, aussi charnelles qu'ont été leurs ancêtres avant l'enseignement et la sagesse de Platon, du Christ, de Shelley,de Dostoïevski. Ce troupeau démontre de façon saisissante combien faible est la portée de la connaissance, et quels médiocres guides en sont les hommes ordinaires... C'est le malheur de l'homme de n'avoir point de saison pour ses amours et d'étaler au long de l'année ses troubles et son agitation... La crudité de tout cela m'est une torture morale. » En 1929, de la base d'hydravions où il sert, près de Plymouth : « Tout changement de parti, toute réforme sociale ne sera jamais qu'un palliatif. Ce qu'il faut, c'est le gouvernement d'une nouvelle espèce — pour nous la réduction des naissances de façon à supprimer la race humaine en cinquante ans — et alors le champ libre pour un mammi-

fère plus propre ». Le 31 décembre 1933, présentant ses vœux à lady Astor : « Au moment de Noël, deux hommes et quatre femmes m'ont envoyé de fervents messages d'amour. De l'amour charnel ; non pas de l'amour raréfié, vous comprenez : et je me sens par suite mal à l'aise à l'égard de six autres personnes que je connais. C'est une forme de folie, je crois bien, que d'imaginer que tous les gens qui viennent à nous sont amoureux de nous : mais que faire quand ils écrivent cela noir sur blanc? Si seulement on pouvait ne jamais s'approcher plus près des gens que dans la rue. » En janvier 1935, Lawrence promet à un ami de le loger dans son chalet du Dorset. « Le chalet... sera à vous... à moins qu'un ignoble couple marié ne l'emprunte encore. » Et quelques semaines avant sa mort, étant lui-même retiré à Clouds Hill : « J'aime vivre seul durant 80 p. 100 de mes jours et être laissé tranquille par 80 p. 100 de mes semblables du sexe masculin et par toutes mes semblables du sexe féminin âgées de moins de soixante ans. La règle d'or semble me conseiller de vivre en paix dans mon chalet. »

Plus curieux encore est le passage suivant, extrait d'une lettre de 1922 adressée à un intime, Lionel Curtis. Lawrence parle d'une visite qu'il vient de faire à la cathédrale de Wells. Devant l'édifice, explique-t-il, « une enfant en tablier blanc, jouait à la balle ; l'enfant était tout à fait inconsciente de la présence de la cathédrale (toute au seul plaisir de l'herbe tendre) ; mais de la distance où j'étais, elle semblait si petite qu'on aurait dit que ce n'était qu'une marguerite agitée au pied de la tour ; évidemment, je savais qu'elle était d'essence animale : et dans ma haine de tout ce qui est animal, j'ai commencé à la mettre en balance avec la cathédrale : et j'ai constaté que j'aurais détruit le bâtiment pour la sauver. C'est aussi irrationnel que ce qui s'est passé pendant notre trajet vers ici, quand je vous ai envoyés, Snowy Wallis et moi, sur le bord de la route dans l'herbe, en essayant vainement de sauver un oiseau qui est venu perdre sa vie contre mon side-car. Et pourtant, si le monde avait été mien, j'en aurais banni la vie animale. »

Nous touchons ici, je crois, à un des complexes essentiels de Lawrence, au nœud secret d'un personnage en apparence inexplicable. Lawrence était trop humain pour ne pas s'efforcer, chaque fois qu'il le pouvait, de sauver une vie : toute sa conduite, comme chef de guérillas — et l'accident même où il trouva la mort en évitant deux cyclistes — le prouvent. Il était beaucoup trop intelligent pour ne pas admettre que « l'humanité est un produit naturel, quelque chose d'organique » et que l'homme, par conséquence — l'homme du commun, à tout le moins — ne peut « ni dépasser la chair, ni donner naissance à rien qui ne soit mortel ni charnel ». Mais devant cette humanité commune, il éprouvait l'écœurement du capitaine Gulliver en présence des Yahous. Il la méprisait chez les autres, il la mortifiait en lui-même. Par tempérament, il était un ascète et un solitaire. Son frère, A.W. Lawrence, a vu juste. « C'était, affirme-t-il, cette horreur des intimités physiques qu'il n'avait jamais connues

avec personne — nous avons là-dessus sa parole — qui inspirait ses habitudes d'abstinence. » Le mot abstinence est faible. Plutôt faudrait-il dire que, pour T.E. Lawrence, la campagne de Djeddah à Damas fut (entre autres choses) une occasion d'infliger à sa guenille des souffrances presqu'insupportables ; et la retraite du soldat Shaw un moyen d'humilier le « roi sans couronne d'Arabie ». « La conscience dans les hommes sains, écrivait Lawrence, du camp de Bovington, à son ami Lionel Curtis, est un sadisme compensé : la sauce piquante qui rend plus savoureuses les douceurs ordinaires de la vie. Chez ceux qui ont l'estomac malade (et Lawrence se compte évidemment parmi eux), le désir du condiment devient un besoin morbide au point que ce qui est odieux donne l'impression d'être salutaire..., légitime et digne d'être poursuivi. Donc, parce que mes sens s'y refusent, ma volonté m'y contraint... Une vie confortable me paraîtrait maintenant pécheresse... A vrai dire, c'est en me privant que je trouve le plaisir que [mes compagnons] cherchent en s'abandonnant. Je réagis contre leur exemple en m'abstenant encore plus rigoureusement que jadis... Croyez-vous qu'il y ait eu beaucoup de moines laïques de mon espèce ? On se figure généralement que ces états d'esprit auraient péri avec l'ère des religions : et pourtant les voilà qui reparaissent, entièrement profanes. »

***

Un « moine laïque »... Un saint dont la bure eût été un uniforme de seconde classe. L'on songe à quelque souverain abandonnant le sceptre et la salle du trône pour la cellule d'un monastère ; ou à cette longue lignée de religieux-soldats qui se poursuit, à travers l'histoire, depuis les Templiers jusqu'à un amiral d'Argenlieu. Mais Lawrence n'avait pas la foi ; il n'a jamais eu, à aucune époque, rien qui y ressemble. Il n'avait pas non plus, comme le Père de Foucauld ou Rancé, aucun dérèglement à expier. Aucune « fragilité », eût dit Chateaubriand. Toute sa vie avait été pure. On ne peut parler, à son sujet, de conversion ni d'illumination. Ce qu'il avait de commun avec les croyants de « l'ère des religions » était le mépris du monde. Ce qui l'en séparait était un scepticisme total.

Pèlerin des routes de France et de Syrie, dès son plus jeune âge, ses goûts ont été ceux d'un moine ou d'un anachorète. Il détestait les héros ou s'en moquait. Ses exploits pendant la guerre — avec leur affreux accompagnement de tromperie et de violence — lui paraissaient un « rôle » que les circonstances seules l'avaient forcé de jouer. « Ces années de détachement, écrivait-il dès juillet 1918 — presque à la veille d'atteindre Damas et la gloire — m'ont guéri de tout désir de jamais faire quelque chose pour moi-même. Quand on déliera mes liens, je ne trouverai en moi aucune impulsion à agir... Une maison sans aucune activité qui vous soit imposée, tranquille, et la liberté de penser et de s'abstenir comme on le veut — oui, je crois que l'abstention, ne me mêler de rien et observer

les autres qui continuent à passer, c'est ce que je choisirais aujourd'hui, si on cessait de me contraindre. »

« Je ne suis pas le moins du monde un soldat au vrai sens du mot », répète-t-il à Bernard Shaw en août 1922. Et à Garnett, le même mois : « Ne m'appelez pas artiste. J'ai dit que je voudrais l'être ; *les Sept Piliers* étaient ma tentative dans le genre : comme ma guerre a été une imitation passable de la vie militaire et ma politique plus ou moins conforme aux caractéristiques des politiciens. Tout cela est du bon truquage, et je ne voudrais pas que vous me décoriez au nom de l'art à l'occasion du livre dans lequel je montre l'inanité de ma légende de guerrier et d'homme d'Etat. » Quelle idée Lawrence se faisait-il donc de lui-même ? « Je ne suis probablement, confie-t-il à son ami Richards, qu'une pellicule sensible, rendue noire ou blanche par les objets projetés sur moi. » Anxieux certes et « toujours insatisfait ». Dans *les Sept Piliers*, il en convenait déjà : « Quand une chose était à ma portée, je ne la voulais plus. » De même qu'il a quitté Damas, trois jours après la victoire, il quitte le Colonial Office dès qu'il juge les affaires arabes en bonne voie. « Tout dernièrement, je me suis engagé dans la R.A.F., mande-t-il à Garnett dans une seconde lettre, le 23 août 1922. J'ai essayé la vie militaire, la science, la politique et la littérature ; le travail manuel semblait logiquement venir aussitôt après. » Et le 30 mai suivant, à Lionel Curtis : « C'est peut-être dans le complet déterminisme que gît la paix parfaite, après laquelle j'ai si longtemps soupiré. J'ai goûté du libre arbitre et n'en ai pas voulu ; de l'autorité, et je n'en ai pas voulu (il ne s'agit pas de la soumission à l'autorité, car je m'efforce actuellement de trouver l'égalité dans la seule subordination ; c'est la domination dont le goût m'a écœuré) ; de l'action je n'ai pas voulu ; ni de la vie intellectuelle ; ni de la réceptivité ; ni des batailles spirituelles. Tout a échoué. » Au même correspondant : « La seule conclusion rationnelle du problème humain est un pessimisme comme celui de Hardy... La supériorité du pessimisme, c'est son caractère définitif, l'éternité où il aboutit... La raison montre qu'il n'y a rien à espérer. »

En 1925, Lawrence pensa à se suicider. Il retombait, par moments, dans l'ennui. « Si j'étais à Miranshah, écrivait-il de Plymouth en juin 1929 à un de ses anciens camarades des Indes, je me planquerais sous un filet et j'y oublierais mes péchés et la lassitude du monde. » Péchés d'ambition, péchés d'orgueil : les seuls dont il pût se croire coupable. « Comme je suis las des motos, des livres, de la musique, des aliments, de la boisson, des mots et du travail... » Son sentiment de la vanité de toutes choses demeura toujours extraordinairement puissant. Il était convaincu que les certitudes sont le propre des esprits stériles. Il l'a dit. Et que les plus grands livres n'entr'ouvrent jamais qu'une « belle série de profondes ténèbres. » La guerre, confiait-il à Eric Kennington en 1921, lors de sa dernière mission en Proche-Orient, « la guerre avait cela de bon qu'elle tendait au-dessus de nos secrets abîmes ce brûlant et

superficiel désir de faire ou de gagner quelque chose. » Désir absurde sans doute dès lors qu'on regarde les agitations de notre planète comme un rêve, mais qu'il importe de satisfaire par une sorte de discipline intellectuelle et physique. Finalement, Lawrence y réussit. Le mode d'existence qu'il avait trouvé dans la R.A.F. lui plaisait ; non pas qu'il volât ; il s'acquittait de travaux modestes sur terre ou sur eau, il mettait au point et il essayait de nouveaux modèles de vedettes rapides. Pour peu qu'on lui laissât un coin où dormir seul — sa cellule de moine laïque — il était content. « Vous vous souvenez, mandait-il à Robert Graves, vers la fin de sa carrière, que je vous écrivis, lorsque j'entrais à la R.A.F., que c'était, aux temps modernes, ce qui se rapprochait le plus d'entrer dans un couvent du moyen âge. C'était vrai, en plus d'un sens. Le mécanicien est coupé de toute communication réelle avec les femmes... Aucune femme ne peut comprendre le bonheur d'un mécanicien au service de ses morceaux et de ses pièces... Aujourd'hui, le progrès n'est pas le fait du génie isolé, mais de l'effort commun. Pour moi, c'est la foule des hommes rudes qui conduisent les camions et qui chaque nuit emplissent les routes d'Angleterre, c'est elle qui constitue notre âge mécanicien... Au génie, le raid ; mais les petites gens font l'occupation et prennent possession. C'est pourquoi je suis resté simple soldat, servant du mieux que j'ai pu et agissant avec insistance sur mes camarades aviateurs pour les rendre fiers de soi et de leur humble tâche. »

Aussi ne devons-nous pas substituer à l'image romanesque de Lawrence l'Arabe ou de Lawrence l'espion celle d'un puritain détraqué, à jamais incapable d'équilibre et de bonheur. Ce bonheur et cet équilibre, c'est par le renoncement qu'il y atteignit. « L'ancien T.E.L. d'Oxford, qui se cherchait et se dévorait soi-même, le T.E.S. des *Sept Piliers*, du *Mint* est mort. Et pas regretté, je vous assure. Mes dix dernières années ont été les meilleures de ma vie. Je crois que je me rappellerai mes trente-cinq-quarante-cinq ans comme mon âge d'or. » A la veille de quitter l'aviation, il répète : « Je me suis senti chez moi dans la troupe ; j'y fus bien et heureux. » L'obscurité, la paix, voilà ce qu'il désirait. « En général, j'aspire à un nihilisme décent. J'estime qu'un pays bien solide, comme le nôtre, peut tolérer 1 p. 100 de monistes ou de nihilistes. Il y a donc place pour moi. » T.E. aimait ses amis, l'Angleterre, la musique et les lettres. « Ecrire fut pour moi durant toute ma vie ce que j'avais de plus profond. » Dans son chalet de Clouds Hill, Moreton, Dorset — aujourd'hui propriété nationale — on ne pouvait « même pas mettre un lit, un ustensile de cuisine, un tuyau de vidange. » Il y jouissait de ses livres, de son phonographe et des « délices de la campagne anglaise ». « C'est un paradis terrestre », écrivait-il, en mai 1935, quelques jours avant l'accident de motocyclette où il périt. Depuis longtemps, Lawrence avait renoncé à l'argent et aux honneurs. Il ne lui appartenait pas de faire oublier un des plus extraordinaires cénobites qui aient vécu dans les temps modernes.

PIERRE FRÉDÉRIX

L'AVENIR DE L'ÉNERGIE ATOMIQUE

Quel remue-ménage dans le village quand les prospecteurs venus de Paris déclarèrent que, décidément, il y avait de l'uranium au voisinage de l'étang! Du coup, la récolte des pommes de terre passa au second plan et la fièvre gagna les têtes les plus froides de la commune. « Nos « champs d'uranium » sont les plus riches du monde! s'écria le maire. Quel trésor si, comme en Belgique, nous pouvons le vendre 278 dollars le kilo! — Notre village fournira *Zoé* en combustible, ajouta un orateur de café, et c'est grâce à nous que la France pourra fabriquer sa bombe atomique! » Et de déloger les vaches de leurs pâturages pour défoncer ceux-ci, afin de sonder si, au fond de la bonne terre limousine, ne se trouverait pas quelque gisement du fabuleux métal...

Ainsi la « fièvre de l'uranium », ce moderne *ersatz* de la « fièvre de l'or » du temps jadis, agita-t-elle, il y a peu, le paisible village de Saint-Sylvestre, à vingt-trois kilomètres de Limoges. Dans le minerai qui gît, paraît-il, sur les bords de l'étang de la Crouzille, nos futures piles atomiques trouveront-elles leur provende? Espérons-le sans nous faire trop d'illusions, car si nous pouvons remercier les dieux d'avoir étendu un filon de *pechblende* sur notre sol métropolitain, nous ne pouvons guère escompter qu'il éclipse les gisements prodigieux du Congo belge ou du Canada! Et ceux qui, sur la foi des manchettes fulgurantes des quotidiens de l'époque, croiraient à la découverte de la mine d'uranium la plus abondante du monde, risqueraient fort d'être déçus.

Le mot *déception* est d'ailleurs assez répandu depuis quatre ans dans le monde des atomistes, et même dans le public. Non seulement ce dernier ne voit pas venir les merveilles dont d'enthousiastes chroniqueurs lui avaient rebattu les oreilles, mais cette fameuse énergie atomique, qui devait nous donner le moteur tenant dans le creux de la main ou le chauffage central sans bourse délier, les spécialistes ne savent encore guère par quel bout la prendre. C'est-à-dire qu'après le premier acte tonitruant de la conquête atomique, les physiciens, derrière le rideau

baissé, méditent, confèrent et s'aperçoivent qu'il ne suffit pas d'avoir cette énergie à portée de la main, mais qu'il faut encore savoir s'en servir... Mais ne soyons pas trop impatients : quand Vamireh, il y a quelque quatre cent mille ans, capta pour la première fois le feu du ciel, sans doute l'idée ne lui vint-elle pas que la flamme tremblotante et fragile pourrait animer un jour des paquebots et des locomotives...

***

Qu'est-ce que l'énergie atomique? C'est ce que l'excellent physicien Jean Thibaud a exposé ici même de main de maître [1]. Aussi ne reviendrons-nous pas sur sa démonstration, et nous contenterons-nous seulement de rappeler que l'uranium naturel est un mélange de deux sortes d'uranium, de deux *isotopes*, l'uranium-235 et l'uranium-238 — celui-ci 140 fois plus abondant que celui-là. Dans une pile, l'uranium naturel est mélangé à une substance *modératrice* — eau lourde ou graphite. Quand un projectile adéquat, un *neutron*, traverse par hasard le mélange en flânant et passe à portée d'un noyau atomique d'uranium-235, celui-ci le happe et, tout aussitôt, se fend, en laissant échapper lui-même deux autres neutrons. Chacun de ces neutrons, freiné par le modérateur, peut frôler un autre noyau d'uranium-235 ; et celui-ci, après l'avoir absorbé, peut encore se fendre, se *fisser*, en donnant l'essor à deux nouveaux neutrons, lesquels, à leur tour, etc... Ainsi les fissions se propagent-elles en cascade, jusqu'à ce que tous les noyaux d'uranium-235 contenus dans l'uranium naturel aient été fendus.

Nous devons alors imaginer, à l'intérieur de la pile, ce foisonnement de neutrons et ces éclatements de noyaux, dont les morceaux sont projetés à grande vitesse au milieu d'un incessant feu d'artifice d'électrons et de rayons gamma. Tout ce grouillement ressemble un peu à l'agitation des molécules d'air dans une pompe à bicyclette : en se heurtant contre les parois de la pompe, les molécules perdent leur vitesse qui se convertit en chaleur, c'est-à-dire que la pompe s'échauffe. Dans la pile aussi, l'agitation des particules se convertit en chaleur. Et c'est cette chaleur, cette énergie calorifique, qui constitue justement la fameuse énergie atomique.

Avouez que vous êtes déçu! Vous vous attendiez à ce que cette dernière fût quelque chose de plus noble, de plus relevé, de moins vulgaire : assimiler une pile atomique à un fourneau de cuisine et l'uranium à un morceau de charbon, quelle irrévérence! Mais la ressemblance s'arrête là, car la quantité de chaleur que peut fournir un kilo d'uranium n'est aucunement comparable à celle que peut libérer le même poids d'anthracite. En effet, la fission d'un kilo d'uranium naturel — contenant seulement, par conséquent, 7 grammes d'uranium-235 — développe autant de cha-

(1) *Revue de Paris*, octobre et novembre 1946.

leur que la combustion de 20 tonnes et demie de charbon ; et si nous opérions la fission d'un kilo d'uranium-235 *pur*, nous obtiendrions autant d'énergie qu'en faisant brûler 2 950 tonnes de houille ou 2 000 tonnes de mazout.

Un kilo d'un côté, 2 950 tonnes de l'autre, voilà qui situe exactement l'intérêt de l'énergie atomique : son extrême concentration dans un très petit volume. Représentons-nous, en somme, un morceau d'uranium-235 gros comme une pêche et une pyramide de charbon atteignant un deuxième étage : l'un équivaut à l'autre. Vous concevez donc qu'en construisant une pile assez grosse, renfermant des tonnes d'uranium-235, nous puissions recueillir un formidable dégagement de chaleur, par exemple l'équivalent de toute une batterie de hauts fourneaux.

Mais — car il y a un *mais !* — un haut fourneau ne dégage que de la chaleur, contre laquelle il n'est pas difficile de se protéger, tandis qu'une pile atomique irradie, en outre, une grêle transperçante de rayonnements. Il y a les débris de noyaux, que le choc des neutrons a chargés de poisons radioactifs ; il y a les rayons gamma, dont on connaît la nocivité par les brûlures des radiologues ; il y a les neutrons eux-mêmes, balles de mitrailleuse capables de transmuer allègrement les cellules de notre corps et de nous faire passer en un instant de vie à trépas. Contre ce péril, une solution toute prête : enterrer la pile, l'enfoncer profondément dans le sol, et l'entourer en même temps d'une carapace susceptible d'absorber toutes ses radiations mortelles.

Quoi ? Vous dites qu'elle ne servira plus à rien ? Mais bien au contraire, car elle chauffera le sol, c'est-à-dire qu'elle fournira la solution idéale du *chauffage central urbain !* Que l'on fasse passer dans la pile un courant de gaz ; porté à haute température, ce gaz ira ensuite lécher les tubes d'une chaudière, dont il chauffera l'eau. Et il ne restera plus qu'à poser un réseau de canalisations pour que toute la ville soit chauffée facilement, proprement et quasi indéfiniment, puisque, au rebours d'une autre pile — une pile de poche celle-là ! — qui ne s'use que si l'on s'en sert, la pile atomique ne s'use pour ainsi dire pas, même si l'on s'en sert !

***

Remarquez que l'organisation du chauffage urbain ne pose qu'un simple problème financier, puisque tous les problèmes techniques sont résolus. Il n'est que d'acheter l'uranium, de construire la pile et d'installer les tuyauteries. Il n'en résultera d'ailleurs pas seulement une amélioration de notre confort : les sous-produits de la pile fourniront des radioéléments artificiels qui seront une manne inespérée pour les hôpitaux et les laboratoires. En effet, tous les débris de noyaux qui foisonnent dans l'engin forment des substances puissamment radioactives. Les unes sont gazeuses, les autres solides ; certaines sont utiles au même titre que le radium ; d'autres encore sont terriblement nocives.

Heureusement, il est facile d'éliminer les produits nuisibles, d'extraire les produits utiles et même d'en créer de toutes pièces. Voulez-vous, par exemple, la recette pour fabriquer de l'iode radio-actif, du *radioiode*, employé par les médecins dans le traitement du goitre ? Par une ouverture prévue à cet effet, vous glissez, à l'intérieur de la pile, un petit tube contenant un fragment de *tellure*. Sous le bombardement des neutrons, ce corps simple se transmue finalement en radioiode. De la même manière, il est possible d'obtenir du radiophosphore, du radiofer, du radiosodium, du radiocarbone, etc.

Tous ces corps-là sonnent, si l'on peut dire, le glas du radium. Comme lui, ils détruisent, en les bombardant, les cellules vivantes malsaines, mais alors que le radium continue à rayonner et à brûler même après que le tissu malade a été détruit — je crois bien : son activité dure plus de trente siècles ! — les radioéléments artificiels ont une période d'activité limitée : celle du radiocuivre dure 12 heures, celles du radiobrome 1 jour et demi, du radiophosphore 14 jours et demi. C'est-à-dire qu'au bout de 14 jours et demi, le radiophosphore se transmue en soufre, qui est assimilé, puis éliminé par l'organisme exactement comme le soufre naturel.

Un autre avantage non négligeable de ces radioéléments, c'est que chacun d'eux a son domaine d'élection. Alors que le radium, absorbé par l'organisme, se répand dans tous les tissus et brûle indistinctement tout ce qui se trouve devant lui, ses congénères artificiels se fixent chacun dans un organe déterminé : le radioiode dans la glande thyroïde, le radiophosphore dans les os, le radiofer dans la rate et le radiosodium dans les globules rouges. Ainsi le radioiode est-il tout indiqué pour traiter un cancer de la thyroïde.

Mais ces radioéléments ne se bornent pas à fournir aux médecins un puissant agent thérapeutique : ils offrent encore aux biologistes le moyen de savoir ce qui se passe à l'intérieur de notre corps. Le petit Poucet jalonnait sa route de cailloux ; un corps radioactif aussi est un petit Poucet, que l'on peut suivre à la trace par son « fumet radioactif ». Les physiciens possèdent des récepteurs spéciaux pour capter ce fumet, si bien que si vous mangez du sel mélangé de chlorure de sodium radioactif, le récepteur, promené sur votre corps, permet de suivre, par les *tops* qu'il émet, le voyage du sel au fur et à mesure qu'il descend. Au bout de deux heures, tout le corps fait émettre les *tops* : à ce moment-là, l'organisme entier est imprégné de sel.

Il n'est pas inutile d'ajouter que cette merveilleuse méthode d'investigation est d'ores et déjà entrée en pratique. Les grandes piles américaines livrent des quantités considérables de radioéléments, que les États-Unis vendent à leurs nationaux et à certains pays étrangers. De cette affaire le radium est le grand vaincu, puisque non seulement ses congénères artificiels sont plus avantageux que lui, mais ils ne coûtent pratiquement rien !

***

Tous ces emplois des radioéléments artificiels sont, répétons-le, entrés depuis plusieurs années dans la pratique courante, et le problème du chauffage central atomique ne présente plus aujourd'hui de secret. Mais n'est-ce pas rabaisser notre nouvelle source d'énergie que de la réduire au rôle de chauffe-eau? Que diable! Avec un foyer qui dégage, par kilo, autant de chaleur que 2 950 tonnes de charbon, ne pourrions-nous actionner des machines? — C'est très simple! vous écriez-vous. Que la pile serve à chauffer une chaudière, et la vapeur de cette chaudière pourra mouvoir une turbine!

Eh oui! Mais nos turbines industrielles — comme celles qui entraînent les génératrices d'électricité — sont alimentées par de la vapeur à haute température, 400 ou 500 degrés. Or, jusqu'à maintenant, on n'a pu élever la température des piles atomiques qu'à un degré bien inférieur, sous peine de détraquer tout l'ensemble. La question, cette fois, est du ressort des chimistes : à eux d'inventer des matériaux susceptibles de résister au bombardement des neutrons et à la corrosion — à moins, évidemment, que l'on ne puisse remplacer la vapeur d'eau par la vapeur d'un corps qui bouille à plus haute température, comme le mercure, ou même le bismuth fondu. De toute façon nous aurions tort de nous inquiéter : il s'agit là d'une affaire purement technique qui sera résolue un jour ou l'autre.

Un *hic* plus sérieux est la nécessité d'un blindage, auprès duquel celui d'un cuirassé de 45 000 tonnes n'est que papier à cigarettes. Pierre Curie disait qu'il préfèrerait se trouver en face d'un cobra en furie qu'en tête-à-tête avec un kilo de radium. Mais n'oublions pas que les piles atomiques équivalent, suivant leurs dimensions, à des dizaines ou des centaines de tonnes de radium! D'où l'obligation de les masquer derrière des écrans de ciment et d'acier de plusieurs mètres d'épaisseur, et même de les enterrer le plus profondément possible.

Ainsi pouvons-nous nous représenter la centrale de l'avenir : dans une campagne déserte, une énorme pile enfouie 50 mètres sous terre et pesant plusieurs milliers de tonnes. Tout autour, une muraille de ciment. A travers la pile circule un courant de liquide ou de gaz. Porté à une température de plus de 500 degrés, ce courant vient échauffer une chaudière. Et la vapeur s'en va entraîner les aubages d'une turbine, sur l'axe de laquelle sont branchés les alternateurs fabriquant l'électricité à haute tension.

De cette centrale électro-atomique, seule la partie « atomique » est cachée. La partie « électrique » est bâtie sur le sol, comme une usine ordinaire, et le courant en sort à 220 000 volts, comme il sort de Génissiat ou de l'usine parisienne Arrighi.

— Mais, demanderez-vous, puisqu'il est si dangereux d'approcher de la pile, comment font donc les ouvriers chargés de la manœuvrer?

Or, il n'y a pas d'ouvriers dans cette centrale souterraine : il y a simple-

ment des robots, qui tournent des volants, soulèvent des leviers, règlent la marche de la pile et la corrigent d'après les indications des appareils enregistreurs, surveillés par le regard impersonnel et implacable des caméras de télévision. Là-haut, sur le sol, à l'usine électrique, un ingénieur, devant son pupitre de commande et son récepteur de télévision, contrôle lui-même le fonctionnement des robots. Aux heures de pointe de la consommation électrique, quand il devient nécessaire de lancer les machines à pleine puissance, il n'a qu'un geste à faire, qu'un bouton à pousser. Aussitôt l'usine souterraine s'anime ; les lames qui, enfoncées dans la pile, freinent la circulation des neutrons, sont retirées ; les fissions augmentent ; la température s'élève ; le courant fluide s'échauffe ; la chaudière bout ; les turbines ronflent et, l'un après l'autre, les alternateurs démarrent ; sur le cadran, l'ingénieur voit l'aiguille parcourir lentement l'échelle des puissances : 80 000... 100 000... 200 000 kilowatts...

Anticipation ? A peine, puisque c'est ainsi, par télécommande, que sont dirigées les grandes piles américaines. Dans ces piles, comme dans les usines où se fabrique le plutonium, pas une âme vivante : seulement des créatures mécaniques et, parfois, des mains, des mains de métal qui, commandées par un lointain et invisible être humain, manipulent le corps meutrier, transvident, coupent, percent, vissent. Qu'un accident survienne, pour lequel la présence de l'homme soit indispensable, et l'usine devra être, pendant de longs mois, abandonnée ; personne ne pourra pénétrer dans ses locaux tout emplis de radiations mortelles. « Au moment de la mise en marche progressive de la première usine d'essai américaine, raconte le physicien Bertrand Goldschmidt, un appareil put être réparé de justesse en alignant 150 hommes, dont chacun ne pouvait rester à l'ouvrage plus de 30 secondes sans effet biologique nuisible du rayonnement. Les 75 minutes de travail ainsi obtenues permirent le dépannage.»

***

Que sortira-t-il donc de ces centrales atomiques ? De l'électricité. Alors qu'une grande centrale d'aujourd'hui, comme celle d'Arrighi (à Vitry) qui fournit le courant à Paris, dévore chaque jour 2 500 tonnes de charbon — le contenu de deux trains — la centrale atomique ne consommera même pas un kilo de « matière fissable ». Et un seul wagon pourra transporter le « combustible » nécessaire à la consommation de la France entière pendant un an. C'est-à-dire que nous entrerons dans l'Age de l'Electricité, que cette dernière développera ses aspects protéiformes et que chacun de nous pourra disposer d'une quantité d'énergie qui multipliera ses « esclaves mécaniques ». Nous connaissons déjà le fourneau électrique et la machine électrique à laver le linge ; mais, en cette proche époque d'électrification à outrance, peut-être sera-ce un robot électrique qui décrétera si notre bifteck est cuit à point, et un autre robot qui nous déshabillera pour nous revêtir de linge frais !

— Eh! direz-vous, parlez-moi donc maintenant de ces fameuses « pilules atomiques », qui suffiront soit à chauffer mon appartement pendant dix ans, soit à entraîner le moteur de ma dix-chevaux, soit à bercer mon nourrisson ou à mouvoir les hélices du *Queen-Elizabeth*...

Mais sans doute n'est-il pas besoin d'insister pour montrer à quel point ces pilules relèvent de la galéjade! Une pile atomique ne saurait vraiment être glissée dans la poche, ni même transportée dans une valise. Même si elle ne devait pas s'accompagner d'une chaudière et d'une turbine, sans lesquelles elle n'est qu'une simple source de chaleur, rappelons-nous qu'à moins d'être entourée d'un sérieux blindage, elle tue plus sûrement qu'une volée de mitrailleuse ou qu'un kilomètre cube de gaz asphyxiants... La pile de Châtillon, qui est la plus petite de toutes, pèse tout de même 350 tonnes... tout en développant une énergie qui suffirait à peine à un petit radiateur électrique d'appartement... C'est dire qu'un moteur atomique d'une puissance de centaines ou de milliers de chevaux devra s'accompagner d'une pile monstre, haute peut-être de plus de quinze mètres et dont le blindage, à lui seul, représentera des centaines de tonnes.

Adieu donc l'automobile atomique, rêve des chroniqueurs après Hiroshima! C'est tout au plus si des locomotives géantes pourront être atomiquement équipées. Encore leur intérêt n'apparaîtra-t-il guère, alors que la profusion de l'électricité aura permis d'électrifier les chemins de fer par les habituels caténaires.

Il en sera tout autrement pour les navires atomiques. Nous ne voyons, de prime abord, aucune impossibilité à ce qu'un transatlantique, voire un sous-marin, reçoive une pile atomique dont la chaleur, appliquée à des chaudières, servirait à entraîner les hélices. Certes, le blindage sera tout autant indispensable, mais comment un bâtiment de 30 000 à 80 000 tonnes ne le supporterait-il pas gaillardement? Sans doute, d'ailleurs, au lieu de piles du genre de celle de Châtillon, s'agira-t-il de piles dans lesquelles le métal fissable sera beaucoup plus concentré et dont les dimensions seront, par conséquent, beaucoup moindres. Peut-être aussi, au lieu de simples turbines à vapeur, actionneront-elles des *turbines à gaz*, ces engins si puissants auxquels la propulsion par réaction a donné la vogue.

Alors s'ouvrira l'ère de la marine à grand rayon d'action. 100 ou 200 kilos d'uranium permettront de boucler plusieurs fois le tour du monde, et les soutes à combustibles pourront céder la place aux soutes à cargaison. On ne taxera pas ces prévisions d'utopies : les États-Unis, dont on sait qu'ils ont peu de goût pour l'abstraction, ne travaillent-ils pas activement aux plans de leurs futurs cuirassés atomiques?

Il se peut, du reste, que l'avion atomique soit encore plus proche! Le spécialiste américain David Poole a déclaré récemment, en effet, que la théorie en était « 99 p. 100 parfaite ». Il n'a pas dit, il est vrai, quel en

serait le moyen de propulsion, mais deux types en sont concevables : soit la pile à matière fissable concentrée accompagnée d'une turbine à gaz, soit la pile élevant à haute température un jet de gaz qui poussera l'avion en avant par réaction. De toute façon, l'appareil devra être de dimensions impressionnantes, afin de pouvoir loger la carapace protectrice sans laquelle les passagers seraient lestement désintégrés.

Quand ce problème aura été résolu, il ne restera plus qu'un pas à faire pour passer à l'astronef! Ce pas sera sans doute une large enjambée, mais rien n'empêche *a priori* d'imaginer une fusée de 50 ou 100 mètres de longueur, dont la propulsion serait assurée par l'éjection d'un jet de gaz dans une tuyère, ce gaz étant enflammé par passage dans la pile atomique. On peut même aller plus loin, et supposer que ce sont les produits de fission eux-mêmes, débris de noyaux, électrons, rayons gamma, qui, fusant par la tuyère, produiront la réaction motrice. Alors, c'est jusqu'aux astres que s'étendra le champ d'exploration de l'homme! D'après M. Richard-Foy, cinquante heures suffiront pour accomplir le voyage de la Lune aller et retour, et la consommation ne sera que de quatre kilos d'uranium par tonne d'astronef.

***

Des lecteurs rassis me reprocheront peut-être de suivre trop docilement la pente de l'anticipation. Mais qu'ils se persuadent bien que toutes ces choses étonnantes arriveront, et bien d'autres encore que nous sommes incapables de prévoir! Nous vivons en un temps fertile en miracles scientifiques, où l'utopie ne se distingue plus très bien de la réalité, où les savants, qui pétrissent les univers à leur gré et bouleversent les lois physiques du nôtre, se révèlent les plus vertigineux des poètes. Jules Verne songea-t-il jamais à la bombe atomique? Et les faits n'ont-ils pas immensément dépassé les imaginations du prophète?

Est-il impossible, par exemple, d'utiliser les radiations de la pile pour provoquer, dans les espèces vivantes, des *mutations* profitables? Le fulgurant éclair de Hiroshima rendit les femmes stériles ou les fit accoucher d'enfants mal conformés; pourquoi un emploi judicieux de ces rayonnements ne parviendrait-il pas à améliorer les races animales et, chez l'homme, à fixer le sexe de l'enfant à naître?

Il n'est pas jusqu'au sous-produit le plus actif de la pile, le plutonium, qui ne soit susceptible d'un emploi pacifique. Souvenons-nous, en effet, que l'uranium ordinaire est composé d'une partie d'uranium-235 pour 140 parties d'uranium-238, et que si celui-là, bombardé par les neutrons, libère de l'énergie, celui-ci, dans les mêmes conditions, se transmue en plutonium. Ainsi, au fur et à mesure qu'elle fournit de l'énergie, la pile laisse-t-elle, comme cendres, du plutonium *fissable*. Pas beaucoup : de quelques milligrammes à quelques grammes par jour. Mais ce n'est pas

d'une autre façon que les Américains obtiennent la matière première de leurs bombes atomiques!

Par bonheur, ce terrifiant plutonium est bon à autre chose qu'à exterminer l'humanité : capable de martyriser le sol et de raser les cités, pourquoi ne servirait-il pas à creuser des canaux, à forer des puits, à percer des tunnels, à aménager des lacs artificiels et des barrages hydro-électriques? Il pourrait pulvériser les icebergs, faire fondre la banquise, réchauffer ainsi les régions polaires et transformer en « terre verte », comme le veut l'étymologie, les terres glacées du Groenland! Enfin, extrapolant la science jusqu'aux limites du rêve, ne pouvons-nous imaginer que l'éclair de la bombe, avec ses centaines de milliers de degrés de chaleur et son éclat supérieur à celui du Soleil, pourrait réussir la création de la vie? Le savant américain Gerald Went entrevoit déjà de copier la nature, en transformant en viande les éléments végétaux. Ayant dans sa main l'énergie colossale emprisonnée au cœur des atomes, qui peut dire où s'arrêtera demain la puissance de l'homme?

***

Mais il est temps de remettre les pieds sur terre et de reprendre contact avec l'actuelle réalité. Abandonnons donc les projets et regardons autour de nous : où en est effectivement l'industrie atomique? Qu'a-t-elle obtenu jusqu'ici? Quels espoirs autorise-t-elle?

Notons d'abord que la conquête de cette énergie atomique exige un effort industriel peu ordinaire. A aucune époque de l'histoire on ne vit pareille quantité de travail et de richesse dépensée en aussi peu de temps. M. Goldschmidt dit que la création de la bombe atomique par les États-Unis réclama les bras de 150 000 travailleurs et une somme de 2 milliards de dollars, soit la moitié du budget annuel de la France. Cela représente un effort du même ordre que la construction de l'industrie automobile américaine tout entière. Mais il fallut un demi-siècle à cette dernière pour se constituer, alors que l'industrie atomique poussa en trois ans!

Il n'est donc rien d'étonnant à ce que, mise à part l'U.R.S.S. dont on ne sait rien, l'Amérique, en cette matière, garde obstinément la tête. De fait, à l'heure présente, quatre pays seulement sont parvenus à édifier des piles qui marchent : les États-Unis, le Canada, l'Angleterre et la France. La plus petite est notre *Zoé* nationale, dont le modérateur est l'eau lourde, qui a la forme d'un cube de quelque 5 mètres de côté et dont la puissance ne doit guère dépasser 10 kilowatts. Puis viennent les piles anglaises *Gleep*, mise en service en août 1947, qui peut atteindre 100 kilowatts, et *Bepo* (juillet 1948), s'élevant jusqu'à 6 000. Ce sont ensuite les grandes piles américaines de Hanford et d'Oakridge, qui doivent avoir la forme d'énormes cubes de graphite traversés de canalisations où, autour des barres d'uranium, circule l'eau de refroidissement;

sans doute leur puissance s'exprime-t-elle en dizaines de milliers de kilowatts! Et c'est enfin la pile géante d'Oakridge, inaugurée en 1947, dont on sait uniquement qu'elle dépasse 1 million de kilowatts!

Toutes ces piles sont, soit des appareils d'expérience — comme la pile française — soit, comme en Amérique, des générateurs de plutonium destiné à la bombe. Aucune n'est encore équipée en vue de la production d'énergie. Mais les Américains se préparent justement à installer à Shenectady une véritable centrale atomique expérimentale, dans laquelle l'énergie calorifique sera transformée en énergie électrique. Comment s'opérera cette transformation? Mystère! Tout ce que nous savons, c'est que les constructeurs s'attendent à ce que le « combustible » soit régénéré au fur et à mesure qu'il « brûlera! »

Ce ne sera pas là l'un des moindres avantages des futures centrales : dégager de l'énergie et, en même temps, régénérer la matière consumée. En effet, souvenons-nous que, dans une pile à uranium naturel, c'est l'uranium-235 seul qui subit la fission et libère l'énergie. Comme il n'y a que 7 grammes de cet isotope dans un kilo d'uranium ordinaire, il est, bien entendu, promptement consommé. Mais il se forme en même temps du plutonium, fissable lui aussi. Ainsi le combustible plutonium ressuscite-t-il perpétuellement pour remplacer le combustible uranium-235.

Il reste à savoir, évidemment, le taux de cette régénération. Est-elle totale ou seulement partielle? Il n'est pas exagéré de dire que tout l'avenir de l'industrie atomique est suspendu à la réponse, car si nous ne pouvons faire fond que sur la matière fissable fournie par la nature, les usines atomiques seront vite obligées de fermer après un départ foudroyant. Sans doute l'uranium n'est-il pas un métal rare, puisque l'on en extrayait mille tonnes par an en 1939, et il n'est même pas le seul métal fissable possible, mais si l'on prétendait substituer des piles à toutes nos sources d'énergie actuelles, les réserves « atomiques » du globe n'en auraient pas pour longtemps — quelques dizaines d'années au plus.

D'ailleurs, même si la régénération est possible, nous ne devons pas nous attendre à un développement immédiat de l'industrie atomique. Les machines à vapeur continueront à tourner, les barrages à débiter la houille blanche et le pétrole à alimenter autos, camions Diesel et automotrices à mazout. Il faudra bien des années pour qu'au milieu de ces rudes compétiteurs, la nouvelle source d'énergie conquière sa place. Peut-être, d'ailleurs, sa caractéristique essentielle — le maximum d'énergie sous le minimum de volume — la confinera-t-elle dans certains emplois, et il n'est pas interdit de concevoir des piles portatives à matière fissable concentrée ou à plutonium pur, qui, comme il a été dit, actionneraient des turbines à gaz. En tous cas, si nous pouvons espérer voir très prochainement en action la centrale expérimentale de Shenectady, ce n'est peut-être pas avant un demi-siècle que l'énergie atomique pourra occuper une place appréciable dans l'économie nationale.

Mais si la physique continue à marcher au train d'enfer qu'elle soutient

depuis quarante ans, qui peut dire les horizons qui, vers l'an 2 000, s'ouvriront à nos petits-enfants ? N'aura-t-on pas découvert, d'ici là, un moyen plus pratique et plus puissant de capter l'énergie des noyaux atomiques ? N'est-il pas déjà question de reproduire le mécanisme même qui fournit l'énergie aux étoiles, en transmuant l'hydrogène en hélium ?

Il reste à souhaiter que cette prodigieuse puissance, dérobée à la nature par nos modernes Prométhées, soit toujours employée pour le bien des hommes. — Espoir naïf ! railleront certains, hantés par l'image de Hiroshima. — Que ne donnerions-nous pas, ajouteront d'autres, pour ralentir les progrès de la science et revenir au temps où Berthelot et J.-B. Dumas niaient encore l'existence des atomes ! — Mais n'est-ce pas une sorte de lâcheté de rejeter sur la science la responsabilité de notre faillite morale ? « Pour la lutte de la vie, disait Henri Poincaré, il faut deux choses : des armes et du courage. La science nous a promis des armes : elle nous les a données. Si nous n'avons pas le courage de nous en servir, ce n'est pas elle qui fait faillite, c'est nous. »

PIERRE ROUSSEAU

MADELEINE LEMAIRE
ET
MARCEL PROUST

COMME je demandais un jour au comte Robert de Montesquiou « s'il savait quelque chose d'un étrange monsieur Proust chez qui l'on m'avait mené », il me fut répondu avec hauteur :

— Celui que vous nommez est un produit du jardin de madame Madeleine Lemaire, jardin auquel cette impératrice des roses n'accorde pas toujours un soin assez vigilant.

Du ton dont m'avait été fournie cette information, j'avais déduit, malgré mon inexpérience, que si à pousser rue de Monceau sous de maigres lilas, on trouvait moins d'honneur qu'à germer parmi les buis taillés du Pavillon des Muses [1], du moins, pour le vulgaire, c'était une référence.

Ce l'était. Madame Madeleine Lemaire ne cultivait pas les plants médiocres. Artiste et femme du monde, marquant de cette double personnalité la société de son temps, elle suivait de sa clairvoyante amitié ceux qu'elle jugeait dignes d'en tirer parti. De leur nombre était un jeune homme du nom de Marcel Proust, que beaucoup considéraient avec méfiance et dont certains se moquaient.

Chacun sait qu'elle fut un peintre renommé. Ses toiles ont perdu, il est vrai, la vogue dont elles jouirent pendant longtemps, mais son œuvre décèle une habileté, une science, un métier que d'autres lui envièrent.

Infatigable, elle créait plutôt qu'elle ne peignait des roses et des violettes, qui éclosaient sous ses pinceaux comme elles s'ouvraient dans ses jardins ou naissaient dans les bois qui entouraient le château de Réveillon où elle passait ses étés. Car elle ne connaissait pas seulement les fleurs à la manière d'un Van Huysum... ou d'un horticulteur empirique, mais véritablement d'un biologiste. Si bien qu'en la voyant s'approcher de son chevalet, après avoir jeté quelques pivoines sur un guéridon ou disposé des iris dans un vase de cristal, on se demandait si elle s'apprêtait à peindre ces fleurs telles qu'elles auraient dû être ou comme on les voyait.

Nul n'était donc mieux désigné pour les fonctions de professeur au

1. L'hôtel de R. de Montesquiou, boulevard Maillot, à Neuilly.

Muséum qu'elle assuma jusqu'à la fin de sa vie. Le Jardin des Plantes était très loin de la rue de Monceau et ses cours avaient lieu à une heure si matinale que, l'hiver, le jour était à peine levé quand elle les commençait. Pendant ce temps, derrière les stores en dentelle commandés chez madame Stevens [1], dormaient les belles amies qui fort avant dans la nuit avaient peuplé son atelier.

Car madame Lemaire aimait ce qu'on appelle le monde. Possédant de naissance la plupart des dons qui font qu'on y brille, elle se sentait à l'aise parmi ceux qui le composent. Du plus humble au plus puissant, elle dispensait les grâces d'une égale amabilité, mais, dans l'agencement de son salon elle tenait compte des cotes mondaines, lesquelles ne sont point si vaines puisqu'elles incluent le talent, l'esprit et la beauté.

Si étanches que fussent alors les cloisons sociales, parce qu'on appréciait son animatrice en des milieux très divers, ce salon était une sorte de terrain neutre où l'aristocratie rencontrait des hommes politiques, des gens de lettres, des peintres, des maîtres du barreau, des médecins célèbres et de grands musiciens. D'admirables cantatrices, des pianistes fameux s'y faisaient entendre. L'affaire Dreyfus l'avait empli de discussions tumultueuses, l'Exposition de 1900 de fêtes costumées. Pour Marcel Proust, cet atelier fut un observatoire et un terrain de manœuvres. Il n'y avait pas d'autre maison où il se sentit aussi à l'aise. Ailleurs, en effet, il devait parfois affronter des visages hostiles ; ici, l'accueil qu'il trouvait lui apportait dès le seuil ces satisfactions que glanait en n'ayant qu'à paraître tel demi-dieu dont il avait jalousé l'élégance ou la situation mondaine. Le dédain des hommes est odieux si l'on en ressent l'injustice ; atroce si l'on désire passionnément leur considération. « Marcel (criait madame Lemaire), venez vous faire présenter à la duchesse de Rutland. » « Marcel (clamait sa fille Suzette), M. Paul Deschanel veut vous connaître. » Ce prénom volait au-dessus des têtes et ceux qui ignoraient le personnage s'informaient curieusement de lui. C'est pourquoi, comme s'il eût été l'homme de la famille, Proust demandait un matin réparation par les armes à un écrivain de l'époque, qui avait parlé sans respect de la maîtresse de maison.

Ainsi compta l'atelier de madame Lemaire dans la jeunesse de l'illustre auteur. Il l'a évoqué en une longue chronique — (La Cour aux Lilas, *le Figaro*, 1903). Je n'en parlerai donc pas davantage. A la vérité, quand je fus admis à mon tour, il brillait d'un moindre éclat. J'ai connu cependant, avant que s'achevât leur longue série, ces dîners du mardi dont le retour hebdomadaire fournit au romancier (il me l'a dit lui-même) le thème des mercredis de madame Verdurin.

Il est tout à fait inutile de rappeler la place que tint ce personnage dans l'œuvre de Proust. Pas plus que madame Ménard Dorian, madame

1. Célèbre dentelière de l'époque.

Lemaire — ai-je besoin de le dire? — ne fut madame Verdurin. La comtesse Adhéaume de Chevigné, la comtesse Greffulhe, Laure Heyman le comte Robert de Montesquiou n'étaient pas davantage la duchesse de Guermantes, la princesse sa cousine, Odette de Crécy ou le baron de Charlus. Si le sculpteur Ski ressembla singulièrement à Frédéric de Madrazzo, si le prince von Faffenheim s'exprime souvent à la manière du baron de Wedel-Jarlsberg [1], ces ressemblances mêmes étaient loin d'être rigoureuses. C'est avec des traits dérobés à cent visages qu'un Balzac, un Thackeray, un Proust ont doué d'une vie merveilleuse ces portraits dont leur vision géniale avait créé le modèle.

Néanmoins, pour revenir à madame Verdurin, la « Patronne », comme disaient ses fidèles, dut beaucoup de sa personnalité à madame Lemaire.

La « Patronne », c'est ce nom aussi que rue de Monceau M. Georges Rodier, aimable et fortuné dilettante de ces années faciles, donnait à l'hôtesse. L'expression amusait beaucoup Proust et exaspérait Reynaldo Hahn. Car ici, les fidèles étaient de qualité. Madeleine Lemaire pressentait, mais n'attendait pas les consécrations, Biche deviendrait vite Elstir et Cottard un illustre professeur. Quoiqu'elle ne craignît pas la solitude, elle tenait à ses habitués autant que madame Verdurin. Fort avant celle-ci, elle proclamait sa haine des « ennuyeux » (le mot est d'elle), qui étaient aussi bien l'épouse de celui-ci que la maîtresse de celui-là, son propre travail, ses plaisirs ou ses déplacements. Semblable au personnage du roman elle n'hésitait pas à intervenir dans la vie privée de ses amis, mais rarement, il faut le dire, au détriment des intéressés. Elle ne reculait pas non plus, s'il le fallait, devant une « exécution ». Experte en l'art de recevoir, elle apprenait à Proust comment un jour madame Verdurin devrait décorer à la campagne une table de salle à manger [2]. Elle lui montrait aussi qu'il n'est pas inutile d'avoir des virtuoses dans son intimité. Elle lui livrait aux alentours de Varengeville, dont elle peignait la charmante église, le secret de ces promenades auxquelles on donne une saveur d'imprévu en soulevant une barrière ou en contournant une clôture. Comme madame Lemaire appelait « Chochote » le peintre Clairin, on devait voir la locataire des Cambremer donner le même surnom à Brichot. Au reste, comme madame Lemaire elle-même, madame Verdurin devait dire : « Je vous dirai qu'il n'a plus aucun talent..., je vous dirai que la femme est une bécasse..., je vous dirai que je ne veux pas de ça chez moi... »

C'est à Dieppe, vers la fin d'une matinée d'été, que j'avais vu pour la première fois madame Madeleine Lemaire. Mes parents passaient là chaque année le mois d'août et elle-même louait pour la saison une villa avec un grand atelier qui appartenait au peintre Jacques-Émile Blanche.

1. Ministre de Norvège à Paris pendant près de vingt-cinq ans.
2. Très précisément les motifs de décoration choisis par madame Verdurin à La Raspelière sont ceux qu'avait imaginés un jour madame Lemaire à Réveillon.

Ce matin-là, j'étais assis sur la plage, occupé à lancer des cailloux rouges et poreux sur un gros galet qui servait de cible. Ma sœur partageait mon jeu. Soudain un remous se produisit près de la cabine de mes parents, placée le long des planches derrière l'endroit où nous nous trouvions. Escortées de plusieurs hommes en canotiers (l'un d'eux était Marcel Proust), deux dames échangeaient des compliments avec mon père et ma mère. Brunes l'une et l'autre, grandes avec de jolies tailles, elles me parurent vêtues à merveille. Elles portaient des tailleurs de piqué blanc dont les manches, larges aux épaules, étaient serrées au poignet. Les vestes, plincées à la taille, s'arrêtaient juste au-dessous des hanches. Les jupes très longues cachaient les souliers. Des voiles rose et bleu noués sous le menton passaient au-dessus de leurs grands chapeaux de paille et les ombrelles qu'elles tenaient à la main étaient de la même couleur que leurs écharpes. Ces toilettes claires, comme aussi celle de ma mère, composaient une palette de couleurs vibrantes et joyeuses dont le soleil, à défaut d'un Claude Monet, tirait parti. Bientôt on nous appela et nous fûmes présentés à madame et mademoiselle Lemaire. Chez la première, l'arc aigu des sourcils me frappa surtout, ainsi que le rouge libéralement répandu sur ses lèvres. Sa fille était une belle personne pleine d'animation. Madame Lemaire dit à ma mère qu'elle donnerait bientôt un bal d'enfants auquel, dès maintenant, elle nous conviait. Sur quoi, toutes deux prirent congé et remontèrent, suivies de leurs écuyers, vers l'escalier de la terrasse que descendait précisément, apothéose de cette heure élégante, l'étincelant cortège de la comtesse Greffulhe et de ses sœurs. Au bas des marches, il n'y eut plus qu'une seule constellation. La lumière inonda de beauté la descendante de madame Tallien et le vent se joua, frivole, dans les tulles et dans les boas, tandis que ma sœur et moi, tournant résolument le dos, recommencions à lancer des cailloux, assez inquiets de ce que serait la soirée de madame Lemaire.

Inquiétude injustifiée, de ma vie je ne m'amusai davantage.

Ce souvenir persista jusqu'à l'été suivant, mais quand je retournai à Dieppe, madame Lemaire n'y venait plus.

Elle possédait, en effet, une propriété dans la Marne. Réveillon est un bien joli nom, mais le château l'était encore davantage. Bâti au début du XVIIe siècle, entouré de douves, flanqué de tourelles, il se dressait tout rose, dominant la ligne sombre des bois parmi des jardins de fleurs et des potagers aux murs de briques. C'est au coucher du soleil, quand il se reflétait en elles, qu'on pouvait le mieux admirer les aimables proportions de ses fenêtres à croisillons. La grille d'honneur, chef-d'œuvre de goût, portait encore des traces de sa dorure originale.

L'heureuse négligence avec laquelle on entretenait le jardin donnait à cet ensemble un charme incomparable. Rien n'était fignolé, astiqué, ratissé. Fruits et légumes croissaient au hasard et plus qu'à ses maîtres, le château semblait appartenir aux dahlias et aux delphiniums. C'est parmi eux que se place l'épisode du rosier conté par Reynaldo Hahn dans

l'hommage à Marcel Proust, épisode précurseur et sans doute générateur des célèbres pages sur les aubépines [1].

Dans ce domaine, à la mesure de son esprit d'hospitalité, madame Lemaire continuait à travailler et à recevoir ses amis. Elle avait comme voisin le peintre Walter Gay. Les visiteurs venaient nombreux de Paris. On faisait autant de musique que rue de Monceau et les bustes en marbre des empereurs romains contemplaient de leurs yeux vides, Réjane, madame Melba, Saint-Saëns ou Édouard Detaille.

Plus tard, je me liai avec madame Lemaire et fréquentai sa maison. Parfois, elle me parlait de Proust comme elle eût fait d'un déserteur. Le labeur, à cette époque, avait écarté d'elle l'écrivain. Sourd aux voix de la gratitude et de l'amitié, il ne songeait qu'à son travail. *La Recherche du Temps perdu* ne gagnerait plus rien rue de Monceau. L'œuvre exigeait un renouvellement constant d'acteurs et de décors. Madame Lemaire souffrait en son cœur et en son amour-propre. Je devenais alors un auditeur distrait, parce que je ne m'intéressais pas à ce M. Proust. Vite j'interrogeais sur d'autres intimes cette femme qui avait connu tant de gens et savait si bien dépeindre.

Une fois pourtant elle demeura silencieuse. C'était le 2 août 1914, à dix heures et demie du soir. Sergent d'infanterie, j'étais en tenue de campagne et je lui faisais mes adieux. Dans la rue, des jeunes gens passaient qui criaient : « A Berlin! ». Madame Lemaire peignait sans mot dire trois roses blanches dans un verre. Elle avait entendu cela en 70.

Six semaines plus tard, au lendemain de la bataille de la Marne, je passais non loin de Montmirail avec ce qui restait de mon bataillon. Il était six heures du matin. Le ciel était déjà bleu. La journée s'annonçait radieuse. Bien avant l'aube, nous avions repris la marche en direction Nord-Est. Pour la halte du repas, le commandant choisit un champ rempli de coquelicots. Les hommes mirent sac à terre, s'assirent ou s'étendirent. On percevait de lointaines détonations, et de temps en temps, montaient à l'horizon de petits flocons blancs qui n'étaient pas des nuages. Sur un écriteau, je lus « Réveillon » et suivant des yeux l'indication de la flèche j'aperçus au-dessus d'un bouquet d'arbres les tourelles roses du château. L'instant d'après j'avais obtenu du capitaine l'autorisation d'y courir. Je m'élançai le long de ruelles désertes, franchis comme un fou la grille charmante et hurlai dans la cour : « Madame Lemaire, madame Lemaire! » Personne ne répondit. Je criais de plus belle quand, sortie Dieu sait d'où, une vieille paysanne m'interpella : « Eh là, vous voulez ces dames? — Oui, oui, sont-elles ici? — Pour sûr qu'elles y sont; même que c'est grâce à elles qu'on est encore en vie. » J'appris, en effet, par la suite, que le sang-froid et la fermeté des châtelaines avaient épargné bien des épreuves à la petite commune. Mais

1. R. Hahn a conté dans ces pages que Proust s'était longuement immobilisé, figé dans une observation intense, devant un rosier.

une fenêtre s'ouvrait et Suzette Lemaire sortait la tête. « Qui est là? — Henri Bardac. — Juste ciel j'arrive. — N'allez pas à droite, mes enfants, recommanda la villageoise, les Allemands ne sont pas bien loin. »

Déjà j'embrassais mademoiselle Lemaire. « Maman descend, nous dormions. Grande victoire certainement, ils ont filé hier comme des lapins. » Madame Lemaire ne perdit pas de temps en effusions. « De quoi avez-vous besoin? — De vin. » Tout de suite, elle et moi, dévalisions sa dernière cave et, chargés de bouteilles, gagnions la prairie où les fantassins en pantalon rouge mangeaient parmi les coquelicots. Ma compagnie entière eut à boire.

Mon amie si brusquement réveillée avait passé, à la hâte, une espèce de saut de lit et, négligeant de se coiffer, tiré simplement sur ses lèvres un gros trait de rouge qui les dépassait. Son aisance n'en était pas diminuée et quand je présentai mon capitaine, il fut aussitôt conquis. Le commandant s'approchant, je rejoignis ma section. De loin, je les observais tous les trois qui souriaient et parlaient, comme en un rêve dont je souhaitais qu'il ne s'achevât jamais. Mais le départ ne tarda guère. Les soldats reprirent le sac et rompirent les faisceaux. Nouveaux adieux.

Madame Lemaire s'éloigna; déjà les premières compagnies s'ébranlaient, laissant entre la quatrième et la cinquième, qui était la mienne, un assez grand intervalle où vinrent se placer, à cheval, le chef de bataillon et le capitaine. Les petits flocons blancs montaient maintenant plus nombreux sur l'horizon. Madame Lemaire regardait, les avant-bras croisés en un geste qui lui était familier et ne manquait pas de grâce. Comme nous arrivions près d'elle, les deux cavaliers tirèrent leur épée et le lieutenant ordonna « Fusil sur l'épaule ». Elle resta un moment interdite. Les officiers saluèrent de leur arme. Alors, instinctivement, ses mains glissant le long du corps saisirent les pans de la vieille robe de chambre. Et sur l'herbe trempée en dépit du soleil, vêtue d'un peignoir défraîchi et chaussée de pantoufles, la tête droite, le buste rigide, la jambe souple et le genou fléchi, à ces hommes qui partaient vers les petits flocons blancs, madame Madeleine Lemaire fit la grande révérence.

Du vivant de madame et mademoiselle Lemaire les archives de Réveillon contenaient toutes les lettres que leur écrivit Proust au cours de vingt-cinq années. Certaines présentaient un haut intérêt littéraire, mais par un scrupule bien respectable la mère et la fille ne consentirent jamais à les faire connaître. Mademoiselle Lemaire allégua même qu'elles avaient disparu dans un incendie survenu au château pendant la dernière guerre. Elle voulut bien, par la suite, m'assurer qu'il n'en était rien.

Il est permis d'espérer que, dans un avenir prochain, une partie de cette correspondance verra le jour. Ces nombreuses lettres, à elle si fidèlement adressées par le grand écrivain qui captive aujourd'hui la curiosité du monde, ce sera un jour le suprême hommage rendu à Madeleine Lemaire.

HENRI BARDAC

LES GÉNÉRAUX ALLEMANDS PARLENT

HITLER fut-il un grand stratège? Quelle est la part qui lui revient dans la conception et la conduite des opérations allemandes au cours de la deuxième guerre mondiale? Quelles furent ses relations avec ses généraux? Peut-on le considérer comme responsable de la défaite des armées allemandes et sans lui le Grand état-major aurait-il pu obtenir une fin différente de la guerre?

Telles sont les questions qui, pendant un temps, ont passionné l'opinion et auxquelles les historiens n'ont encore pu donner de réponse définitive, faute d'éléments d'appréciation suffisants.

B. H. Liddell Hart, l'écrivain et critique militaire bien connu, qui s'était intéressé dès le temps de paix à l'évolution de l'armée allemande, s'est senti attiré lui aussi par ce qu'il y avait encore d'inconnu, de mystérieux, dans la stratégie hitlérienne et s'est efforcé de lever le voile qui dissimulait, comme chacun le pressentait, le drame du haut commandement allemand.

Il s'est livré à cette fin à une enquête directe auprès de certains grands acteurs du drame. Il a eu, comme il le dit lui-même, « l'heureuse chance de pouvoir, l'un des premiers, en interrogeant des prisonniers de marque, explorer ce qui s'était passé dans le cerveau des chefs allemands. Il a été en relations suivies avec des généraux de Hitler ; il a eu avec eux de nombreux entretiens, au cours desquels il a pu recueillir leurs témoignages sur de grands événements du conflit mondial avant que leurs souvenirs s'estompent ou se déforment ».

De ces témoignages, complétés par des considérations personnelles, il a fait un ouvrage : *Les Généraux allemands parlent...* [1], dont la valeur est indéniable pour tous ceux qu'intéresse la haute conduite des opérations en Europe pendant la dernière guerre.

1. Notre collaborateur Pierre Audiat a déjà signalé ce livre dans son article du 1er mars. Le général Koeltz, qui déjà avant la guerre avait étudié dans cette revue les conséquences vraisemblables de la décision prise par Hitler quand il assuma le commandement de la Wehrmacht, reprend aujourd'hui, à la lumière de récentes publications, l'étude de cette question capitale. (N.D.L.R.)

Hitler — B. H. Liddell Hart nous le confirme — ne s'est jamais vraiment entendu avec les généraux anciens de la Reichswehr, les Fritsch, Brauchitsch, Beck, Halder, Rundstedt ; il les trouvait non seulement trop hostiles aux idées du parti, mais encore trop traditionalistes, trop imbus de leurs connaissances, trop peu enclins aux aventures extérieures prématurées, trop peu audacieux. Par contre, il eut des relations plus cordiales avec certains jeunes, les Mannstein, Rommel, Guderian, Model, chez qui il rencontrait plus d'amour du risque et avec lesquels il admettait de ce fait de discuter. Mais ni les uns ni les autres ne restèrent en faveur longtemps : il arrivait toujours, tôt ou tard, un moment où le Führer se trouvait en désaccord avec son subordonné et, ne pouvant plus le supporter, le relevait de son commandement ou l'envoyait en disgrâce.

Si, dans la conduite des opérations de Pologne, Hitler laissa encore le commandant en chef de l'armée, Brauchitsch, appliquer librement son plan, déjà dans la campagne de France il eut des interventions intempestives, notamment à la fin de mai 1940, quand il empêcha ses corps blindés d'achever l'encerclement des armées alliées du Nord.

Mais c'est à partir du déclenchement des opérations contre la Russie que son emprise sur le haut commandement des armées de terre devint de plus en plus absolue. Tout d'abord, cette guerre contre les Soviets, c'était *sa* guerre ; il avait été seul à la vouloir, malgré l'avis ou l'opposition de ses collaborateurs les plus marquants, de Rundstedt à Jodl et même Keitel, qui jugeaient les armées allemandes insuffisamment puissantes pour la tâche à accomplir et qui, forts de leur expérience de 1914-1918, connaissaient les difficultés auxquelles on se heurterait pour les déplacements de forces et les ravitaillements si on s'enfonçait trop profondément dans le pays, si on allait, à leur sens, au delà du Dnieper. Mais Hitler comptait anéantir les Russes avant le Dnieper.

Aussi, quand, dans leur marche sur Moscou, les armées de son groupement central eurent par trois fois vainement remporté des victoires d'encerclement à Slonim, Minsk et Smolensk, sans avoir amené l'ennemi à s'avouer vaincu, se trouva-t-il, pendant un temps, désemparé, irrésolu ; puis sa foi, orgueilleuse en son étoile, reprenant le dessus, il se laissa entraîner par elle à franchir le Dnieper et à pousser encore de l'avant.

Et quand, à la fin de novembre, von Rundstedt lancé vers le Caucase se sentit en plein hiver trop aventuré et voulut se replier à l'ouest du Don de Rostow, le Führer ne voulut pas admettre cet abandon de terrain et lui donna l'ordre formel de rester sur place. Rundstedt offrit alors sa démission : il l'accepta. Quelques jours plus tard, la suprême offensive contre Moscou ayant échoué, il en fit retomber la faute sur Brauchitsch, qui cependant s'était montré hostile à cette offensive, et le releva de ses fonctions de commandant en chef.

Ainsi libéré de ses plus anciens généraux, qui n'étaient pour lui que

des gêneurs, il décida de prendre lui-même en mains la conduite des opérations. Dès lors, les généraux du front oriental n'eurent plus qu'à exécuter ses plans que son chef d'état-major, Keitel, leur transmettait docilement sous forme d'ordres impératifs.

Commandant en chef des forces armées et commandant en chef des forces terrestres, Hitler assuma désormais seul la responsabilité de toute la conduite de la guerre, à laquelle il aspirait depuis longtemps.

Etait-il vraiment en mesure de la conduire? Avait-il l'étoffe d'un grand chef d'armée? Le général Halder, bien placé pour le juger, le traitait « de mystique qui faisait peu de cas des règles de la stratégie ou même les négligeait totalement ». « ...Hitler disait et croyait que la raison et les connaissances sont des quantités négligeables et que seules comptent la volonté de vaincre et la poursuite acharnée du but. La spéculation mystique tenait lieu pour lui des données temps et espace et du calcul minutieux de la comparaison entre ses propres forces et celles de l'ennemi. »

Von Manteuffel, un des jeunes de la dernière heure, qui fut aussi en contact fréquent avec le Führer, a déclaré de son côté que « Hitler ne possédait aucune notion des hautes spéculations stratégiques et tactiques. S'il saisissait le maniement d'une division, celui d'une armée entière lui était étranger ».

Résumant les impressions qu'il a ressenties en écoutant les généraux allemands, B. H. Liddell Hart estime, quant à lui, que « Hitler avait en lui tous les dons nécessaires pour exceller dans la stratégie générale : compréhension à la fois des buts et des méthodes tant de la politique que de la stratégie » (page 131). Il ajoute que « plus il entendit les Allemands décrire la guerre, plus son impression se confirma que Hitler avait une disposition naturelle pour la stratégie et les tactiques originales... et qu'il possédait l'intuition qui caractérise le génie, mais commettait des erreurs élémentaires de calcul et d'action ».

Pour nous, il n'est pas douteux qu'Hitler avait une réelle aptitude à traiter les problèmes de haute stratégie, si on dénomme ainsi les relations et combinaisons du politique et du militaire, car c'est cette aptitude qui lui a valu la conquête facile de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne et des Balkans, par une juste appréciation de ses adversaires politiques et de leurs moyens militaires.

Mais cette aptitude était limitée (car elle n'était pas innée) à ce qu'il avait acquis par ses lectures. Il avait lu et relu toutes les œuvres politico-militaires de Frédéric II ; il avait aussi lu et relu celles de Ludendorff, son compagnon d'infortune au temps du putsch de Munich, notamment *Conduite de la Guerre et Politique* et *La Guerre totale*. Il avait eu aussi, en 1922-1924, aux débuts du national-socialisme, de nombreux entretiens avec l'ancien chef d'état-major de Hindenburg et c'est ce dernier qui, en lui contant ses déboires avec les divers chanceliers d'Empire, lui avait inculqué cette notion, tant soulignée dans *la Guerre*

totale, que le vrai chef d'armées, le vrai chef de guerre, doit être roi, c'est-à-dire son maître absolu, comme l'avait été Frédéric II, afin de ne pas être entravé dans ses décisions et dans ses actes par des ministres ou des subordonnés réticents ou pusillanimes. C'est cette leçon primordiale de Ludendorff qui a guidé toute la conduite de Hitler vis-à-vis de ses généraux ; c'est elle qui l'a amené en 1938, après le renvoi de von Fritsch, à prendre le commandement de l'ensemble de la Wehrmacht et, en 1941, à se débarrasser de Brauchitsch et de Rundstedt pour prendre le commandement des forces terrestres.

C'est à Frédéric II que Hitler doit ses conceptions militaires concernant l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Le coup de main sur l'Autriche en 1938 ne fut que la répétition du coup de main sur la Silésie en 1740. L'irruption soudaine des armées allemandes en Autriche par la Bavière, manœuvre de débordement préalable de la conquête de la Bohême l'année suivante, ne fut que l'exécution d'un plan de campagne conçu par Frédéric II en 1775 [1].

Mais Frédéric II ne fut pas l'inspirateur de Hitler contre la Russie, n'ayant jamais fait campagne dans l'Est contre les tsars, et n'ayant que peu écrit sur cette question. Bien mieux, quoique ayant pris en l'occurrence au Grand Roi l'idée qu'il fallait toujours devancer son adversaire pour le surprendre avant qu'il ait rassemblé ses forces, Hitler oublia que Frédéric II avait recommandé à maintes reprises [2] d'éviter les guerres qui conduisent les armées loin des frontières de leur patrie et de jamais pousser de « pointes », c'est-à-dire de ne jamais se laisser entraîner à pénétrer trop profondément dans les territoires de son ennemi, si on ne l'a pas battu radicalement dans une première campagne, car on s'éloigne de ses bases, on s'use, on est menacé sur ses flancs et ses derrières.

Ce fut encore l'influence de Ludendorff qui, en cette circonstance, prévalut chez Hitler, l'influence du Ludendorff vainqueur dans l'Est en 1914-1915, mais arrêté par un Falkenhayn timoré, trop ménager de ses réserves, regardant trop vers l'Ouest, ne comprenant pas, ne voulant pas comprendre qu'on devait profiter des premiers résultats acquis

1. « Supposons, dit Frédéric II, qu'il s'élève une guerre entre la Prusse et la Maison d'Autriche. Quel sera l'objet de cette guerre et, comme il s'agit d'affaiblir la Maison d'Autriche, quelle province sera-t-il plus avantageux de démembrer de la Monarchie? Il saute aux yeux que ce ne saurait être la Moravie qui se trouve enclavée entre Teschen, la Hongrie, l'Autriche et la Bohême et dont il serait impossible de soutenir la possession...

...Il n'en est pas de même de la Bohême qui, une fois détachée, pourrait offrir une résistance considérable. La connaissance que j'ai de ce royaume m'apprend qu'on ne le prendra jamais en y portant directement la guerre... Il faut donc recourir à d'autres moyens pour faciliter la conquête de ce royaume.

Le plus sûr, quoique de difficile exécution, est de porter la guerre sur le Danube afin d'obliger par là la cour de Vienne de retirer ses principales forces de Bohême et de donner par là la possibilité à l'armée qui doit y pénétrer d'exécuter le plan dont elle est chargée. »

2. *Principes généraux de la Guerre* et *Pensées et Règles générales pour la Guerre.*

pour achever de terrasser le colosse russe avant qu'il ne reprenne ses forces. C'est l'ardeur de Ludendorff, sa volonté obstinée de vaincre coûte que coûte qui ont entraîné Hitler au delà du Dnieper comme elles avaient entraîné Ludendorff lui-même en Ukraine et jusqu'à Riga. Et de même que Ludendorff avait fait jeter bas Falkenhayn qui l'avait entravé dans ses desseins, de même Hitler s'est débarrassé de Brauchitsch et de von Rundstedt dont les conseils de prudence l'importunaient.

Moins heureux que Ludendorff, Hitler n'eut pas, comme il l'escomptait, une révolution pour disloquer les armées russes et amener Staline à signer un nouveau Brest-Litowsk.

***

Il est un autre point qu'à notre avis il convient de souligner dans le comportement de Hitler, chef de guerre. Si par ses lectures il avait acquis certaines qualités du stratège, ce ne furent cependant que des qualités de stratège terrestre. Faute de temps, de moyens ou de goût, il ne s'est jamais intéressé à la stratégie navale et c'est vraisemblablement par manque de connaissances dans ce domaine qu'il n'a jamais entrepris de grandes opérations combinées, telles que celles qu'auraient exigées un débarquement en Grande-Bretagne, la conquête de l'Afrique du Nord et notamment de la Tunisie, ou bien encore la mainmise sur le canal de Suez.

Les généraux allemands interrogés par B. H. Liddell Hart ont eu l'impression que la préparation du débarquement en Grande-Bretagne, au cours de l'été 1940, n'avait été qu'un bluff. Il est à croire que se sentant bien moins solide dans le domaine des opérations navales que dans celui des opérations terrestres, Hitler n'a pas eu de plan personnel pour cette entreprise et que, de ce fait, il n'a pas été en mesure d'imposer sa volonté à ses amiraux réticents comme il devait l'imposer à ses généraux.

D'autres faits confirment l'aversion de Hitler pour les opérations hors d'Europe. Il n'a accepté l'attaque de la Crète qu'à contre-cœur et la Marine n'y a participé qu'avec des moyens dérisoires. Il n'a pas donné son approbation à l'attaque de Chypre qu'on lui proposait. Il a renoncé au dernier moment à l'attaque de Malte qui, en cas de succès, aurait été pourtant si fructueuse pour la situation de l'Axe en Méditerranée et désastreuse pour celle de la Grande-Bretagne, déjà bien précaire. Il n'a pas voulu attaquer la Tunisie, dont il avait pourtant grand besoin pour assurer le ravitaillement et les arrières de ses forces de Lybie, et il n'y est intervenu que mis au pied du mur par la menace alliée. Il n'a jamais fait établir de plan de conquête de l'Egypte et du canal de Suez, même aux heures les plus fastes de la campagne de Lybie.

Il aurait bien voulu prendre Gibraltar, mais n'a pas osé forcer la main à Franco qui posait trop de conditions préalables et se dérobait.

En fait, Hitler s'est désintéressé du théâtre méditerranéen, soit qu'il l'estimât trop complexe pour qu'il pût en diriger lui-même les opérations, soit qu'il le crût peu menaçant pour l'Allemagne ou du moins, à son sens, moins menaçant que le théâtre oriental. En ce cas son intuition aurait été fortement en défaut.

Sa stratégie terrestre elle-même, bien qu'illustrée en ses débuts par de belles réussites d'audace et de volonté, apparaît uniforme, manquant de diversité, de souplesse. En cela il fut bien un élève de Ludendorff et non de Frédéric II.

L'offensive par surprise était sa panacée, la recherche du double enveloppement son obsession, née de l'empreinte laissée en lui par la littérature allemande sur la bataille de Cannes. Son obstination à conserver le terrain conquis, à s'opposer aux replis stratégiques les plus nécessaires pour l'avenir, tant sur le front russe (Moscou, Rostow, Stalingrad) qu'en Lybie avant El Alamein, qu'en France en Normandie, est contraire aux principes du Grand Roi, qui déclarait que pour vaincre il ne fallait pas hésiter à sacrifier une province ; elle est un legs de Ludendorff, du Ludendorff qui s'était refusé à évacuer l'Ukraine et les Pays baltes en 1917-1918, qui s'était obstiné à rester dans la poche de Château-Thierry en juin 1918, qui n'avait voulu ni raccourcir son front de France, trop étendu pour ses effectifs, ni manœuvrer en retraite vers le Rhin alors qu'il en était temps encore.

Hitler n'a jamais combiné le repli stratégique avec la contre-offensive. Il n'a jamais cherché à attirer son ennemi ; il est toujours allé vers lui.

Le fameux plan de la dernière offensive des Ardennes de décembre 1944, établi de toutes pièces par Hitler et ses adjoints Keitel et Jodl, et envoyé tel quel pour exécution à von Rundstedt, n'était qu'une copie tactique de la grande attaque du 21 mars 1918 de Ludendorff, copie qui ne tenait aucun compte de la situation réelle du front et des possibilités réelles des exécutants.

*
* *

« Le génie de Frédéric II, dit Pierre Gaxotte à la fin du récit de la première guerre de Silésie, s'est formé peu à peu par l'étude et par une volonté opiniâtre de perfectionnement. »

Il en est ainsi de tous les génies militaires.

Hitler, lui, avait commencé à se former en haute stratégie, mais il a dédaigné les connaissances militaires de base du chef d'armées et n'a nullement cherché à se perfectionner. Il n'a laissé aucun écrit mili-

taire, il n'a jamais mis sur le papier ses réflexions sur la conduite des campagnes d'Autriche, de Pologne, ni sur ses plans contre la Russie.

En fait, il ne s'est jamais donné le temps de la réflexion et de la méditation. Il était trop pressé d'agir. Il a déclaré un jour que c'était une honte que la République de Weimar fût restée quatorze ans sans se libérer du joug de Versailles, alors que sept ans après Iéna la Prusse des rois s'était soulevée et libérée du joug de l'oppresseur.

Sept ans! C'était sans doute le terme qu'il s'était fixé à lui-même pour dégager l'Allemagne du soi-disant encerclement qui la menaçait. Et c'est sans doute la raison pour laquelle, après avoir précipité les coups autour de lui de 1938 à 1940, il a cru devoir attaquer la Russie dès 1941, dans l'espoir de pouvoir proclamer plus tard qu'en sept ans il avait, lui aussi, rendu à son pays sa place dans le monde.

S'il avait vraiment eu « l'intuition qui caractérise le génie », il aurait pressenti les conséquences probables de l'aventure dans laquelle il se jetait dans l'Est avec des moyens insuffisants ; s'il avait été un vrai stratège, il aurait mieux comparé ses ressources et ses chances à celles de son nouvel adversaire, comme le recommandait Frédéric II, son maître : « Les projets de campagne se règlent sur les forces que l'on a, sur celles de l'ennemi, sur la situation du pays où l'on veut porter la guerre et sur l'état actuel de la politique de l'Europe » [1].

Il n'aurait pas été amené, quatre mois après l'ouverture de la campagne, le 25 octobre 1941, au cours d'un entretien avec le comte Ciano, à faire cet aveu terrible « que la guerre de Russie lui avait réservé des surprises incessantes : surprises d'ordre militaire, car les armements, la préparation des troupes, les compétences des états-majors se sont révélés infiniment supérieurs à toute prévision ou information en sa possession ; surprises d'ordre industriel..., surprises enfin d'ordre politique » [2].

Stratège impulsif, Hitler a voulu envers et contre tous envahir la Russie, convaincu qu'il était de la vaincre en quelques semaines.

Il a méprisé le temps et l'espace.

L'espace et le temps se sont vengés.

GÉNÉRAL KOELTZ,
Cadre de réserve.

1. *Pensées et règles générales de la guerre.*
2. *Archives secrètes du comte Ciano, trad. fr., page* 471.

STATUES DE PARIS

Nul n'a oublié avec quelle impudence nos ennemis exercèrent, au cours de la guerre, leurs rapines sur la voie publique. Dès 1943, ils décidèrent d'arracher nos statues à leur socle comme s'il leur apparaissait que ces effigies familières nous donnaient un fâcheux exemple en brandissant un sabre, en excitant les foules invisibles, en se raidissant dans une attitude de révolte ou de défi. Ils pensaient, peut-être, que des images de gloire et de grandeur ne sauraient être offertes impunément à un peuple prisonnier. Quelques mois plus tard, nous vîmes disparaître, ficelées comme des momies, emportées dans de lourds chariots, comme les rois fainéants, les figures majuscules de notre Histoire, les confidents muets de nos flâneries heureuses, de nos rêveries enfantines.

Si, pendant les années de guerre, nous avons souffert à la vue de ces socles nus, de ces places orphelines, nous avons aujourd'hui le droit d'aborder, sur un mode moins sentimental, les problèmes qui en découlent et de les situer sur le plan de l'esthétique et de l'urbanisme.

Nos édiles parisiens et les Beaux-Arts auront prochainement à se prononcer sur le choix et sur l'affectation d'une légion de statues nouvelles, destinées à remplacer les disparues.

Nous ne voulons chagriner personne, mais nous pensons qu'en matière d'édilité, l'ingratitude devrait figurer parmi les premiers devoirs du citoyen. Le souvenir est un poison violent lorsqu'il s'attaque

à l'organisme débilité des villes (ce qui est le cas pour Paris). Il en gêne les échanges, il en souligne les laideurs. Nous rêvons, pour Paris, d'un Conseil municipal qui ne serait composé que d'amnésiques, d'amnésiques incurables! Le regard tourné vers l'avenir, ils oublieraient de convertir la rue du Puits-qui-Chante en rue du Colonel-Polochon. Ils sacrifieraient la sombre redingote de Jules Simon à une claire allégorie de Maillol. Ils comprendraient enfin que la seule façon d'honorer dignement les morts, c'est de sauvegarder la santé et la joie des vivants.

Nos anciens conseillers municipaux n'ont point eu cette sagesse. Ce furent des hommes éminemment sensibles au charme des anniversaires, à la mélancolie des disparitions. Une date qui s'illumine, un collègue qui s'éteint, voilà qui comblait leur cœur ému, attendrissait leur éloquence. Se doutaient-ils qu'en distribuant, sans compter, ces brevets d'idolâtrie, ces gages d'immortalité laïque, ils en dévalorisaient le prestige et le prix? Si, pendant soixante-dix ans, nous vîmes des jaquettes officielles surgir du moutonnement des parapluies et du patois des orphéons, ce fut pour consacrer, non le déclin de la misère, mais le regain du souvenir, non le recul de la mortalité, mais le triomphe des mausolées. Des voiles se levaient, non sur l'espérance et l'avenir, mais sur des effigies sans âmes et des revenants sans mystère. Dès avant la guerre, cette tradition s'imposait avec le rythme d'une contagion, avec les fastes d'une réjouissance. Mais s'agit-il bien d'une tradition?

***

Il semble qu'en France, Marie de Médicis soit à l'origine de cette forme de célébration. En effet, les statues, en tant qu'ornements urbains, remontent, chez nous, au début du XVIIe siècle. Jusqu'alors, les effigies royales étaient incorporées aux édifices dont elles surmontaient l'entrée — comme le *Charles VII* de l'Hôtel de Jacques Cœur à Bourges, ou le *Louis XII* du château de Blois. En Italie, par contre, les statues étaient un mode d'ornementation courant. Or, la reine de France avait été frappée, lors d'un séjour qu'elle fit à Livourne, par une statue de Ferdinand Ier de Toscane, son cousin. Celle-ci était située sur le port, à quelque distance d'une place ordonnancée. Lorsque la reine voulut élever, sur le Pont-Neuf, une statue à la gloire de son époux, elle se souvint de cet exemple, non pour s'en inspirer fidèlement, mais en cherchant à associer les deux éléments jusqu'ici distincts : la place et la statue. Après l'achèvement de la place Dauphine, et comme pour ponctuer le sommet de son triangle, elle commanda un groupe équestre à Jean de Bologne, Douaisien fixé à Florence (tant il semblait alors qu'un tel travail réclamât une adresse spécifiquement italienne). C'est donc sous le règne de Henri IV que, pour la première fois en France, une statue était isolée de son contexte architectural et servait à rehausser un décor urbain et à souligner un effet de perspective. Par la suite,

nos souverains adoptèrent ce principe décoratif et confièrent à Biard, Girardon, Desjardins et Bouchardon l'exécution de leurs effigies au centre de nos places royales.

Pendant plus de deux siècles, les statues demeurèrent un privilège du monarque. Nos souverains entendaient cependant que tous leurs sujets, le manant comme le seigneur, pussent bénéficier de ces emblèmes. Ils les imposaient comme une marque de leur toute-puissance, mais aussi comme un présent royal et avec la certitude qu'ils constituaient des témoignages valables de l'invention et de la qualité françaises. Le fait que l'art officiel et l'art vivant (comme nous disons aujourd'hui) se confondaient, en quelque sorte, valait à cette initiative une adhésion presque unanime.

En 1789, il n'y avait à Paris que cinq statues, cinq effigies royales que la Révolution détruisit. A la fin du Second Empire, on n'en comptait encore que neuf. En 1900, elles dépassaient la centaine. Avant la guerre, ce chiffre avait plus que triplé. Serait-ce en vertu d'un souci d'égalité qu'on vit cascader, du sommet de la hiérarchie républicaine à ses plus modestes échelons (c'est-à-dire des présidents de la République aux ministres, députés, maires, édiles, généraux, publicistes, inventeurs, écrivains, etc.), la faveur d'une survie de bronze ou de pierre? Aucune ville au monde ne possède d'aussi tapageuses cavalcades, un tel chapelet de vertueuses redingotes. Cette accumulation ne fait que sanctionner le relâchement des anciennes disciplines d'urbanisme. On oublie que la statue doit obéir à des rapports de perspective, qu'elle est un ornement d'exception, dont le rôle est de s'incorporer dans un ensemble.

Il n'est pas douteux que la statuaire urbaine a eu, et pourrait avoir encore, une précieuse valeur éducative. Les statues équestres, les groupes décoratifs sont autant de *sceaux* qui marquent la mémoire enfantine. Ils offrent à l'adolescent des motifs d'exaltation secrète. Ils fixent à la rêverie du promeneur des points de repère si précis, ils se prêtent à un rôle si doucement obsessionnel qu'on ne saurait nier leur influence sur la formation du goût public. C'est la raison pour laquelle nous réclamons, depuis longtemps, que de telles effigies soient propices à l'initiation comme à la délectation visuelles des foules. De nos jours, hélas! nos plus grands sculpteurs sont exilés de la voie publique. Il faut aller jusqu'au Louvre pour connaître et pour approfondir Goujon, Pilon, Puget, Girardon, Pigalle, Houdon ou Rodin. Les Parisiens, à vrai dire, ne s'émeuvent guère d'une telle absence. Leur regard, au lieu de se nourrir de lignes nerveuses, de formes vivantes, se repaît aujourd'hui, sans s'en offusquer, de courbes débiles, d'attitudes crispées, de matières suspectes. La dure et victorieuse bataille que l'art français avait livrée, pendant des siècles, — tant aux influences étrangères qu'à ses dégénérescences latentes et à ses euphories pernicieuses, — devait, grâce à l'essor de l'académisme bourgeois, s'achever, au cours du XIXe siècle,

par un recul et une désaffection sensibles. Or, c'est à cette époque précise que notre statuaire urbaine fut envahie par un art sans racines et sans prolongements, dénué de cette savoureuse plasticité, de ce souci du rythme et de l'expression qui furent l'apanage des sculpteurs français depuis les imagiers gothiques. Et c'est au moment où le divorce entre l'artiste et le public s'accentuait au point de compromettre les chances des vrais sculpteurs, que les édiles parisiens éprouvèrent le besoin d'intensifier ce culte du souvenir qui devait les mener si loin!

La profusion et le style mêmes des statues officielles n'éveillent en nous aucune résonance, ne trouvent aujourd'hui aucune justification. Ce sont les survivances d'un autre âge. Ils correspondent à un culte barbare des images, reflètent une séquelle de superstitions et de vanité puériles. De plus, notre sculpture monumentale ne compte que peu d'artistes pénétrés de leur mission et capables de l'exalter. Nombre de ceux qui vont tailler un Pascal, un Hugo ou un Shakespeare ont accepté ces commandes avec une ironique résignation et parce qu'il faut bien vivre.

Il serait vain de se lamenter sur la rafle qui, voici six ans, dépeupla nos squares et nos carrefours, si cette expérience devait nous laisser sourds à la menace d'encombrement qui pèse, une fois encore, sur eux. D'innombrables statues nouvelles ont été promises par l'Etat et par la Ville aux socles disproportionnés qui les attendent avec une agressive nudité qui surprend aujourd'hui les passants. Depuis des mois, marteaux et ciseaux grincent et s'activent en vue des résurrections prochaines. Le public ignore le nombre des projets de statues nouvelles, dues à des initiatives fort honorables et qui s'accumulent, depuis quatre ans, sur le bureau du Conseil municipal. Celui-ci, d'ailleurs, n'agirait-il pas sagement en n'accordant cette sorte de commémoration posthume qu'après un délai de plusieurs années? Cela permettrait de refroidir les enthousiasmes trop vigilants, de résorber les entreprises trop téméraires.

***

Il est temps de lancer un cri d'alarme et de jeter les bases d'une politique urbaine, lucide et rationnelle, qui n'accorde aux statues que la valeur d'une pause ou d'une ponctuation.

Sans doute — comme certains monuments parisiens, la Tour Eiffel ou le Sacré-Cœur — certaines statues, sans valeur esthétique, ont-elles acquis droit de cité. On s'habitue à elles comme aux anomalies et aux verrues de certains visages familiers [1].

1. J'irais, personnellement, jusqu'à regretter la disparition de ce « plus lourd que l'air » qu'était le *Ballon* de la Porte des Ternes, parce qu'il marquait la limite de Paris, au centre d'avenues rayonnantes.

Mais s'il est parfois regrettable que les statues auxquelles notre œil s'était habitué aient disparu, que dire de la survivance de tant d'autres qui déshonorent les jardins des Tuileries et du Luxembourg, véritables potagers mythologiques et historiques où les navets poussent à l'envers! La statue de Gambetta, mutilée de ses seuls lions, se dresse toujours, perpétuelle offense à la dignité d'un des plus beaux lieux du monde. Il en est de même pour les effigies de Jules Ferry, de Jules Simon, de Scheurer-Kestner, de Musset et de tant d'autres figures moins illustres,

Statue equestre d'Henri IV

entassées dans des squares ou des carrefours, comme des meubles pendant un déménagement.

Se rend-on compte, également, que le *Voltaire* et le *Condorcet* qui flanquent l'Institut, et le *Maréchal Joffre* qui caracole devant l'École Militaire, rompent le rythme architectural de deux des plus beaux monuments de Paris? Une noble architecture se suffit à elle-même.

Il convient donc de mettre de l'ordre dans cette confusion et de procéder à une sélection judicieuse, sans attenter pour cela à la mémoire de certaines personnalités auxquelles nous dédierions volontiers une plaque discrète ou une simple stèle parmi la verdure. Il conviendrait même d'aller plus avant dans cette voie et de dédier à des hommes diversement illustres, soit un stade, un portique, une piscine, soit un centre scientifique, artistique ou social, soit encore une école, une caserne ou

un jardin nouveaux. La pierre ou le bronze ne sont pas les seuls insignes de la durée, les seuls symboles d'un hommage reconnaissant.

Nous voudrions que fût constituée une Commission compétente en matière d'esthétique urbaine, c'est-à-dire composée d'urbanistes, d'architectes, de décorateurs, d'historiens et de simples particuliers « gens de goût » (pourquoi ceux-ci sont-ils systématiquement écartés de toute consultation officielle?). Cette Commission aurait le pouvoir de déterminer les emplacements qui réclament impérieusement l'ornement d'une statue (ils sont peu nombreux). Une nouvelle sélection, une nouvelle « donne » en quelque sorte.

Pour combler les vides, nous proposons que nos musées rendent leur liberté aux statues, conçues pour le plein air et dont la beauté s'étiole dans le silence dallé des vieux palais. Ainsi les quatre *Esclaves* de Francheville, qui accompagnaient la statue de Henri IV, ne pourraient-ils pas reprendre leur place au pied de sa réplique, sur le Pont-Neuf? Ainsi ne pourrait-on, en un lieu propice, reconstituer le monument du Pont-au-Change, dont les éléments demeurent intacts? Quant à la statue de Louis XIV par Desjardins, jadis place des Victoires, sait-on que les splendides figures des *Nations vaincues*, qui décoraient son socle, se trouvent aux Invalides et que ses quatre bas-reliefs languissent toujours sur les cimaises du Louvre? Il n'y manque que l'effigie du roi, couronné par une Victoire. Que ne reconstituerait-on l'ensemble primitif, dans son cadre ancien, comme on le fit pour le *Louis XV* de la place Royale de Reims?

En vain, chercherait-on dans Paris une œuvre de Pierre Puget dont les statues appellent pourtant un cadre de verdure. Ne pourrait-on, dans la perspective qui unit le Luxembourg à l'Observatoire, disposer deux ou trois de ses marbres ou leurs répliques : le *Faune*, le *Milon de Crotone*, l'*Hercule Gaulois* ou celui de *Lerne*, que l'on s'obstine à nous faire prendre pour des hommes d'intérieur? Devant la grille du Luxembourg et devant l'Observatoire, leurs effigies retrouveraient, au milieu des frondaisons environnantes, leur sens véritable et leur grandeur.

Poursuivons. Est-il plus sot emplacement, pour le *Louis XIV* de Coysevox, que la cour de Carnavalet? Et ne pourrait-on aménager la majestueuse *Seine* de Coysevox qui trouverait, face au fleuve, sa vraie justification? A-t-on prêté ou donné à Riom la charmante fontaine Empire, construite par Pierre Fontaine, en souvenir du général Desaix et qui décora jadis la place Dauphine? Ne pourrait-on la « récupérer » et en orner une place, celle du Palais-Bourbon par exemple? Pourquoi les niches du Palais du Louvre, rue de Rivoli, dont un grand nombre restent vides, ne recevraient-elles pas, comme les autres, les effigies de nos grands capitaines d'hier et d'aujourd'hui?

(D'autres exemples seraient à citer encore et il ne servirait de rien

d'invoquer la fragilité des statues anciennes. Les groupes de Coysevox et de Coustou, place de la Concorde, n'ont-ils pas résisté à trois siècles de vicissitudes et d'intempéries?)

Dans le répertoire des grands aînés disparus, Rodin, Bourdelle, Maillol, on pourrait aisément découvrir des figures appropriées aux cadres qu'elles seraient appelées à décorer. Pour être complet, un tel aménagement pourrait nous offrir également des œuvres de nos sculpteurs modernes, de Gimond à Yencesse, d'Auricoste à Couturier, sous forme de monuments discrets, tel un médaillon sur une stèle.

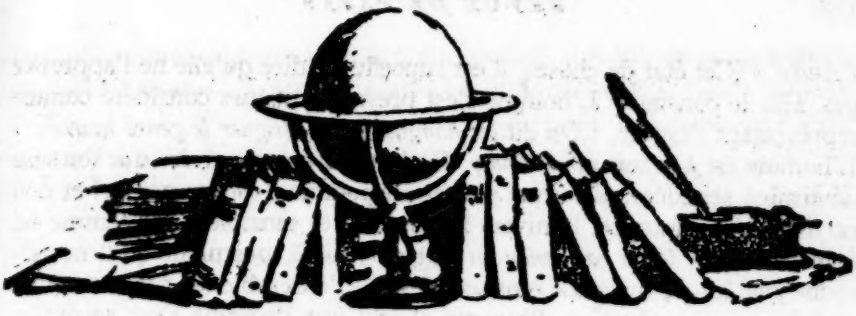
Pour couronner ce projet, il conviendrait d'encourager, par tous les moyens, une véritable politique de la « fontaine ». Il faut reconnaître que la fontaine n'est pas une parure spécifiquement parisienne. On n'imagine pas Rome sans fontaines. Elles y sont les fidèles compagnes du promeneur. A Paris, elles se réduisent souvent à de simples motifs architecturaux, adossés à un mur et d'où l'eau s'écoule avec parcimonie. Elles ne se rattachent à aucune tradition, n'affirment aucun style particulier. Ce sont des ornements fortuits, des boutures insolites et qui n'ont pu prendre racine dans notre sol.

Mais les traditions ne sont pas immuables et rien ne s'oppose, avec les ressources hydrauliques dont nous disposons, à ce que de joyeuses gerbes d'eau jaillissent demain à nos mornes carrefours. La Ville de Paris se doit de reconstituer les fontaines tronquées ou abandonnées — telle la célèbre fontaine de Maubuée, enlisée derrière Saint-Julien-le-Pauvre [1] — et de rendre à celles qui les ont perdus, leur murmure et leur chatoiement. Et pourquoi ne commanderait-on pas à nos jeunes sculpteurs, qui renouvellent, en les prolongeant, les enseignements de leurs aînés, des éléments décoratifs s'accordant au cadre d'une fontaine ou d'un bassin?

Une telle « relève » de nos richesses artistiques donnerait de l'éclat à nos promenades parisiennes et permettrait, aux citadins comme aux visiteurs, de déceler, dans ce scintillant collier de pierre et d'eau, un vivant raccourci de la sculpture française qui, ne l'oublions pas, a témoigné, sans défaillances, de la diversité et de la continuité de notre tradition.

MARCEL RAVAL

1. Bien que refaite en 1733, elle est la doyenne des fontaines parisiennes puisque les chroniques la mentionnent dès le XIVe siècle. Elle était située à l'angle de la rue Saint-Martin et de la rue Maubuée (contraction de « mauvaise buée »). Lors de l'arasement des rues de Venise, Brisemiche, etc., elle fut déplacée, disloquée et abandonnée par les services de la Ville.



PARMI LES LIVRES

SIMONE DE BEAUVOIR

Le dernier livre de Simone de Beauvoir, *le Deuxième Sexe*[1], est un ouvrage remarquable où se manifestent une intelligence et une agilité dialectique peu communes. Le style est rapide, précis, serré. Des connaissances philosophiques et scientifiques étendues sont mises en œuvre. La pensée, hardie, s'éloigne très souvent des chemins battus. Il est vrai que parfois la portée de ces explorations est plus apparente que réelle. Comme l'a remarqué ici L. Fabre à propos de Sartre, si l'on remet en clair certaines propositions existentialistes, on s'aperçoit qu'elles ne recouvrent que des idées déjà admises. D'autre part, tout en admirant l'extraordinaire virtuosité logicienne de S. de Beauvoir, on constate qu'elle s'appuie parfois sur des affirmations incontrôlables. L'assurance évidemment ne lui fait pas défaut. Ayant choisi un sujet — la condition de la femme depuis l'origine des sociétés — qui touche à l'ensemble des rapports humains, on ne la voit pas, en face de ce problème qui fit vaciller tant de grands esprits, hésiter une seconde. Elle avance d'un pas également décidé, qu'il s'agisse de fixer les intentions d'une tribu disparue depuis cinq mille ans ou de mettre au point les problèmes psychanalytiques les plus obscurs. Dieu seul (et encore s'il a de la mémoire) pourrait expliquer l'évolution des rapports entre les sexes avec plus de certitude. Il y a donc dans ce livre de l'excellent et de l'irritant, et l'on traverse, en l'étudiant, maints sentiments contraires. Mais au total, la balance est nettement positive : il y a plaisir à se trouver en présence d'un esprit exceptionnellement vigoureux.

Le point de départ de Simone de Beauvoir est celui-ci : « *La femme se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est*

1. Gallimard. Le premier tome seul est paru. C'est du tome second que sont extraits les articles récemment parus dans *les Temps modernes*.

l'Autre. » (Cet état de choses, il est superflu de dire qu'elle ne l'approuve pas. Elle le constate.) L'homme s'est presque toujours considéré comme représentant l'espèce. « *On dit les hommes pour désigner le genre humain.* » L'homme est à la fois *vir* et *homo*. Il n'est pas porté à croire que son sexe détermine ses idées. Il estime penser en homme (espèce neutre) et non en mâle. Au contraire, l'univers intellectuel et sensible de la femme lui paraît sexué. « *Vous raisonnez en femme* », dit-il, postulant qu'il ne raisonne pas, lui, en mâle. Le mot *sexe* désigne l'ensemble des femmes. Elles sont le *sexe*. La situation d'humain absolu que l'homme s'est accordée, il l'a liée à une situation de maître. Pendant des siècles, les hommes, se considérant comme supérieurs, ont agi comme tels. Cette supériorité, ils se sont d'ailleurs offert le luxe, ajoute Simone de Beauvoir, de la « justifier » en appelant à leur secours la philosophie et la théologie [1] (*La femme est un homme manqué*, dit saint Thomas ; *la femme, être relatif*, écrit Michelet ; *l'homme se pense sans la femme ; elle ne se pense pas sans l'homme*, d'après Benda). Aujourd'hui, il est vrai, « *la grande majorité des hommes n'assume pas explicitement cette prétention. Ils ne posent pas la femme comme une inférieure* », mais dans le fond de leur cœur, beaucoup d'entre eux estiment que les *femmes ne pourront jamais être leurs égales.*

Cette situation d'inférieure, *d'objet*, cet état *d'Autre*, la femme l'a admise pendant des siècles. Pourquoi ? se demande Simone de Beauvoir. Comment cette histoire a-t-elle commencé ? Le destin — ce destin vassalisé de la femme — était-il inscrit dans la nature ?

Les réponses, elle a été les demander successivement à la biologie, à la psychanalyse et au matérialisme dialectique. Et ici, elle est entrée dans des discussions subtiles que je devrai simplifier. Contre les biologistes, ce que Simone de Beauvoir entend prouver, c'est que l'asservissement de la femme à l'espèce (maternité, etc.) ne justifie pas sa situation d'*Autre* et que sa faiblesse physique ne légitime pas sa vassalisation. Elle voudrait surtout ouvrir la voie à une explication existentialiste en commençant par montrer que la notion de faiblesse n'a de sens que si on la confronte à l'opinion, aux lois et à l'état de la civilisation. Sur ce point, on ne peut lui donner tort. Mais que d'erreurs possibles quand il faut apprécier ces trois facteurs et leur influence ! Je ne pense pas, par exemple, qu'on puisse écrire sans hésiter : « *Là où les mœurs interdisent la violence, l'énergie musculaire ne saurait fonder une domination.* » En droit, c'est certain. Mais en fait ? Même quand la violence est interdite, beaucoup de femmes ont peur de la brutalité masculine. Et cette menace virtuelle a exercé une influence profonde sur la situation respective des sexes.

Les tenants de la dialectique matérialiste font entièrement dépendre l'histoire de la femme de l'histoire des techniques. A l'âge de pierre, expliquent les marxistes, le travail agricole était très réduit. La femme pouvait y participer. Elle était traitée en égale. Mais à la suite de la décou-

1. Elle ferait mieux de dire : certains théologiens et certains philosophes.

verte du bronze, le travail est devenu intensif. La femme n'a pu continuer de s'y associer. L'homme alors l'a réduite en esclavage dans le temps même qu'il instaurait la propriété privée. Par la suite, au temps du machinisme, le travail féminin est redevenu aussi efficace que celui de l'homme (transformation qui a représenté pour elle l'aurore de la liberté)... S. de B. n'accepte ce schéma qu'avec de nombreuses réserves. Elle objecte très sagement que l'homme et la femme ne sont pas uniquement des *entités économiques* et juge sévèrement les dialecticiens marxistes qui, sur ce plan, en arrivent à déclarer que pour les citoyens loyalement intégrés dans la collectivité, les drames individuels n'existent pas. Elle montre la fragilité du lien que les marxistes ont prétendu découvrir entre l'institution de la propriété et la vassalisation de la femme. Sans songer à nier qu'il y ait influence du régime économique sur la situation féminine, elle coupe le raisonnement marxiste par une objection analogue à celle qu'elle a opposée aux biologistes. Si l'homme de l'âge de bronze, dit-elle en substance, avait été pour la femme un ami, l'incapacité de la femme à partager ses nouveaux travaux ne l'aurait pas conduit à asservir sa compagne. Il faut, pour expliquer cette transformation, quelque chose de plus que l'invention d'un métal. Il faut « *le projet d'enrichissement et d'expansion de l'homme* » au travers duquel celui-ci « *appréhende l'incapacité de la femme* ». Bref, au biologiste comme au marxiste S. de B. dit : « Je retiens quelque chose de vos thèses, mais ce quelque chose n'est valable que placé dans une perspective existentialiste. » Je pense, pour mon compte, qu'on pourrait éclairer à peu près tout autant la question en invoquant la volonté de domination. Si la faiblesse physiologique et l'incapacité technique de la femme ont joué contre elle, c'est au premier chef parce qu'il y avait en l'homme le désir de commander.

Passons à la psychanalyse, troisième domaine exploré par l'auteur. La psychanalyse entend résoudre le problème (pourquoi la femme s'est-elle laissé asservir ?) par cet axiome : « Chez la femme, il y a complexe d'infériorité résultant du refus de sa féminité ». S. de B. repousse cette explication parce que, pour le psychanalyste « *le drame de l'individu se déroule en lui* », alors que, pour elle, « *une vie est une relation au monde* ». En groupant les deux affirmatives, on serait plus près de la vérité ; mais quoi qu'il en soit, même si l'on était séduit par certaines explications des psychanalystes, il faut convenir qu'on resterait défiant — comme l'est S. de B. — à l'égard de l'ensemble d'une théorie qui place à l'origine de la situation féminine le désespoir éprouvé par la petite fille en constatant qu'elle n'a pas de pénis.

Tout cela ne signifie pas pour nous qu'après avoir repoussé, dans la mesure où elles sont totalitaires, les explications biologiques, marxistes et psychanalytiques, on doive être nécessairement conduit à l'interprétation existentialiste. Nous l'avons dit : la volonté de domination masculine et la faiblesse féminine expliquent suffisamment, dans les grandes lignes, la situation inférieure où a été longtemps relégué le deuxième sexe.

(Et qui prononce les mots « volonté de domination » n'accepte pas pour autant la perspective sartrienne.) Mais, reprenons le livre de Simone de Beauvoir.

« *C'est en transcendant la vie par l'existence que l'homme assure la répétition de la vie*, écrit S. de B. : *par ce dépassement, il créé des valeurs qui dénient à la pure répétition toute valeur.* » Nous voici au cœur de la démonstration : il s'agit de placer solidement cette fois le destin de la femme *dans la perspective existentielle*, c'est-à-dire de l'expliquer par l'existentialisme. L'homme — nous le rappelons — est un être *en soi* quand il est brut, invariant, mollusque. (Simple définition qui vaut ce qu'elle vaut. Qui a rencontré un parfait *en soi ?*) Il passe au *pour soi* quand il s'interroge, se crée, agit, manifeste sa liberté, forme des *projets*. Tout cela revient à dire qu'en agissant et pensant librement, en se créant, l'homme l'emporte sur les forces confuses de la vie. L'homme *(homo)* tend donc à sortir de l'ornière des digestions et des habitudes ; mais dans la société primitive, l'homme seul peut agir et répandre sur le canton ses *projets* (entendez qu'il va tuer un auroch ou massacrer la tribu voisine). La femme ne pourrait se transcender qu'en manifestant elle aussi une activité, mais elle ne peut penser qu'une activité semblable à celle de l'homme, parce qu'elle est mère et ménagère, donc trop occupée pour former des *projets* personnels. Elle voudrait donc s'associer, fût-ce en esprit, à ceux des mâles — mais eux ne l'admettent pas. Et voilà comment elle est amenée à reconnaître la supériorité masculine.

C'est ce que n'avaient su voir, d'après S. de B., ni les psychanalystes, ni les dialecticiens matérialistes, ni les biologistes. *La pire malédiction* qui ait pesé sur la femme, dit l'auteur du *Deuxième Sexe*, c'est qu'elle a été exclue des expéditions guerrières (est-ce certain ?), puis du travail intensif (est-ce certain ?). En risquant sa vie ou en créant, l'homme s'est élevé au-dessus de l'animal. La femme ne l'a pas suivi dans cette ascension. Et elle s'est inclinée devant le triomphateur.

Cette explication, bien que conjecturale, n'est peut-être pas sans valeur. Mais il faudrait la grouper avec beaucoup d'autres pour se faire vraiment une idée, qui resterait encore hypothétique, des origines lointaines, préhistoriques, des rapports des deux sexes. Le schéma de S. de B. est trop simple (sinon dans la forme, du moins dans le fond) pour rendre compte de phénomènes d'origines si complexes. Et en tout état de cause, elle va vraiment un peu loin lorsqu'elle écrit « *que ce sont des hommes désireux de maintenir les prérogatives masculines qui ont inventé la division entre valeurs mâles et valeurs femelles, ils n'ont prétendu créer un domaine féminin que pour y enfermer la femme.* » Cette réflexion visant à expliquer la vie dans la « *horde primitive* », on se demande si madame de Beauvoir ne prête pas aux chasseurs de bisons un bien grand machiavélisme.

Partant de cette restitution des rapports des sexes dans les premières sociétés, S. de B. a entrepris d'écrire en cent vingt pages une histoire

concentrée du destin féminin. Cette histoire ne paraît apporter aucun étai supplémentaire à la thèse existentialiste, mais elle est d'une netteté et d'une intelligence admirables. (Simone de Beauvoir a des dons de professeur étonnants.) Nous ne saurions la résumer ici, fût-ce dans ses grandes lignes, mais il est difficile, aprés l'avoir lue, de refuser d'admettre cette conclusion que dans tous les cas le destin de la femme a été fixé par l'homme. (Idée, il est vrai, qui était déjà venue à l'esprit de beaucoup de personnes raisonnables.) Et S. de B. a parfaitement raison d'ajouter : « *C'est leur insignifiance historique qui a voué les femmes à l'infériorité.* » On ne peut donc que la louer de mettre en lumière — et avec tant de talent — les raisons qu'on peut avoir aujourd'hui, répudiant un long passé d'erreurs, de considérer la femme comme une égale, parfaitement apte, éventuellement, à l'emporter sur l'homme dans tous les arts et dans toutes les techniques. De l'usage que la femme peut faire de sa liberté actuelle et comment elle pourra vivre dans un univers où aucune loi, aucune coutume injustifiée ne la tient plus en lisière, S. de B. se propose de parler dans le second tome de son ouvrage. Mais avant d'en venir là, elle a voulu dresser un catalogue des idées, souvent extravagantes, que les hommes se sont fait de la femme au cours des siècles préexistentialistes, et c'est à quoi elle a consacré toute la seconde partie de son premier tome.

Les hommes ont vu tour à tour dans la femme l'amante, le ciel, l'enfer, l'enchanteresse, Circé, Diane, Vénus, Psyché, la vamp, la gouge, la sorcière. « *L'éternel féminin nous attire vers le haut* », dit Gœthe. « *La lune, planète des femmes, nous attire en arrière* », affirme Lawrence. Tous les rêves masculins se sont fixés sur la femme. Elle a été l'idéal, la perdition, la poésie et le reste. C'est trop, constate S. de B., après avoir établi sa liste. Laissez la femme être tout simplement elle-même, c'est-à-dire un être humain comme l'homme. Laissez-la agir librement. Abrutie par vos divagations carnavalesques et votre littérature démentielle, la femme ne sait plus ce qu'elle est. Maintenant, permettez-lui de se découvrir. Elle va agir, puisqu'elle peut travailler, agir et se créer, car dans l'acte seul se révèle l'être véritable (ce n'est pas sûr). Donc attendons, attendez.

Pour confirmer l'analyse qu'elle a faite du mythe féminin, S. de B. a tracé une suite de portraits de la femme telle que l'ont vue Montherlant, D.H. Lawrence, Claudel, André Breton et Stendhal. Ces essais excellents, illustrés de citations significatives et animés d'un étonnant mouvement satirique, montrent que tous ces écrivains, même Stendhal, ce « tendre ami des femmes » n'ont considéré la femme que du point de vue masculin, celle-ci, d'après eux, étant faite avant tout pour les aimer. Placés à un même poste d'observation, ils ont d'ailleurs observé différemment. Montherlant (pour qui S. de B. est féroce) juge la femme une créature inférieure, tandis que d'autres, comme André Breton, avocat de *l'Amour fou*, voient en elle une déesse ou le symbole même de la poésie.

Tout cela est exact. Mais on peut discuter sur la portée de ces constatations. La diversité, en l'espèce, n'est pas, par essence ridicule. Imagine-t-on que si ces hommes avaient répudié la notion de l'*Autre* (origine de leurs erreurs, d'après S. de B.) leur comportement et le sens de leurs écrits eussent été profondément changés ? Même s'ils avaient vu dans les femmes des semblables, ils auraient essayé de les asservir. La variété de leurs espoirs (même dans une société convertie à l'existentialisme, chaque homme se ferait une idée différente de ce que devrait être pour lui la compagne parfaite) et de leurs expériences les auraient conduits à peindre les femmes sous des aspects tout aussi radicalement différents. La velléité d'ascétisme, le courant Port-Royal qui passent chez Montherlant l'auraient à peu près pareillement amené à maudire la tentation représentée, sinon par le sexe féminin, du moins par telle ou telle femme. Et en ce cas, les lecteurs auraient continué de s'intéresser (au grand désespoir de S. de B.) à ce Montherlant, de qui ils n'ont jamais attendu des renseignements sur la femme en soi, mais des révélations sur l'individu singulier qu'est Montherlant. Même dans cet univers où l'idée de l'*Autre* n'existerait plus, toute femme resterait d'ailleurs mystérieuse puisque tout le monde est mystérieux pour tout le monde. Breton parlerait toujours d'amour fou, mais l'objet de cet amour serait Nadja ou Cynthia et non plus *la* femme — car l'amour fou serait toujours en lui. Si bien qu'en définitive, rien ne serait changé, sinon que d'une atmosphère réaliste (au sens philosophique), on serait passé à une atmosphère nominaliste. Tout serait semblable, mais les étiquettes seraient différentes [1].

Voilà bien des points de désaccord avec l'auteur sans doute. Mais leur découverte successive n'a pas atténué le plaisir que m'a valu la lecture du *Deuxième Sexe*. On rencontre rarement un livre aussi nourri d'idées. Et le jeu d'une belle intelligence, fût-ce une intelligence de sophiste, peut donner un plaisir aussi vif que le spectacle de la danse. Ce qui pourrait contrister, c'est de sentir Simone de B. aussi constamment irritée. La collection d'injustices masculines qu'elle a rassemblée a fait naître en elle cette sorte spéciale d'amertume qu'est l'amertume historique. Le regretté Lenôtre, lui, avait contracté une maladie de cœur en revivant, jour après jour, la fin douloureuse de Marie-Antoinette. Décidément, le passé n'est pas d'un maniement de tout repos.

On s'étonnera peut-être de n'avoir jamais vu surgir dans ces pages, où les rapports des hommes et des femmes sont si constamment évoqués,

1. C'est, du reste, la raison pour laquelle la remarque de S. de B. sur le romanesque reste exacte. Le romanesque subsistera, dit-elle, même si les hommes considèrent les femmes comme des semblables. Mais, bien entendu, il subsistera puisque ce ne sont pas les idées générales qui font naître le romanesque, mais le caractère des hommes (ou des femmes), leur imagination et leurs aptitudes poétiques. Ce qui conduit d'ailleurs à dire, en sens inverse, que *les Liaisons dangereuses* considérées par S. de B. comme un ouvrage romanesque, n'ont, en réalité, nullement ce caractère, car il n'y a pas de romanesque dans un climat de cynisme.

le mot bonheur. Simone de Beauvoir, a dès le début de son livre, réglé la question : « *On ne sait trop ce que le mot bonheur signifie*, écrit-elle, *et encore moins quelles valeurs authentiques il recouvre. C'est donc une notion à laquelle nous ne nous référerons pas.* » Cette abstention a vraisemblablement des raisons plus profondes. Chaque époque impose ses cadres, et la philosophie d'aujourd'hui ne se soucie pas du bonheur. C'est ce qui la rend si imposante et si redoutable.

SOCIÉTÉ, MORALE ET LITTÉRATURE

La scène se passe sous l'occupation. Un poète lit ses vers :

Roche desprise il se soulève du guidon
trois degrés mourant sur vos échines haut et bas
arc en ciel divisé la plaine est pleine et coule, etc...

« *Un cri sauvage accueillit le point final. Les yeux pleins de larmes, la femme du poète se tordait les mains* ». — *Non, chéri, tu ne publieras pas ça. C'est trop direct, c'est trop cru, c'est un suicide. Si, répliqua le poète qui était très pâle. Je le publierai.* — *Voyons, mais tu ne te rends pas compte que c'est d'une brutalité inouie, etc...*

J'extrais ces lignes du *Confort Intellectuel*, de Marcel Aymé *(Flammarion)*. Le poète dont il s'agit est antinazi. Il croit braver les Allemands en faisant paraître un poème qui, dans son esprit, est furieusement injurieux pour les occupants, mais qui, pour les autres hommes, est seulement inintelligible. Pour les autres hommes, sauf un groupe d'amis qui, eux, « comprennent » et s'extasient.

On devine déjà où l'auteur veut en venir. La mode, en poésie surtout, est aux propos sybillins. Dès qu'un vers est obscur, il se trouve des gens pour l'admirer. Cet acte de confiance n'est qu'un aspect d'un mal assez étendu. La raison n'a plus guère de partisans officiels. Les mots ont perdu leur sens. On juge des propos vagues sur des impressions vagues et, quand on ne comprend pas, on murmure par prudence : « Formidable... Inouï ». Les catégories du beau et du laid se sont confondues. On est parti du cri célèbre : « C'est beau, un beau crime » pour en arriver à l'admiration du hideux et de l'horrible. S'il le faut, on appelle au secours la violence. Quand un écrivain n'a rien à dire, il propose de tout démolir. Aussitôt, on lui sourit. La « *tendance au chambardement social*, en particulier, *est une présomption de talent.* » Elle est accueillie par les bourgeois avec une faveur particulière.

Telle est la thèse développée par Marcel Aymé dans un livre plein de verve, où ses adversaires ont voulu voir le manifeste de M. Prudhomme. Le sens de l'humour se perd. Marcel Aymé a pourtant pris la précaution de placer son discours dans la bouche d'un certain M. Lepage, à qui il prête parfois des idées ridicules. Il est clair que, ce faisant, il a voulu se donner toutes les libertés, même celle de se moquer un peu du bon sens.

S'amusant de ceux qui révèrent l'obscur comme tel ou des amateurs de révolution qui passent l'été à Deauville, il a étendu le trait et ironisé sur sa propre critique.

Quand Marcel Aymé dépouille un poème de Baudelaire pour montrer qu'il contient des propositions insoutenables, il ne condamne pas pour autant Baudelaire. Il sait bien que la poésie n'est pas raison et montre seulement comment, par cette voie, beaucoup de lecteurs se sont engagés dans l'admiration délibérée d'œuvres auxquelles ils ne comprenaient rien. Sa critique est avant tout une critique de mœurs. Et comment ne pas rire de la docilité de ceux qui prônent Mallarmé ou Valéry, mais seraient prêts à les accabler si la mode les y autorisait ?

L'attitude de beaucoup de « bourgeois » en face de la peinture et de la littérature — celle qu'ils ne comprennent pas — est comique. Elle favorise l'éclosion d'œuvres insensées, qui ruinent souvent leurs éditeurs. Car le public n'admire que de loin, sauf quand il s'agit de peinture : dans ce domaine intervient, en effet, la notion de la bonne affaire possible. Mais ce qui devrait frapper, me semble-t-il, plus que les délires des snobs, c'est l'attitude d'une certaine critique. Quand on touche à l'irrationnel, on a une meute contre soi. Marcel Aymé vient d'en faire l'expérience. Au fait, il l'avait prévu. « Le critique, fait-il dire à M. Lepage, essaie moins d'éclairer que de paraître intelligent. » Il est des critiques, en effet, qui, par prudence et par calcul, hissent sur le même autel un génial explorateur de l'inconscient, comme Novalis, et des écrivaillons, auteurs de poèmes ou d'essais absurdes. Prudence : parce que dans la zone de l'irrationnel, la pesée du talent est particulièrement difficile. Calcul : car ils veulent paraître en possession d'un étalon de valeurs que le fretin des lecteurs rationalistes ne possède pas. Loti à la poubelle, une statue pour Julien Gracq !

Cette révolte contre la réalité et la raison, Roger Caillois la traque, lui aussi, dans *Babel* (Gallimard). La littérature moderne, dit-il, s'adresse de plus en plus à la sensation. « *Elle renseigne sur un monde où la conscience a peu d'accès, recourt aux sensations morbides, aux vertiges de la folie... et donne l'illusion d'ouvrir les portes d'un autre monde.* » *Dès maintenant, elle ne fait plus aucun sacrifice à la morale. Demain, elle n'en fera plus à l'esthétique.* » En somme, elle glisse vers le chaos.

Malheureusement, pour arrêter cette évolution, Caillois propose un remède qui paraît pire que le mal. Puisque vous n'avez pas de conviction à défendre, dit-il à tels jeunes écrivains, acceptez une règle, une autorité. Le passé prouve que la littérature n'y perd rien. Songez aux siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV. Ce conseil, s'il avait quelque chance d'être suivi, serait dangereux. Il est imprudent d'invoquer le passé pour affirmer que l'*œuvre d'art ne souffre pas de la tyrannie autant qu'on l'affirme communément*. Louis XIV était homme de goût et en somme libéral, il n'avait pas inventé le totalitarisme. Dans le monde d'aujourd'hui, la tyrannie d'état a des effets différents : qu'on songe à ce que sont

devenus les lettres et les arts en U.R.S.S. A la vérité, Caillois pressent le danger, mais il croit l'éviter en ne faisant peser la « tyrannie » que sur l'« art pur ». Qu'est-ce que l'art pur? En Russie, l'emploi de certaines métaphores peut rendre suspect. George Orwell, un spirituel écrivain anglais, ne l'ignore pas, qui vient dans un roman (1984) de peindre l'Angleterre devenue communiste. On y voit le dictateur *(Big Brother)* ordonner de récrire les œuvres de Shakespeare en « langage nouveau », ce langage étant celui du parti.

Engagé dans la voie de la réforme, Caillois s'en prend à la littérature obscène et à la littérature immorale. Il « taxe de trahison l'écrivain qui exploite exclusivement les faiblesses de l'homme ». *Le lecteur qui ne voit peindre que des lâches, des fripons et des débauchés*, écrit-il, deviendra *vite comme eux*. Qui pourrait nier, en effet, les dangers de la « mauvaise littérature »? Mais on ne voit pas bien quelle autorité pourrait interdire ces excès. Si elle existait, il est probable qu'elle ferait bientôt de son pouvoir un emploi abusif. C'est sur le public lui-même qu'on préférerait reporter son espoir. Il n'y a rien de monotone comme l'obscénité. Nul doute qu'on ne tarde pas à s'en apercevoir. Quant à la réapparition dans la littérature de personnages doués de volonté et de conscience, elle se produira sans doute très naturellement : par réaction, et parce que nombreux sont les lecteurs qui perçoivent qu'on mutile l'homme en ne le peignant que lâche ou vicieux. En lançant sa croisade, Caillois prête, d'ailleurs, à ces silencieux protestataires, un utile appui. Qui sait? Il donnera peut-être aussi du courage aux jeunes écrivains qui n'ayant ni volé, ni violé, ni fréquenté Sodome, se croiraient, de ce fait, démunis de sujets.

Si l'on veut passer de l'autre côté de la barricade et connaître le point de vue des anti-orthodoxes (ou tout au moins de certains d'entre eux), on peut lire *La Révolte des Ecrivains d'aujourd'hui*, par René-Marill Alberès (Corréa). On y apprendra que, depuis dix ans, on ne trouve dans la littérature « valable » que des « *héros prométhéens* ». L'auteur, songeant à Sartre, Camus, Aragon, Anouilh, Malraux, les loue de vouloir atteindre *une pureté qui n'a pas été décrite*. La société, pour eux, est usée ; le monde n'a pas de signification ; Dieu est mort ; chacun doit vivre son propre destin, pratiquer une ascèse dont Alberès dit du reste qu'elle est *informulable*, se persuader qu'il n'existe qu'une seule morale : celle du risque et accéder, par elle, à une « *formule supérieure de la vie* ». (Que de contradictions!) « *Aujourd'hui, la liberté humaine fait exploser dans les ténèbres une étincelle qui irradie notre révolte et notre volonté.* » Tout cela ne mène pas à des règles de vie commodes : *cette pureté qu'il faut chercher au-delà de l'espoir*, en quoi consiste-t-elle? Les écrivains auxquels songe Alberès — et qu'il ne s'agit pas de confondre avec les romanciers de la lâcheté ou de la pornographie dénoncés par Caillois — ont tous du talent et on sent bien qu'eux aussi voudraient instaurer un certain ordre. Mais, jusqu'à ce jour, leur talent leur a surtout permis de montrer ce qu'il faut détruire. Quand il s'agit de créer, ils restent embarrassés. Ascèse

informulable? Pureté au-delà de l'espoir? On perçoit la tension, on ne voit ni les moyens ni même clairement le but. La littérature de l'angoisse, qui groupe quelques-uns de nos meilleurs écrivains, ajoute à la confusion générale que déplore Caillois. Refuser est une noble attitude, mais qu'on ne saurait conserver éternellement.

PIERRE LOTI

Qu'elle soit abîmée dans la sensation ou engagée dans l'action, la jeune littérature d'aujourd'hui cherche éperdument une lueur nouvelle sur le destin humain. Elle insinue des velléités philosophiques jusque dans ses crises d'obscénité. Dans cette recherche, l'homme, n'est jamais conçu isolé, mais étroitement lié à ses semblables. Le romancier travaille sur de larges groupes, ou des masses, ou de la pâte humaine. Même absents, on dirait que tous « les autres » sont là. Est-ce pour cela que Pierre Loti paraît si étranger à tant de jeunes? Dès qu'il a quitté le nid familial, ce marin, qui voit tant d'êtres et tant de pays, est toujours seul, royalement seul. Les femmes, après étreinte, n'étaient plus pour lui que les symboles d'un pays — des fantômes de symboles. Les amis, le plus souvent simples et primitifs, glissaient comme chevaux de manège. De vraie présence en face de Loti il n'y en eut jamais. Mais ses angoisses, ses peurs, ses nostalgies étaient partout. Il avait pris l'univers entier comme réactif. Non pour voir clair en lui-même, mais pour se faire souffrir et se consoler. On lui reproche d'avoir perdu son temps à décrire (et la description aujourd'hui passe pour un exercice coupable). Mais, en réalité, la description pure, informatrice, est rare chez lui. Presque toujours ce sont ses émotions qu'il nous dépeint. Il avait l'art de se labourer le cœur avec un crépuscule, un château désert, un vol de ramiers. Son leitmotiv de voyageur n'était pas le monde, mais Loti dans le monde. Son seul complice (virtuel), le lecteur auquel il excellait à passer ses enthousiasmes, ses tristesses. Car il était merveilleusement envahissant — ou plutôt, selon le mot de Robert de Traz, *contagieux*.

C'est un grand livre que le petit livre de Robert de Traz sur Loti *(Hachette)*. Une œuvre serrée, méditée, un livre de psychologue et de moraliste classique, où toutes les phrases apportent les conclusions d'une vie de pensée. La vie de R. de Traz confrontée à celle de Loti. Au fond, on n'écrit jamais sur un homme, on écrit son dialogue avec lui, sa lutte avec lui. Le hasard a voulu que la vie de Loti s'ouvre sur un thème familier déjà à R. de Traz : un enfant vivant en état d'osmose avec une famille — sa famille — où tout le monde écrit. Il y a d'étonnantes ressemblances entre la maison Brontë et la maison Loti. Des rêves à tous les étages, des êtres sensibles, passionnés et clos. Dieu dans tous les cœurs et des porte-plumes dans toutes les mains. La mère, la tante, la sœur, chacun, dans la demeure familiale, était déjà Loti, mais lui seul avait reçu le don qui permet de se faire entendre des autres hommes. Ce

Loti-Brontë, R. de Traz l'a profondément compris, aimé, approuvé. Mais, plus tard, quand l'auteur de *Pêcheurs d'Islande* perd la foi, l'auteur d'*Heures de Silence* le prend presque à parti. On sent en lui le regret de n'avoir pas été là, de n'avoir pu le soutenir, le ramener à Dieu.

Je ne crois pas qu'on puisse rien ajouter d'important au portrait que R. de Traz a tracé de l'écrivain. Tout y est : la nostalgie de l'enfance, le complexe du fils, l'amour et la peur de la nature, la hantise de la mort, l'orgueil, la timidité, l'avidité et le désenchantement et les étranges presciences de l'invisible. Une sensibilité exquise, un esprit critique nul. *Loti n'a aucune intelligence*, disait Anatole France, *mais c'est notre maître à tous*. Et parce qu'il n'était pas intelligent, le parallèle avec Gide et Proust, que R. de Traz a entrepris à la fin de son livre, paraît vain. C'est la seule réserve que je trouve à faire sur ce remarquable essai, où pleine justice est rendue à cet écrivain étonnant qui n'était pas un grand écrivain, à ce romancier qui, mort aujourd'hui comme romancier, reste le maître des dépaysements et le dernier prince d'un univers disparu : celui des distances infinies, des mystères et de l'exotisme.

FÉLIX FÉNÉON

Jean Paulhan a réuni en un volume les *Œuvres complètes de Fénéon* (Gallimard) et il les a fait précéder d'une étude sur l'homme, où l'on retrouve cette drôlerie raffinée, cet humour froid — qui précisément apparentent Fénéon et Paulhan. Pour Paulhan, Félix Fénéon (F.F.) est le seul vrai critique qui ait vécu en France depuis cent ans, car il ne s'est jamais trompé. Fénéon a, en effet, situé à leur vraie place Rimbaud, Mallarmé, Debussy, Gauguin, Van Gogh, et cela à une époque où ils étaient ignorés ou méprisés. C'était un *découvreur*, ce que les critiques officiels n'ont pas été. Paulhan, qui le dit, doit ajouter, il est vrai : « *F.F. a toujours su ce qu'il aimait. Mais il n'a pas su pourquoi, ou du moins ne l'a pas écrit* » (ce qui laisse F.F. bon juge, mais limite, à mon avis, l'intérêt de sa critique).

Observateur pénétrant, écrivain sarcastique et concis, F.F. a publié maints petits articles mordants, elliptiques et subtils. Pour définir le talent d'un Cézanne, d'un Manet, F.F. a des trouvailles de mots étonnantes. Il serre d'ailleurs toutes ses formules, les tire du côté du haïkaï. Il a l'art du choix, de la notation incisive. C'est ce qui donne du piquant à ses fameuses nouvelles en trois lignes, qui, rassemblées, occupent (c'est un peu trop) cent trente pages de ce livre. (Exemple : *Sous des prétextes (son honneur), le colon Remania, de Guelma, a tué de cinq coups de couteau sa femme)*. L'étonnant est que, dans la vie, il trouvait de premier jet des répliques de cette qualité. De Willy, qui écartait une pétition en faveur de Dreyfus, F.F. dit un jour : « *C'est la première fois qu'il refuse de signer un texte qui n'est pas de lui.* » Le compte rendu sténographique de son interrogatoire au procès des Trente est irrésistible.

L'homme avait évidemment le sens du comique. Avec la nuance pince-sans-rire — qui est souvent le fait des gens se composant un personnage. Paulhan reconnaît à ce propos que F.F. était dédaigneux. Mais il croit qu'il l'était par modestie, ce qui est bien subtil. Ses articles, où il y a parfois des vues illuminantes, s'inscrivent trop facilement dans un cadre minuscule. Et ils ne sont pas tous intéressants. Je me demande s'il était capable de vues très amples. Je verrais plutôt en lui un amateur nonchalant, homme de goût, masquant ses carences derrière une attitude. Tout n'est pas valable dans le volume où tiennent ses œuvres. Mais ce qui est bon est si original, et d'une qualité si rare qu'on doit placer l'ouvrage dans sa bibliothèque — et le lire.

HERVÉ BAZIN

Second roman d'Hervé Bazin, *la Tête contre les Murs* (Grasset) confirme la valeur d'un premier succès. Hervé Bazin est de la race des vrais romanciers. On sait qu'ils sont rares. Le lecteur suit avec passion les aventures du jeune Arthur Gérane, fils de magistrat, qui vole son père, est (pour éviter un scandale) enfermé dans un asile de fous, est libéré, vole de nouveau, est de nouveau placé dans un asile, d'où il s'échappe et ainsi de suite : l'incarcération et évasions se succèdant jusqu'à l'accident final. Tous les personnages ont de la présence ; on n'est pas dans la littérature, mais dans la vie. Le montage des aventures est excellent. L'humeur de révolte, qui se manifestait déjà dans *Vipère au Poing*, donne au livre une belle âpreté. C'est la société, cette fois, et non la famille qui est visée. La société qui peut prendre un être dans ses engrenages et le broyer. Tel semble du moins le dessein initial, car au début Gérane n'est qu'un petit dévoyé. Avec un peu de sollicitude on l'eût sauvé. Mais il apparaît ensuite que Bazin le considère (parfois) comme un fou : ce qui brouille tout. Un fait est certain : la psychologie de Gérane est sommaire, obscure. Et les fous véritables qui l'entourent ne font, non plus que lui, éprouver le passage de la démence. Réussi comme roman d'action et roman d'humeur, le livre n'a pas tout le pouvoir obsessionnel que le sujet eût pu lui conférer.

MARCEL THIÉBAUT

★ ★ ★ ★ NOTES ★ ★ ★ ★

EXPOSITIONS ET MUSÉES

L'AMATEUR d'art n'a pas trop d'une semaine s'il veut visiter comme il convient toutes les expositions que lui offre cette année la saison de Paris. Picasso rivalise de jeunesse avec Matisse cependant que l'Enfance triomphe chez Charpentier. La foule se plait, sans aucune gêne de conscience, à reviser le procès Gauguin, tandis que la sculpture, jusqu'ici parente pauvre, voit se multiplier les manifestations à sa gloire. Enfin, un certain nombre de collections de nos musées (au Louvre, à Cluny, à Carnavalet, à Sceaux) se sont réveillées en une même semaine dans une émulation flatteuse pour le touriste.

Ceci dit, il faut choisir. Retenons donc le charme de l'Enfance et le drame du peintre maudit. C'est en poètes (et J.-L. Vaudoyer en est un particulièrement subtil) que les organisateurs de l'exposition de l'Enfance à la galerie Charpentier ont fait leur choix, s'abandonnant avant tout à leur sensibilité devant la fraîcheur d'un état de grâce qui a touché de la même façon les artistes de tous les pays et de toutes les époques. Car même les plus violents créateurs des écoles modernes ont trouvé d'étonnants accents attendris pour dépeindre cette enfance à travers quoi, pour une fois, ils rejoignent la candeur et la sérénité des Primitifs. Et c'est sans aucun doute de cette unité spontanée dans la fraîcheur que naissent les meilleures délices de cette picturale nursery.

Il faut avouer qu'auprès du grand public la vie aventureuse de Gauguin, constituée d'une suite de ruptures voulues et provocantes, a fait autant, sinon plus, pour la renommée actuelle de celui-ci que la hardiesse de ses concepts esthétiques où beaucoup ne voient encore qu'un bariolage barbare mis enfin à la mode par la peinture contemporaine. En fait, ici, le drame esthétique est encore plus pathétique que le drame humain. Gauguin ne s'abandonne pas d'instinct à un génie naturel. Ayant brisé en lui tout ce qui était dons innés, il cherche l'ambitieuse réalisation d'une expression doctrinaire qu'il n'atteindra pas toujours. Ce qu'il veut, c'est, à travers un certain primitivisme, dont il portait en lui la notion fort exacte, retrouver le droit aux transpositions personnelles, en même temps que les plus valables pour la masse. Soit un renoncement à tous les subterfuges de représentation, à tous les faux semblants de classicisme occidental né de la Renaissance, pour un retour au grand art monumental et à la couleur pure fuyant les modelés de la lumière : art dont l'écriture à deux dimensions se rapproche des plus profondes valeurs de la musique. La Bretagne devait lui apporter les notes sourdes et mates, l'Océanie les accents éclatants et dissonants. Mais si son intelligence lui permit d'établir d'absolus principes de « Synthèse », il n'échappa pas toujours au symbolisme ambiant de son époque et aux facilités de l'arabesque et du cloisonnement chromatique d'où allait naître justement, en fin de siècle, un art décoratif mineur, mais à succès. Ainsi quelques lignes ne sauraient suffire à expliquer Gauguin ni à déterminer l'action de son message où les défaillances sont aussi riches de leçons que les réussites. C'est pourquoi il importe de considérer attentivement l'ensemble de l'Orangerie qui réunit tant d'œuvres nous ayant échappé pour toujours, comme leur auteur avait voulu fuir dans l'espace en avant de son temps.

Il ne nous reste plus que quelques lignes pour parler des musées receleurs d'objets des siècles passés. Ces objets nous étant connus, je pense qu'il importe plus de parler de leur nouvelle présentation que d'eux-mêmes. On sait comment le corps des jeunes conservateurs a profité des perturbations de la guerre et de l'occupation pour mettre au point dans notre style les plus récentes doctrines de la muséographie, dont les premières expériences chez nous remontent aux environs de l'exposition de 1937. A l'entassement « antiquaire » d'autrefois, au maniaque respect érudit des valeurs de second et troisième ordres qui vint ensuite, on pensa d'abord substituer une systématique volonté didactique mettant l'enseignement des collections à la portée de tous, fut-ce au moyen des plus élémentaires tableaux synoptiques. Les déménagements massifs de 1939, en libérant les locaux, permirent de reprendre le problème sur des bases assez différentes qui, tout en procédant aux élaguements nécessaires, s'orientaient vers une certaine esthétique de disposition. Disons d'un mot que l'art de l'étalage de luxe bien entendu n'a pas été étranger à l'inspiration de ces derniers principes. Les nouvelles présentations se signalent donc par leur caractère de clarté et de lisibilité dans un choix méthodique et des effets d'harmonie conservant en même temps le souci de « faire » vivant. D'où d'incontestables réussites. Ainsi au Musée du Louvre, après les salles égyptiennes, celles consacrées à l'argenterie, aux petits bronzes, et aux bijoux antiques (arts grec, gréco-romain, étrusque, égyptien, gau-

lois, etc...) qui viennent de rouvrir. Et chaque vitrine, proposant à notre vue des ensembles qui vont de l'objet utilitaire à la joaillerie la plus précieuse en passant par la statuette, nous vaut de la sorte, par l'intelligence de son reclassement, le goût de son arrangement, sans oublier l'habile nettoyage des pièces, de véritables révélations qui sont d'un incessant enchantement.

LOUIS CHERONNET.

□ □

UNE EXPOSITION NAPOLÉONIENNE

C'EST une heureuse pensée que d'avoir fait coïncider une exposition napoléonienne des Invalides, toute proche du tombeau de porphyre, avec la saison où Paris est le plus visité : Napoléon a des admirateurs et même des « supporters » partout. On a réuni là plusieurs bustes de lui, des portraits, tous bien connus, mais jusque-là dispersés, et quantité d'objets pour la plupart précieux qui nous font pénétrer dans son intimité et celle de sa famille : la robe de mariée de Joséphine et celle du Sacre (elle était moins grande qu'on ne l'aurait cru d'après le tableau de Prud'hon, resté au Louvre), plusieurs couvre-chefs de son impérial époux, fort amples en dépit de l'expression « l'homme au petit chapeau », des nécessaires de toilette, une trousse de guerre, offerte par Berlin en 1806, l'épée d'Austerlitz, l'habit — très mité — de Waterloo, l'encrier et le porte-plume de l'abdication, etc... Mais rien sans doute n'est plus émouvant que le modeste lit de fer où il est mort à Sainte-Hélène, sous une tenture verte doublée de blanc, le drap, l'oreiller où il reposa après le dernier soupir, les mules rouges, assez fatiguées, où il mit ses pieds quand il se levait encore : humbles choses qui ont participé à une atmosphère de grandeur et qui semblent s'en souvenir.

A. DUPOUY.

□ □

LES ÉGYPTIENS EN ANGLETERRE

LE *Journal de Genève* signale les travaux de l'archéologue anglais Rendel Harris sur les pierres jusqu'ici considérées comme druidiques de Stonehenge. D'après ce savant, ce double cercle de pierres aurait été érigé par des Egyptiens quelque 2 000 ans avant J.-C. Cette thèse est soutenue également par le docteur Collignon, professeur à Oxford, d'après qui les établissements égyptiens en Angleterre auraient été assez nombreux. Certains saints anglais auraient même porté des noms égyptiens. Saint Nectan par exemple. Necton signifie en égyptien la *propriété d'Osiris*. Et saint Winnow, dont le sanctuaire est proche de Saint-Nectan, porte un nom purement égyptien, sans aucun changement phonétique. Les travaux de Harris et Collignon portent sur un assez grand nombre de vieux noms anglais, qui tous seraient directement venus de la vallée du Nil.

□ □

ETHNOLOGIE

LA *Revue de Géographie humaine et d'Ethnologie* (Gallimard), revue trimestrielle de 128 pages, soigneusement éditée et abondamment illustrée, avait annoncé dans son n° 1 (janvier-mars 1948) qu'elle souhaitait être une revue « en mouvement » : « Plutôt que des conclusions ou de grands panoramas que le temps remanie sans ménagement, nous demanderons aux spécialistes de faire vivre le progrès, voire les tâtonnements de nos sciences; articles d'orientation, articles points de départ et même points d'interrogation seront toujours les bienvenus dans nos pages. » Nous pouvons maintenant juger la Revue à l'œuvre, puisque le n° 3 vient de paraître (accompagné de plus de deux cents illustrations). J. DRESCH, professeur à la Sorbonne, y étudie les villes congolaises : « villes blanches, villes noires » actuellements séparées, mais le resteront-elles longtemps? Tous les Africains ne sont cependant pas encore « détribalisés » par une urbanisation croissante; voici une collection de cent vingt-six jetons gravés, véritables petits chefs-d'œuvre d'art « magique », exécutés par les Fang de la Grande Forêt, et dont le Dr M. PERVÈS explique les thèmes d'envoûtement.

Le cinéma documentaire — ethnographique et géographique — existe-t-il? A. LEROI-GOURHAN et R. LEFRANE répondent à cette question, en présentant vingt excellentes photographies extraites de vrais films de la réalité, français et étrangers. A.-G. HAUDRICOURT établit un lien entre la veste et la hotte qui nécessitent les mêmes gestes d'enfilage et il suggère une diffusion commune de l'une et de l'autre à partir de l'Asie; quelque vingt-deux dessins et photographies appuient son originale démonstration.

Dans les *Chroniques*, des problèmes divers sont abordés, d'*Echanges* (P. Grapin), problèmes agricoles et sociaux, en France, en Espagne, au Maroc, étude du « dragon dans la pharmacopée chinoise ». Enfin, *Carrefour* groupe des informations sur les activités scientifiques de l'année et *Biblio-*

graphie des comptes rendus critiques des livres de géographie humaine et d'ethnologie les plus récents.

Cette nouvelle revue scientifique répond donc à ses intentions initiales. Elle permet de suivre de près les recherches actuelles des Sciences de l'Homme et de comprendre mieux les problèmes humains de l'heure présente.

G. R.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

PENDENNIS

par William M. Thackeray

Le livre qui, dans notre littérature romanesque, ressemble le plus à ce *Pendennis*, c'est certainement *la Chartreuse de Parme*. De même que Stendhal, Thackeray s'est offert cette joie, lorsqu'il se fut assuré de sa maîtrise : évoquer sa propre vie comme centre d'un monde, en mêlant inextricablement ce qu'elle avait été et ce qu'il aurait souhaité qu'elle fût. *Pendennis*, comme *la Chartreuse*, doit son charme exceptionnel à cette intime fusion du réalisme et d'une idéalisation sans fadeur.

Voilà pourquoi *Pendennis* demeure aussi jeune qu'en 1848 où il commença de paraître en livraisons. Ainsi que le rappelle Louis Cazamian dans une magistrale préface, pareil mode de composition était particulièrement favorable à un ouvrage de ce genre, autobiographie poétisée et peinture d'une société. Sans aucun doute, dès le départ, Thackeray avait rassemblé tout son monde : son délégué Arthur Pendennis, l'inoubliable commandant Pendennis, la touchante mère d'Arthur, la tendre Laura et une pittoresque équipe de comparses. Déjà il plaçait ce *Pendennis* sous l'invocation de son patron, l'homérique Fielding de *Tom Jones*. Mais ce dessein primitif, comme il s'est, de son propre aveu, enrichi durant les deux années où le romancier recueillit la précieuse collaboration de ses propres réflexions, des éloges ou protestations de milliers de lecteurs et surtout des réactions de ses personnages, devenus des êtres indépendants !

Qu'il s'agisse là d'une somme d'humanité, n'excluant ni le tragique ni l'humour, le titre complet l'indique très clairement : « Histoire de Pendennis, ses joies, ses malheurs, ses amis et son pire ennemi ». Ce pire ennemi, c'est lui-même qui, à travers des aventures sans cesse renouvelées, dans l'Angleterre victorienne et sur le continent, fait son apprentissage de l'existence. Moins connu chez nous que *la Foire aux Vanités*, *Pendennis* y vient fêter son robuste centenaire. Avec toutes les chances de succès, car, pour citer encore Louis Cazamian : « La traduction de Christine Lalou réussit le tour de force de nous faire oublier qu'elle en est une. » Un roman-fleuve ? Disons plutôt un de ces romans de la destinée où tous les lecteurs peuvent goûter l'alliance d'une fresque sociale et d'un accent personnel, d'un dépaysement et d'une familiarité également persuasifs, d'une jaillissante liberté d'invention et d'une obéissance spontanée aux lois de cette durée vivante dans laquelle, selon le mot de Shakespeare, nous taillons nos songes. *(Librairie Stock.)*

T. R.

□ □

ÉVASION " 44 "

par Madame Y. Pagniez
(Flammarion)

On peut s'étonner qu'*Evasion* « 44 », de madame Y. Pagniez, ait obtenu le grand prix du roman : non pas certes que l'ouvrage ne soit digne d'être couronné, mais parce que ce récit vécu, où l'auteur raconte sa propre évasion du convoi qui la menait de Torgau à Ravensbrück, est précisément tout le contraire d'un roman. C'est le livre du courage et de l'amitié dont il porte des témoignages exemplaires. On pense au courage de madame Pagniez et de sa compagne qui, après avoir faussé compagnie à leurs bourreaux, se trouvent à soixante kilomètres de Berlin, dans un pays inconnu, sans papiers, sans vivres, sans argent, sans vêtements de rechange ; au courage de ceux qui les aidèrent — et ils furent nombreux — depuis les travailleurs français en Allemagne et cette religieuse allemande, Sœur Hilfe, dont l'auteur trace un si émouvant portrait, et cet aumônier français, le Père de Rotton, guetté par la Gestapo, jusqu'à madame Olga Weber, l'amie incomparable, qui la sauva du pire. Mais cet ouvrage porte aussi à réfléchir sur ce que les uns appelleront les desseins de la Providence, d'autres les prodigieuses rencontres du hasard : au moment où, désespérant de trouver à Berlin un asile sûr et durable, la fugitive, dont la compagne a été reprise, va tenter de franchir la frontière, elle rencontre l'amie qui, protégée personnellement par un passeport diplomatique (madame Olga Weber est Suisse), n'hésite pas à courir

le risque énorme de l'emmener avec elle, en la dissimulant, jusqu'à Constance, dans son propre wagon-lit. Alors que les deux amies touchent au but, paraissent avoir échappé aux plus redoutables dangers, elles tombent aux mains de la police locale sur le bateau qui traverse le lac et qui habituellement n'est pas surveillé. Mais la fin de la guerre est proche et madame Pagniez ne retournera pas à Ravensbrück.

Livre exaltant que l'on souhaiterait écrit sous une forme plus dépouillée, mais qu'on lit d'une traite et dont on garde le souvenir.

S. DE LA BAUME.

□ □

VIE DU GÉNÉRAL LECLERC

par Charles d'Ydewalle

(Flammarion)

M. Charles d'Ydewalle, dont les lecteurs de *la Revue de Paris* ont eu l'occasion d'apprécier le talent, retrace dans cet ouvrage, plein de mouvement et pénétré de fervente admiration pour le libérateur de Paris, la vie du général Leclerc. Vie exemplaire d'un homme qui, puisant dans ses traditions familiales les plus hauts exemples de vertu militaire et de courage civique, a, dès son jeune âge, consacré à la passion de servir qui l'animait une intelligence lucide, une persévérance inébranlable, une audace magnifique. Certes, il a fallu des circonstances exceptionnelles pour que de pareils dons pussent donner leur mesure. Mais à l'heure du choix décisif, le général Leclerc n'a pas balancé avant de s'engager dans la voie où allait s'accomplir le prodigieux destin qui, en quelques années, a fait d'un jeune capitaine un général de corps d'armée et l'a conduit, à la tête de quelques centaines, puis de quelques milliers d'hommes, de l'oasis de Koufra au nid d'aigles de Berchtesgaden.

Le livre de M. d'Ydewalle vient à son heure pour permettre aux Français, par delà leurs divisions politiques, de communier dans l'admiration d'un héros authentique.

S. DE LA BAUME.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

IMAGES

DE PAUL VALÉRY

Valéry eût aimé le présent livre qui mêle, comme il faisait lui-même, les croquis aux propos. André MAUROIS. Opéra, 28 Avril 49.

Cette œuvre mérite qu'on l'admire pleinement.
Edmond JALOUX. Le Journal de Genève, 8 Mai 49.

De précieuses pensées saisies au vol par une auditrice passionnée.
Yves GANDON. Ex-Libris, 15 Avril 49.

Un livre attentif et fervent qui répond à nos vœux.
J. de LAPRADE. Arts, 29 Avril 49.

Un voyage concret dans l'esprit et dans le temps avec un homme « prodigieux et charmant ». André BEUCLER. Nation Belge, 10 Mai 49.

Un livre de l'amitié écrit avec une pointe de cristal.
B. S. La Revue Hommes et Mondes.

Ce volume reste l'un des plus intéressants que nous ayons sur un écrivain de premier plan. A. de P. Livres et Lectures.

1 volume in-16, 15 illustrations **420** francs

■

Éditions F. X. LE ROUX et C°
174, Rue de Vaugirard, 174 - PARIS